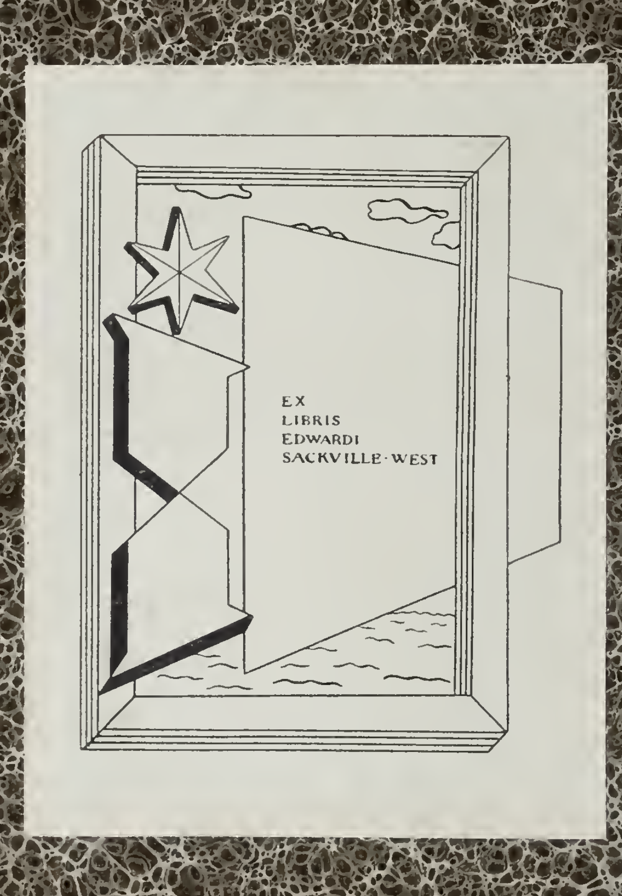
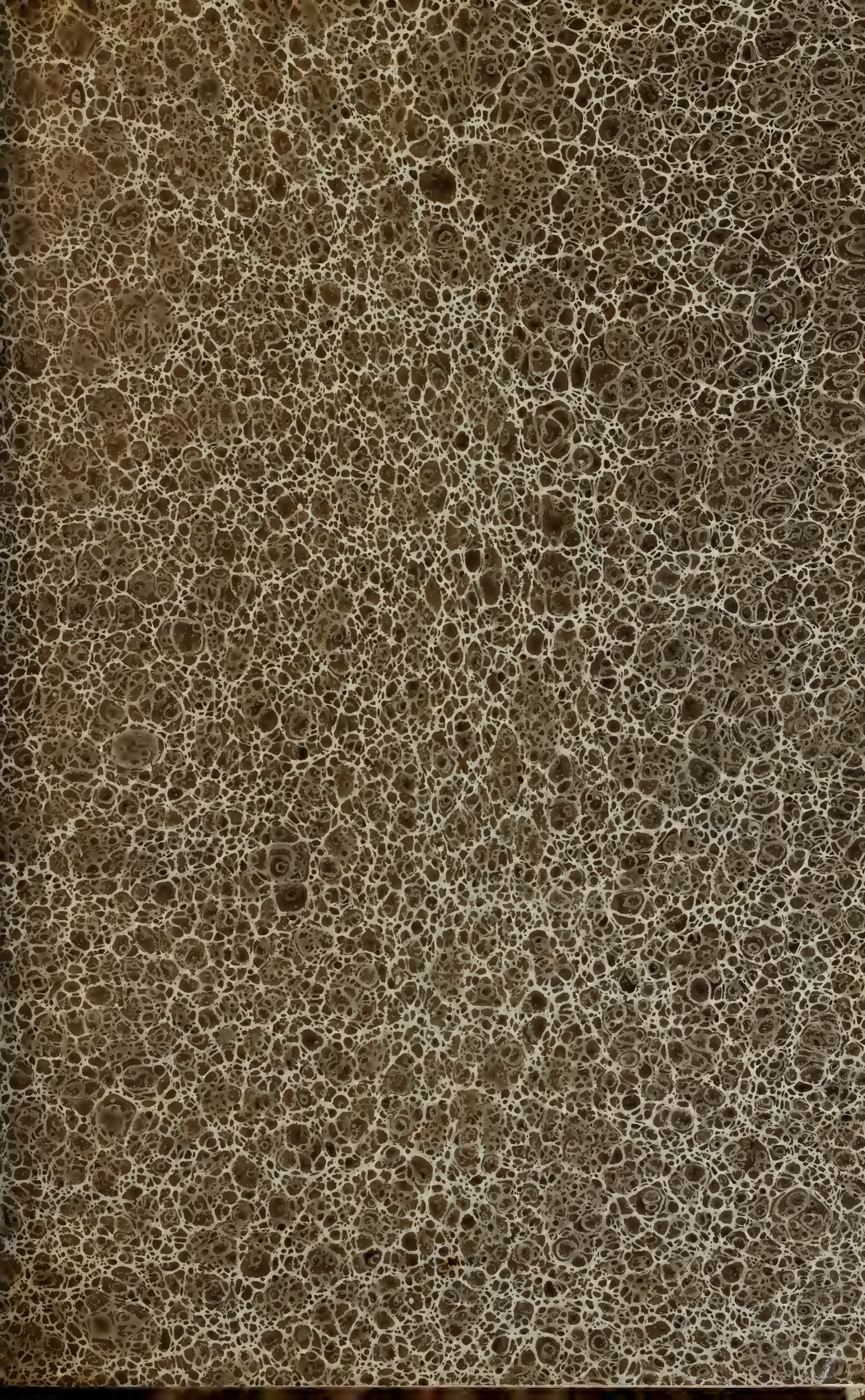



EX
LIBRIS
EDWARDI
SACKVILLE·WEST



L'ART

DE CONNAITRE LES HOMMES

PAR

LA PHYSIONOMIE.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET Ce, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, 8.

Tome IV. *Frontispice.*



L'ART
DE CONNAITRE LES HOMMES
PAR
LA PHYSIONOMIE

PAR GASPARD LAVATER.

Nouvelle Édition

CORRIGÉE ET DISPOSÉE DANS UN ORDRE PLUS MÉTHODIQUE,

AUGMENTÉE

D'UNE EXPOSITION DES RECHERCHES OU DES OPINIONS DE LA CHAMBRE, DE PORTA, DE CAMPER, DE GALL, SUR LA PHYSIONOMIE;

D'UNE HISTOIRE ANATOMIQUE ET PHYSIOLOGIQUE DE LA FACE;

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR L'AUTEUR,

PAR MOREAU (DE LA SARTHE),
Professeur à la Faculté de Médecine de Paris.

Ornée de 600 gravures en taille-douce, dont 82 tirées en couleur, et exécutées sous l'inspection de VINCENT, peintre.

TOME QUATRIÈME.



DEPELAFOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE GIT-LE-CŒUR, 4.

M DCCC XXXV.

L'ART

DE CONNAITRE LES HOMMES

PAR

LA PHYSIONOMIE.

DEUXIÈME ÉTUDE.

ANATOMIE ET HISTOIRE NATURELLE DU VISAGE, CONSIDÉRÉES RELATIVEMENT A LA PHYSIONOMIE ET AUX BEAUX-ARTS;

Par L.-J. Moreau (de la Sarthe), docteur en médecine, professeur à la faculté de médecine.

ARTICLE I.

DU DEGRÉ D'INTÉRÊT DE L'ANATOMIE PHYSIOLOGIQUE, ET DES RAPPORTS DE CETTE SCIENCE AVEC LES BEAUX-ARTS ET LA PHYSIOGNOMONIE.

De toutes les ruines, celles dont le spectacle nous afflige et nous repousse plus vivement, ce sont, sans doute, les ruines de l'homme.

On nous demandera donc peut-être pourquoi nous plaçons ici quelques articles d'anatomie, qui nous ont paru indispensables, et que la science et la philosophie désiraient également dans l'ouvrage de LAVATER. Il semblerait d'abord que ce genre de connaissances devrait être entièrement relégué dans les ouvrages de médecine; et que l'on ne peut en parler un instant aux gens du monde, sans faire naître les impressions les plus pénibles, sans offenser même leur délicatesse et blesser leur sensibilité.

Nous l'avouerons, il faut quelque courage pour arrêter sa pensée et ses regards sur les objets dont nous avons à entretenir nos lecteurs dans cette seconde étude.

« L'anatomie, dit un savant qui l'a cultivée avec le plus grand succès, et dont elle ne flétrit point l'imagination brillante; l'anatomie est peut-être celle de toutes les sciences dont l'étude offre le plus de difficultés. Ses recherches sont non-seulement dépourvues de cet agrément qui attire, elles sont encore accompagnées de circonstances qui repoussent. Des membres déchirés et sanglans, des émanations infectes et malsaines, l'appareil affreux de la mort, sont les objets qu'elle présente à ceux qui la cultivent. Tout-à-fait étrangère aux gens du monde, concentrée dans les amphithéâtres et dans les hôpitaux, elle n'a jamais reçu l'hommage de ces amateurs, qu'il faut captiver par l'élégance et la mobilité du spectacle. Ce n'a été qu'en descendant dans les tombeaux, et en bravant les lois des hommes pour découvrir celles de la nature, que l'anatomiste a

jeté, d'une manière pénible et dangereuse, les fondemens de ses connaissances utiles; et il n'y a point de siècles où des préjugés de divers genres n'aient mis le plus grand obstacle à ses travaux (1). »

Tels sont en effet les obstacles qui dérivent de la nature même des moyens que l'anatomie emploie, et qui se sont opposés si long-temps à ses progrès, qui l'ont isolée dans l'empire des sciences comme dans la société, et qui, même encore aujourd'hui, l'empêchent d'être admise parmi les branches de la philosophie naturelle, que l'on cultive d'une manière générale, et dont on a répandu dans la société les notions les plus élémentaires ou les applications les plus utiles.

Cependant, il faut l'avouer, le dégoût qu'inspire l'étude de l'anatomie n'est plus assez fort pour balancer l'intérêt attaché aux objets dont s'occupe cette science, et à sa liaison avec presque toutes les autres parties des sciences et des beaux-arts.

Des femmes peu instruites, et quelques hommes qui leur ressemblent, peuvent croire encore que les chirurgiens seuls ont quelque intérêt à s'occuper d'anatomie; s'étonner, frémir au récit d'une dissection, et craindre d'être livrés après leur mort au scalpel de l'anatomiste. Les hommes qui ont fortifié leur âme en cultivant leur raison, ne partagent plus ces préjugés

(1) *Voy.* Œuvres de Vicq-d'Azyr, recueillies et publiées avec des notes et un discours sur sa vie et ses ouvrages, par L.-J. Moreau (de la Sarthe), professeur de la faculté de médecine; vol. V, page 5.

populaires et ces vaines terreurs; ils s'empressent de demander à l'étude de l'homme physique ses données les plus fécondes, ses vérités les plus importantes; ils applaudissent aux réglemens qui, dans les villes et chez les nations les plus civilisées, tendent à favoriser ou à répandre l'étude de l'anatomie, et sentent que cette science, par la nature même de ses recherches, doit plaire aux imaginations élevées, et conduire au *stoïcisme* par les seules voies du savoir et de la raison.

En effet, à quelles réflexions conduisent-elles, ces recherches, ces observations de la science, sur des débris qui furent l'homme?

Comme il doit être plongé dans des méditations grandes et profondes, le savant qui veut, dans cette contemplation, rapprocher la nature vivante de la nature morte, et saisir encore la trace de la vie dans des organes qu'elle a abandonnés, et qui naguère étaient le siége et l'instrument de ces différens phénomènes!

Ainsi un voyageur philosophe réfléchit au milieu de quelques monumens que le temps a épargnés, et est conduit, par une longue suite de rapprochemens et de souvenirs, à la splendeur éclipsée des empires ou des grandes cités, dont il interroge les ruines.

Le côté moral de ces travaux les rend encore plus imposans. L'anatomie modère, réprime notre orgueil; elle nous accoutume à des idées qui tourmentent l'ignorance ou la faiblesse; elle étouffe cette crainte continuelle de la dernière heure, ces lâches terreurs, d'où Lucrèce fait dériver avec raison toutes les passions

honteuses et serviles (1). Les recherches anatomiques doivent conduire nécessairement à des sentimens plus élevés, à des pensées plus courageuses, ne fût-ce que par l'influence du spectacle qu'elles présentent à ceux qui la cultivent ; spectacle effrayant sans doute pour le vulgaire, mais digne des regards et des méditations du sage ; plus propre à éloigner de vaines frayeurs et à familiariser avec l'idée de la mort, que toutes les déclamations des moralistes.

Ajoutons que l'anatomie, du moins l'anatomie physiologique, est la partie fondamentale de la science de l'homme; qu'elle sert de base à la médecine ; qu'elle offre à tous les hommes des vérités dont l'application est directe et liée aux plus grands intérêts; qu'elle est unie, par la liaison la plus intime, aux sciences mo-

(1) Deniquè avarities, et honorem cæca cupido,
Quæ miseros homines cogunt transcendere fines
Juris, et interdùm socios scelerum atque ministros,
Noctes atque dies niti præstante labore
Ad summas emergere opes : hæc volnera vitæ
Non minimam partem mortis formidine aluntur.
. . . .
. . . .
. . . .
Undè homines, dùm se, falso terrore coacti,
Refugisse volunt longè, longèque recèsse,
Sanguine civili rem conflant; divitiasque
Conduplicant avidi, cædem cædi accumulantes,
Crudeles gaudent in tristi funere fratris ;
Et consanguineûm mensas odère timentque, etc.

Lucrèce, lib. III, v. 64 et seq.

rales ; qu'enfin elle tient aux différentes parties des beaux-arts, à l'observation et à la représentation des divers caraetères des passions, par des phénomènes et sous des rapports qu'ont intérêt de eonnaître le peintre, le seulpteur, le comédien, ete.

Une aetrice qui fut pendant plusieurs années l'ornement et la gloire de la scène françaisc, ne voulut pas demeurer étrangère à la connaissance de ees rapports, et fit entrer l'anatomie dans ses études dramatiques. Elle pensa avee raison que l'observation de la nature vivante ne suffisait pas pour bien entendre et bien parler la langue des passions. Brillante de tout l'éclat, de toute la jeunesse de la vie, elle osa eontempler la nature morte, et analyser, pour mieux reproduire les effets des passions sur la physionomie, le mécanisme qui rend le visage de l'homme capable d'exprimer, avec toutes leurs nuances et leurs eombinaisons, une si grande variété d'émotions et de sentimens.

Cette actriee célèbre s'attaeha pendant plusieurs mois à ees études pénibles : ehaque nerf, chaque fibre, ehaque muscle du visage, leur position, leur direction, leur forme, leur concours dans le jeu et l'expression de la physionomie ; tous ees détails lui devinrent familiers ; et elle avoue qu'elle dut beaueoup dans la suite aux soins qu'elle avait pris de se donner ee genre d'édueation.

Si l'on daigne faire quelque attention à ees réflexions, on ne pourra s'empêcher d'avouer que l'anatomie n'est point déplaeée dans cet ouvrage; qu'elle n'est pas,

comme on le dit si souvent avec ignorance et préjugé, une science stérile qu'il faut abandonner aux chirurgiens et laisser dans les amphithéâtres; on verra, au contraire, que, sans ses secours, la sentence du temple de Delphes (*nosce te ipsum*) sera toujours vainement rappelée à l'homme; que l'anatomie philosophique tient, par des liens nombreux, aux sujets les plus importans de nos méditations, et qu'elle seule peut prouver que la physiognomonie, appréciée à sa juste valeur, est une branche des sciences physiques, un genre de savoir dont la réalité ne peut pas être contestée quand on a osé connaître dans tous ses détails anatomiques la structure admirable du visage.

Les points de vue sous lesquels nous allons d'ailleurs considérer l'histoire naturelle et l'anatomie de la face dans l'homme, nous paraissent devoir être les mêmes que ceux qui unissent ces parties de la philosophie naturelle avec les beaux-arts, et qui intéressent spécialement les peintres, les sculpteurs, et toutes les personnes livrées par goût ou par profession aux études de la physionomie.

L'influence, l'expression soudaine ou volontaire des affections morales sur la physionomie; les divers élémens organisés qui sont intéressés dans cette réaction, qui sont le siége et le moyen de ce langage; la structure de la face humaine, ses détails, les phénomènes qui en dépendent, les effets qu'ils expliquent, lors de l'explosion, ou pendant le silence des passions; la liaison des différentes parties que la dissection fait découvrir, avec certains genres de passions, et le rapport général

du mécanisme admirable du visage avec la perfection morale de l'homme, le nombre, la variété des sentimens et des pensées qui peuvent entrer dans son âme, sont les sujets d'observation et de recherche que comprend ce point de vue de l'anatomie auquel nous allons nous attacher, et qui tient également à la physiognomonie et aux beaux-arts.

Mais, avant de nous livrer à ces importantes études, nous demandons qu'il nous soit permis de présenter ici quelques réflexions sur l'anatomie et la physiologie des peintres, dont l'observation particulière de tout ce qui a rapport à la structure et à l'action du visage, forme évidemment la partie la plus importante.

L'homme, sa partie sensible, qu'il faut atteindre et toucher; sa partie sensible et vivante, qu'il faut reproduire pour donner des émotions; voilà le sujet des observations, des compositions du poète, du peintre, du sculpteur, etc. Par quels côtés doivent-ils étudier l'homme pour remplir d'une manière éclairée, et avec toute l'excellence de l'art, l'objet qu'ils se proposent?

« L'homme, dit Helvétius, est un modèle exposé à la vue des différens artistes; chacun en considère quelques faces, aucun n'en fait le tour.

» Le peintre et le musicien connaissent l'homme; mais relativement à l'effet des couleurs et des sons sur les yeux et sur les oreilles.

» Corneille, Racine et Voltaire l'étudient; mais relativement aux impressions qu'excitent en lui les actions de grandeur, de tendresse, de pitié, de fureur. »

Ces différens points de vue sont en effet ce qui in-

téresse directement les beaux-arts dans l'observation de l'homme; mais, pour les bien saisir, pour agir sur sa sensibilité, que l'on veut émouvoir par la poésie ou par les couleurs, il ne faut pas être seulement un habile versificateur ou un brillant coloriste; et si la poésie dramatique suppose une connaissance approfondie du cœur humain, les arts du dessin et de la peinture, pour produire leurs principaux effets, supposent également cette connaissance, et en outre celle de l'homme physique, de l'anatomie et de la physiologie.

L'artiste médiocre, l'amateur peu éclairé, ne s'attachent sans doute qu'aux formes extérieures, sans penser aux facultés qu'elles annoncent.

Le grand artiste, l'amateur instruit voit avec plus d'ensemble, va au-delà des formes, voit par la pensée les muscles, les os qui les soutiennent; et, saisissant les rapports de l'extérieur et de l'intérieur de l'homme, il montre dans la beauté, non de vaines apparences pour séduire les yeux, mais la plénitude d'expression, la physionomie des qualités les plus distinguées de l'organisation.

« Il n'est pas, dit un auteur moderne, il n'est pas de Vénus ni d'Hébé, qui ne cache sous des formes enchanteresses, premièrement un squelette, à la vérité parfaitement bien proportionné et bien assemblé, ensuite plusieurs couches de muscles.

» Comment, dirait-on en s'adressant aux plus sensuels, voulez-vous que les artistes satisfassent vos désirs en vous procurant les images parfaites de la beauté, si vous leur inspirez, par vos dégoûts exagérés, le plus

grand éloignement pour ce qui doit être la base de leurs travaux et l'objet de leurs plus sérieuses études (1)? »

Cette opinion sur la liaison la plus intime des beaux-arts avec l'anatomie, est appuyée par les autorités les plus respectables et par les plus illustres exemples.

Les anciens ne nous ont pas laissé de traités d'anatomie à l'usage des artistes, mais il paraît par ceux de leurs ouvrages que le temps a épargnés, qu'ils connaissent à fond cette anatomie, comme on peut s'en convaincre en remarquant avec quelle exactitude sont rendues dans leurs chefs-d'œuvre les différentes saillies des os et des muscles, soit dans la station, soit dans les autres attitudes et les autres efforts du corps humain.

« La preuve la plus convaincante que les artistes grecs étudiaient l'anatomie, est dans la beauté de leurs ouvrages, dit M. Émeric David, dans ses excellentes *Recherches sur l'art statuaire.*

» Quelque force que l'on suppose aux Grecs dans l'organe de la vue, jamais ils n'eussent produit tant de chefs-d'œuvre, si, armés d'un fer studieux, ils n'eussent porté les yeux sur les secrets les plus profonds de la nature.

» Distinguons au surplus les époques; il s'agit du temps des Phidias et des Polyclète; la question ne peut

(1) *Voyez* l'article *Anatomie*, dans le Dictionnaire des beaux-arts de l'Encyclopédie méthodique.

se rapporter qu'à ce temps-là. Mais ces artistes étaient contemporains d'Hippocrate ; ce génie observateur avait déposé un squelette d'airain dans le temple de Delphes (1) ; les écrits qu'il avait composés sur l'harmonie, sur l'usage et la beauté des différentes parties du corps humain, sur les os, sur les nerfs, sur les viscères, ne laissent pas lieu de douter des progrès que l'anatomie avait faits par ses observations.

» Il est naturel de croire que la connaissance de l'anatomie formait une partie de l'instruction que l'on achetait dans les écoles ; l'amour de l'art avait trouvé sans doute des moyens d'acquérir des connaissances nécessaires à son objet.

» La nuit, qui prête ses voiles au crime, en couvrit plus d'une fois l'homme utile qui surmontait des préjugés.

» Mais faut-il enfin une preuve plus positive ? Le père de la médecine nous la fournit. Il dit lui-même que de son temps on avait déjà, non-seulement fait des études, mais composé des écrits sur l'anatomie, pour l'instruction directe des artistes, ou dont ils pouvaient du moins se servir. Le passage est ainsi conçu : « Quel-
» ques médecins et quelques sophistes disent qu'il est
» impossible de savoir la médecine si l'on ne connaît
» pas ce que c'est que l'homme, et de quelle manière
» son corps est construit ; quant à moi, je pense que
» tout ce que ces médecins ou ces sophistes ont dit ou

(1) Pausanias, lib. X, cap. 2.

» écrit sur la nature du corps humain, appartient » moins à la médecine qu'à l'art de la peinture (1). »

Parmi les modernes, les grands maîtres des plus célèbres écoles, les Michel-Ange, les Raphaël, les Léonard de Vinci, ont regardé l'étude de l'anatomie comme inséparable de la pratique des beaux-arts.

Quelques artistes du premier ordre ont même été jusqu'à s'associer aux travaux de l'anatomiste : ainsi Le Corrège a fait une partie des dessins de l'immortel ouvrage de Vésale, et Gérard Lairesse, ceux du *Traité d'anatomie*, par Bidloo, dont on conserve le précieux recueil à la bibliothèque de l'École de médecine de Paris. On s'est donc généralement accordé sur les rapports des beaux-arts et de l'anatomie ; mais n'a-t-on pas trop circonscrit ces rapports, en les bornant à la connaissance indispensable du squelette et des deux premières couches de muscles (A)?

Les artistes n'ont consulté que l'anatomie descriptive (2); c'était à l'anatomie physiologique, à l'étude

(1) Hippocrate. *De veteri Medicina,* cap. 36.

Je ne sais cependant si on doit conclure de ce passage, qu'Hippocrate ait voulu parler de l'anatomie à l'usage des peintres ; il me semble plutôt qu'il a cherché à laisser entrevoir que l'on n'avait pas encore étudié l'anatomie d'une manière scientifique et positive.

(2) L'anatomie descriptive est une simple analyse du cadavre, une dissection et une description détaillée des différentes parties du corps humain ; l'anatomie physiologique, appuyée de ces connaissances, étudie les lois de la vie et de l'organisation, et comprend dans ses recherches tous les phénomènes qui peuvent se rapporter à la physique des corps animés.

même de l'organisation et de la vie, qu'il fallait s'adresser.

L'anatomie à l'usage des peintres (1), l'anatomie appliquée aux beaux-arts, n'est pas, comme on paraît l'avoir pensé, une description fastidieuse, quoique incomplète, des parties du corps humain qui se dessinent sous la peau, et qui servent de base à l'édifice de l'organisation, un abrégé de l'anatomie chirurgicale ou médicale, mais bien une application particulière des principes de l'anatomie et de la physiologie aux phénomènes qui, dans l'art dramatique, la peinture et la sculpture, tiennent à ces sciences, sont éclairés par elles, et l'enrichissent même de faits, dans l'examen desquels l'artiste et l'anatomiste qui se rencontrent, s'instruisent par de mutuelles communications.

Le peintre, le sculpteur, l'acteur, ne doivent pas sans doute se donner l'éducation d'un anatomiste ou d'un physiologiste de profession; mais ils ont trop à voir, à chercher, à connaître dans la nature vivante, pour être satisfaits des ouvrages médiocres et incomplets que l'on a publiés, à différentes époques, sous le titre d'Anatomie à l'usage des peintres (2). « Si l'art de peindre,

(1) Et non l'anatomie pittoresque, comme l'appelle un certain professeur, dans l'annonce qu'il fait chaque année de ses cours. Le mot d'anatomie pittoresque ne peut se dire que de l'anatomie en cire ou avec des planches, et non de l'anatomie appliquée à la peinture.

(2) Ces ouvrages, où l'on ne trouve guère qu'une énumération, qu'une nomenclature aride d'os et de muscles, qui se font sentir sous la peau, sont principalement :

dit Reynolds, n'est pas un art divin, ce n'est pas du moins une profession mécanique; les connaissances positives doivent lui servir de base. Par le mot nature,

1° Les Etudes d'anatomie à l'usage des peintres, par Monnet; grand in-4°, avec des planches gravées, par Demarteaux;

2° Les Elémens d'anatomie à l'usage des peintres, des sculpteurs et des amateurs, par M. Suë, chirurgien, 1788;

3° Un ouvrage hollandais, publié sous le titre : *A Anleiding tot de Kennis der anatomie in der te Kenkunst betreklig tot de Menshbeeld;*

4° Les Elémens d'ostéologie et de miologie, à l'usage des peintres et des sculpteurs, par Lavater fils, en allemand, et traduits en français, par Gauthier de la Peyronie.

L'article *Figure*, dans le Dictionnaire des beaux-arts, et l'article *Anatomie*, du même Dictionnaire, peuvent être regardés comme des élémens d'anatomie à l'usage des peintres.

Il faut distinguer parmi tous les ouvrages sur l'anatomie des peintres, celui que M. Salvage a publié sous ce titre : ANATOMIE du gladiateur combattant; ouvrage d'un genre entièrement neuf, et dans lequel l'anatomie est appliquée avec le plus grand succès à l'analyse de l'un des plus beaux monumens de la sculpture ancienne.

Les autres ouvrages qui ont des droits fondés à l'attention et à l'intérêt des artistes, sont plusieurs mémoires ou dissertations, que l'on a publiés séparément; nous nous bornerons à citer les principaux :

1° *Albert Durer.* Des proportions du corps humain, divisé en quatre livres;

2° *Pierre Camper.* La dissertation physique sur les différences réelles que présentent les traits du visage, chez les hommes de différens pays et de différens âges, sur le beau qui caractérise les statues antiques, etc.; traduites en français par Quatremère Disjonval; 2 vol. in-4°. On doit beaucoup regretter que Camper n'ait

il faut entendre, non-seulement les formes extérieures, mais aussi l'organisation intime et l'essence de l'esprit humain. »

Répondrait-on à ces intentions par une énumération, par une nomenclature froide et stérile des os ou des muscles qui se dessinent sous la peau dans les différentes attitudes et les différentes évolutions? Les beaux-arts, considérés philosophiquement, tiennent à l'anatomie physiologique par des rapports bien nombreux.

Les variétés nationales, et les différences d'organisation propres à l'âge et aux divers tempéramens; la réaction du moral sur le physique, l'effet des passions sur les organes; les nuances, les diversités nombreuses et caractéristiques de la physionomie en mouvement et en repos, le trait fugitif de l'émotion et l'empreinte du sentiment; enfin, tout ce qui peut tenir à la liaison

pas publié son cours d'anatomie à l'usage des élèves de l'académie de dessin d'Amsterdam;

3° Deux discours sur la manière dont les différentes passions se peignent sur le visage (*Recueil de ses œuvres*, 3 vol.);

4° *Le Brun*. Conférences sur l'expression générale et particulière des passions, 1 vol. in-16;

5° *Cabuchet, médecin*. Une excellente dissertation sous ce titre: *Essai sur l'expression de la face dans l'état de santé et de maladie*.

On trouve en outre plusieurs articles relatifs à l'histoire naturelle, à l'anatomie et à la physiologie des peintres, dans les ouvrages de Buffon, Haller, Meckel, Blumenbach, Cook, Forster, etc., etc.

Les peintres retireront un très grand fruit de la lecture du *Manuel de l'anatomiste* de M. le docteur Maygrier.

de l'homme extérieur et de l'homme intérieur; tels sont les points nombreux et importans qui unissent les beaux-arts à l'anatomie physiologique.

Souvent il a suffi à plusieurs peintres célèbres de manquer de connaissances positives sur quelques-uns de ces points, pour commettre les fautes les plus graves.

Vander Tempel, Séb. Ricci, Rubens, dans la représentation des mages de l'Orient, ont peint, suivant la remarque de Camper, des hommes noirs, et non pas des nègres; le dessinateur ignorant et maniéré qui accompagna Cook dans ses voyages, a presque toujours donné aux femmes qu'il a représentées des figures européennes, et non les traits propres à la race *malaise*, dont les branches nombreuses et variées peuplent les îles de la mer du Sud.

D'autres artistes ont cru peindre des enfans, et n'ont représenté que de petits hommes. L'observation seule peut sans doute préserver d'une semblable méprise, et conduire l'artiste à donner exactement à une figure tous les attributs extérieurs de son âge ou de son sexe; mais cette représentation ne sera-t-elle pas mieux sentie si elle est guidée par une connaissance approfondie de la nature; si le peintre ou le sculpteur n'ignorent point que de simples différences dans le volume ou dans la grandeur du corps ne caractérisent pas l'enfance; et que la femme ne diffère pas de l'homme seulement par ces traits superficiels, ces contours si doucement arrondis que nous appelons ses charmes, et qui la distinguent d'une manière si agréable; mais qu'elle est femme

pour le naturaliste dans toute sa structure, dans ses affections morales comme dans son système physique; dans ses douleurs comme dans ses plaisirs; en un mot, dans tous les points de son organisation qui révèlent son sexe, et présentent, avec les parties correspondantes de l'organisation de l'homme, une série d'oppositions et de contrastes?

Il serait facile de prouver par de nouveaux exemples que l'artiste doit être conduit, dans plusieurs autres circonstances, par des données d'anatomie physiologiques.

La pudeur ne rougit pas comme la colère : un peintre habile ne l'ignore pas sans doute; mais pourquoi ne connaîtrait-il pas la cause de cette différence qu'il exprime si bien? pourquoi ne saurait-il pas que le rouge noir de la colère indique un effet qui se passe dans les veines d'une manière presque passive, et que le rouge animé de la pudeur, de la volupté, tient à un effet éminemment actif, dépendant de l'action nerveuse sur les vaisseaux, et dont le siége est dans les artères? phénomène qui conduit nécessairement alors à une idée générale de la circulation et de la théorie du système nerveux.

Il ne suffit pas, dans une figure, de faire une jambe plus courte que l'autre pour offrir l'image de la claudination. Tout boite dans un boiteux, tout doit annoncer l'ivresse dans un homme ivre (1); et l'ensemble des dif-

(1) On connaît le mot de Garrick à Préville, qui venait de jouer le rôle de *Larissolle*, dans le *Mercure galant* : Très-bien! mais votre jambe droite n'était pas assez *avinée*.

férences qui tiennent à cette disposition ne pourra jamais être senti par l'artiste, sans une connaissance approfondie du mécanisme de la colonne vertébrale, inséparable, en outre, d'une étude suivie de la locomotion qu'exige d'ailleurs tout ce qui tient à la pondération et aux mouvemens (1). Quelques situations violentes, ou quelques maladies dont les beaux-arts reproduisent les signes extérieurs; l'évanouissement, la douleur, la mort, exigent également des applications directes et détaillées de l'anatomie physiologique aux beaux-arts; et, pour peindre avec le sentiment de la nature, il ne suffit point, dans ce cas, d'avoir vu, d'avoir saisi et conservé dans sa mémoire quelques apparences extérieures; il faut être allé plus avant, il faut avoir analysé, connu toutes les circonstances de ces phénomènes dont on veut rappeler l'idée, et s'abandonner ensuite avec sécurité à une imagination éclairée et à de savans souvenirs.

Les données physiologiques s'appliquent même à l'observation des chefs-d'œuvre de l'antiquité, et tendent à rendre le sentiment du beau idéal moins vague, sans rien lui faire perdre de sa chaleur et de sa vivacité. En effet, dans cette nature sublime, comme dans la nature vulgaire, l'œil de l'anatomiste physiologiste n'est-il pas également nécessaire au peintre, au sculpteur, à l'ama-

(1) Le mémoire de Winslow sur ce mécanisme, que peu d'artistes connaissent sans doute, leur offrirait avec beaucoup de clarté des données importantes, dont ils ne pourraient manquer de faire usage. Il est inséré dans les Mémoires de l'académie des sciences.

teur, pour bien voir, pour bien juger? Comparer, dans un muséum, le jeune Faune, l'Antinoüs, l'Apollon, l'Hercule, le Gladiateur, le Laocoon, et les statues de Psyché, de Vénus, de Minerve et de Junon, c'est évidemment parcourir le cercle des divers âges, des différentes conditions de la vie, et contempler des formes, des apparences extérieures, des physionomies, dont la physiologie peut seule apprécier toute la valeur et la signification.

C'est au moyen d'une semblable application de l'anatomie, qu'un peintre, qui joint au talent du grand artiste les connaissances de l'amateur éclairé et philosophe, a fait la belle analyse de l'Hercule Farnèse (B). C'est en portant les mêmes vues d'anatomie et de physiologie dans la contemplation de l'Apollon et de la beauté en général, que j'ai cru pouvoir m'exprimer ainsi dans le passage suivant (1) :

« L'idéal, les grands modèles, nous plaisent non-seulement parce que leurs formes, leurs traits, sont disposés de la manière la plus heureuse pour affecter agréablement l'organe de la vue, mais encore parce que tout cet extérieur semble répondre à des qualités sublimes, et annoncer un degré d'élévation dans la condition de l'humanité. L'imagination croit voir alors

(1) Ce passage est tiré de l'analyse physiologique de la beauté, qui fait partie d'un ouvrage publié sous le titre d'*Histoire naturelle et physiologique de la femme, suivie de Remarques sur son régime physique et moral aux différentes époques de la vie;* par L.-J. Moreau (de la Sarthe); 3 vol. in-8, avec figures. *Voy.* cet ouvrage, vol. 1, page 330.

l'excellence d'une nature supérieure percer à travers une enveloppe matérielle, et animer d'un feu divin toutes les parties de ces belles figures. Tels doivent paraître plusieurs monumens aux regards du physiologiste, dont l'esprit passe rapidement de la beauté des formes au développement vital qu'elles lui font supposer.

» Oh! si jamais la nature réalisait les fictions du ciseau antique; si, dans la formation de l'homme elle s'élevait à cette perfection que les beautés de l'Apollon paraissent révéler, quelles facultés, quelles puissances de vie seraient attachées à une semblable organisation!

» Le génie le plus élevé ne répondrait-il pas à la conformation de la tête, à cette grande ouverture de l'angle facial, qui donne la mesure du cerveau et de l'intelligence?

» Les muscles, dépourvus de ces rudes saillies qui rappellent des exercices violens, et signalent la constitution d'un athlète, exécuteraient sans effort des mouvemens rapides et légers; la *force* serait associée à la *grâce*, résulterait de l'harmonie et de la bonne disposition des organes, plutôt que du volume exagéré des os et des chairs; le corps, livré à de faciles mouvemens, se détacherait du sol avec grâce, et paraîtrait tenir à peine au séjour terrestre; le sang le plus pur animerait toutes les parties; les différens organes exerceraient leurs fonctions respectives dans tous les sens, dans toutes les directions, sans que jamais la faiblesse d'aucun d'eux, ou sa prédominance d'action, fît naître un tempérament particulier, ou le plus léger obstacle

au développement de tous les moyens, de toutes les puissances de la vitalité.

» Cette manière de considérer la beauté est égalément applicable aux deux sexes ; mais, dans le type de la femme, le beau se rapproche plus de la manière dont Edmond Burke le considère pour le distinguer du sublime. Tous les traits, tous les caractères en sont aimables ; ils n'inspirent point la crainte, ni le respect ; ils caressent également l'œil et l'esprit ; ils font naître la tendre prédilection, le désir, l'amour : l'air sévère, un trait de rudesse, ou même trop de noblesse ou de majesté, nuiraient à l'effet de ce genre de beauté que nous désirons dans la femme ; et c'est avec raison que Lucien nous représente le Dieu des amours effrayé de l'air masculin de Minerve. La beauté mâle a sans doute un plus grand caractère ; elle occupe davantage la pensée, et indique peut-être une organisation plus parfaite et une sphère de vitalité plus étendue. La beauté de la femme est moins imposante et plus aimable ; elle inspire moins d'admiration que d'amour ; elle s'adresse plutôt aux sens et au cœur qu'à l'esprit.

» Le caractère de la beauté de la femme, porté jusqu'à l'idéal, comme dans la Vénus, est plus agréable, mais plus resserré que dans l'homme, plus exclusivement relatif aux attributs du sexe, plus rapproché de l'émotion que de la pensée ; et dès-lors plus lié à des idées de plaisir, d'amour et de volupté. »

Les questions transcendantes et difficiles de la physiologie, celles qui ont pour objet la nature, l'essence de la vie, les caractères de l'organisation, ne sont pas

même étrangères aux artistes, du moins sous le rapport de la théorie de l'art; ainsi, on ne trouverait pas dans quelques endroits de Winkelmann, et dans d'autres ouvrages, d'ailleurs estimables et remplis d'excellentes observations, une métaphysique obscure sur la nature des lignes qui constituent le beau (1), si ces aimables écrivains avaient appris du physiologiste, qu'aux corps inorganiques seulement appartiennent les contours, les lignes que l'on peut calculer, tandis que sur les corps vivans sont répandues des formes incertaines, des rondeurs mobiles que l'art imite bien moins par calcul que par habitude et par sentiment. Il serait facile d'ailleurs de citer d'autres exemples non moins concluans, d'une application directe de l'anatomie physiologique à la philosophie des beaux-arts.

Cette anatomie, cette histoire naturelle approfondie de l'homme, est pour le peintre, pour l'artiste, la partie la plus importante des études de la nature, celle qui doit occuper une plus grande place dans son éducation. Tout ce qui n'est pas l'homme n'offre dans les productions des beaux-arts que des accessoires, ou une nature étrangère qui laisse le spectateur sans intérêt et

(1) Les formes d'un beau corps sont composées de lignes qui changent continuellement de point central, toutes courbées et ne décrivant jamais de cercles, de sorte qu'elles sont en même temps et plus ou moins uniformes qu'un cercle, qui, quelque grand, quelque petit qu'il soit, renferme toujours le même centre, et par-là renferme d'autres cercles, ou est lui-même renfermé dans d'autres, etc. *Histoire de l'art chez les anciens*, in-8, vol. I, pag. 258.

sans émotion. On est simple artiste, copiste exact et fidèle, en imitant cette nature; ce n'est que par la représentation de la nature humaine que l'on est artiste et poète, et qu'un tableau est compté parmi les chefs-d'œuvre de l'esprit humain.

Dans les tableaux qui ont pour objet de représenter des fleurs, des paysages, l'imagination veut encore quelques traits de la nature humaine; c'est par ce rapprochement que tout plaît et donne une douce émotion; et le plus beau site, le plus agréable paysage, sont froids, immobiles, si le peintre qui les représente à nos yeux, a négligé d'y placer un voyageur qui en jouit, un philosophe qui les contemple, et des amans qui les embellissent. C'est cet accord qui fait le charme des beaux-arts, de la véritable peinture, de la véritable poésie. Sans lui, point d'action, point de sentiment; tout semble muet, inerte, si quelques réminiscences relatives à l'homme, quelques impressions qui s'adressent au cœur, ne répandent pas le mouvement et la vie. Cette considération sur la puissance d'émotion que les beaux-arts doivent exclusivement à la représentation de la nature humaine, doit nécessairement engager à étudier cette nature avec plus de soin, et appuyer les réflexions que nous venons d'exposer. Nous avons cherché d'ailleurs à nous appuyer seulement de quelques exemples, sans avoir le dessein de faire une énumération détaillée de tous les cas où le regard de l'artiste doit saisir, dans un même point de vue, l'homme extérieur et l'homme intérieur, les surfaces du corps humain et les facultés de l'âme. On répète si souvent que

les beaux-arts ont pour objet d'imiter la nature! et quel moyen plus sûr que d'imiter cette nature, que de la connaître, que d'établir des communieations entre les beaux-arts et les scienees naturelles?

L'isolement caraetérise l'ignoranee ou la barbarie.

Les liaisons entre les diverses parties des connaissances humaines, sont d'autant mieux senties, et d'autant plus faciles et plus nombreuses, que l'on est arrivé à un plus haut degré de progrès.

Que le savant et l'artiste se rapproehent, et qu'ils aient entre eux des rapports aussi intimes que la liaison qui unit les objets de leurs méditations et de leurs études, ee sera véritablement le moyen d'éelairer l'art et d'ajouter beaueoup d'intérêt à la seience, par de nouveaux faits et par l'attrait attaché à d'utiles applications. C'est de eette manière que l'on pourra avoir une anatomie physiologique à l'usage des peintres et des autres artistes.

Un obstacle qui semble s'opposer à eette communication, et rendre difficile et presque impossible une applieation étendue et très détaillée de l'anatomie aux beaux-arts, c'est la néeessité d'être à la fois physiologiste et artiste, de réunir deux professions qui veulent chacune un homme tout entier, pour être eonvenablement exereées.

Je ne erois pas eette réunion indispensable; l'alliance de l'artiste et du savant, des eonférenees sur les objets respectifs de leurs observations, seraient bien préférables à eette réunion. Pour appliquer les données d'une seienee, il faut beaucoup plus que des notions super-

ficielles; il faut les connaissances les plus étendues, les plus approfondies. L'art de choisir dans une science ses résultats les plus féconds, et de s'élever aux idées générales, suppose un exercice continu, une méditation habituelle sur tout ce qui tient à cette science et à ses différens rapports.... Il faudra seulement que, dans ces cas, l'anatomiste soit interrogé et guidé par l'artiste; que les objets relatifs aux arts qu'il doit éclairer lui soient montrés par le peintre ou par l'amateur instruit, et qu'il n'oublie jamais que l'amour-propre repousserait avec raison ce qui lui serait offert par la vanité et le pédantisme. Nous le répétons, pour que rien ne s'oppose au commerce des différentes parties des sciences, des lettres et des beaux-arts, il n'est pas nécessaire que l'artiste se donne l'éducation d'un savant de profession.

Toutes les divisions de l'empire du savoir sont voisines; mais on n'est pas obligé de les parcourir toutes pour en bien connaître quelques-unes.

Les lampes suspendues dans les diverses parties du temple de la science répandent au loin leur lumière, et projettent quelques rayons sur les autres parties. Il ne faut pas les déplacer brusquement; il importe seulement de les bien disposer et d'en bien diriger la lumière vers les objets un peu éloignés que l'on veut éclairer.

Ces réflexions nous ont paru nécessaires pour motver l'étendue et les détails de notre supplément sur l'histoire naturelle et l'anatomie du visage, considérées relativement à la physiognomonie et à la théorie des beaux-

arts. Nous rapporterons à cet article, et pour en compléter l'ensemble, le fragment de LAVATER sur les physionomies nationales; à la suite de ce fragment seront placées quelques additions sur l'histoire naturelle du visage, et un développement, une analyse physiologique de sa structure, propre à appuyer et à éclairer la physiognomonie, et à montrer que ses décisions, ses oracles, ne sont rien autre chose que des réponses que fait la nature, quand elle est observée avec patience et interrogée avec sagacité.

Note. Nous ne partageons pas l'opinion de ceux qui prétendent que les peintres doivent être profondément versés dans la connaissance de l'anatomie et de la physiologie. La peinture, comme la poésie (*ut pictura poesis*), vit dans un monde idéal : une profonde sensibilité, une brillante imagination, de nobles fictions, de touchantes illusions, un sentiment vif de tout ce qu'il y a de plus beau, telles sont les qualités, tels sont les attributs de l'artiste digne de ce nom. Avec la froide et sévère anatomie, vous pourrez devenir un peintre habile et correct, mais vous ne parviendrez jamais à atteindre les hautes conceptions de l'art. Les Apelles, les Zeuxis, chez les Grecs, Raphaël, chez les modernes, viennent à l'appui de notre assertion.

J.-P. M.

NOTES.

(A) *Page* 12. N'a-t-on pas trop circonscrit ces rapports, en voulant les borner à l'étude des os, des muscles? Cette partie de l'anatomie est sans doute celle qui intéresse le plus directement les artistes, et qui fait même partie de leur éducation. Nous ne pouvons résister au désir de rapporter ici quelques considérations de M. Emeric David, sur cette anatomie et sur le mode d'analyse de l'organisation, qui fut inséparable chez les anciens de la pratique des arts en général, et de la sculpture en particulier :

« Les Grecs avaient souvent représenté, soit sur des pierres gravées, ou sur les lampes, Prométhée modelant le squelette d'un homme. Cette composition était-elle due seulement aux caprices des artistes, ou bien faisait-elle allusion à quelque procédé des statuaires, à quelque partie de leur théorie? C'est ce que nous allons examiner.

» Le corps de l'homme, dans la manière de le considérer des statuaires, est formé d'un squelette, qui en est le soutien, de muscles, tenant aux os par les extrémités, que l'on appelle des tendons ou des attaches, se croisant et se retenant les uns les autres, pour agir utilement en sens opposés; de ligamens, qui serrent et fortifient quelques-unes des parties, et enfin d'une peau souple, moelleuse, qui voile ces ressorts, sans empêcher que des yeux exercés en reconnaissent l'action.

» Si l'on considère l'extérieur du corps, les formes qu'il présente peuvent être appelées le dessus. Si l'on veut connaître les parties intérieures, il faut soulever le voile; alors on découvre les muscles, les tendons, les os, et ceci peut être appelé le dessous.

» C'est le dessus sans doute que l'artiste veut représenter; mais c'est le dessous qu'il faut connaître : nous disons plus, c'est le dessous qu'il faut imiter, qu'il faut rechercher, voiler ou laisser reconnaître à propos, suivant le caractère de la figure, et suivant l'action qu'elle représente. Les formes variées que le dessus offre

à nos regards, sont produites par la saillie et par l'action des parties intérieures. Il suit de là qu'il y a dans l'art statuaire deux manières d'opérer : l'une est celle que les artistes emploient quand ils travaillent le marbre ; elle consiste à enlever l'excédant du bloc et à dégager la figure qui s'y trouvait en quelque sorte renfermée ; l'autre est celle qu'ils mettent en pratique en travaillant une matière molle, et qu'ils suivent plus ou moins rigoureusement ; elle consiste à former d'abord une charpente ou un noyau qui représente le squelette, à revêtir cette charpente de muscles, à poser ensuite sur les muscles une couche légère, ou bien à terminer finement la surface de toutes les parties pour exprimer la souplesse et le moelleux de la peau.

» Cette seconde manière de travailler a été décrite par un ancien. « Les statuaires, dit Hippocrate, font des imitations du » corps humain auxquelles il ne manque qu'une âme. Ils em- » ploient de la terre et de l'eau, mouillent ce qui est sec, sèchent » ce qui est humide, ajoutent, retranchent et terminent leurs fi- » gures, en avançant du petit au grand. Ainsi fait la nature : elle » sèche, elle humecte, elle enlève, elle ajoute, et l'homme, d'a- » bord petit, devient grand par succession de temps. »

» C'est évidemment à ce procédé que se rapporte la figure de Prométhée modelant un squelette. Mais cette composition renferme, comme les deux précédentes, un sujet d'instruction que nous ne devons pas laisser échapper.

» Le squelette qui est placé dans le corps de l'homme est le centre des forces et du mouvement ; le squelette, par son aplomb, établit l'aplomb du corps ; il donne les angles, il établit les plans principaux, il forme les jointures, il soutient les grandes masses sur lesquelles reposent les parties secondaires et les détails ; le squelette enfin, par ses proportions et par ses inflexions, est la cause première de la grandeur, de la légèreté, de la grâce de chaque partie.

» Qu'est-ce que la peau ? le vêtement des chairs. Que sont la peau et les muscles ? le vêtement des os. Le squelette fut le premier

ouvrage de la nature : après l'avoir modelé, il ne lui resta qu'à le vêtir.

» L'artiste, à l'exemple de Prométhée, ne devrait-il pas fixer d'abord les longueurs, les angles, les sommités des jointures du squelette de sa figure; poser ensuite des muscles sur cette base solide, et terminer son travail par la recherche des détails, et par la couche délicate qui forme la peau ?

» Comment obtenir la vérité de la peau sans la vérité des muscles, et comment donner aux muscles une juste direction, une juste inflexion, une juste valeur, de la finesse et de la fermeté, si l'on n'a pas fixé savamment la direction, les emmanchemens, les courbures des os auxquels les muscles s'attachent, sur lesquels ils se ploient, et qu'ils font mouvoir ?

» L'artiste ne modèle pas une draperie sans avoir arrêté la forme des membres qui la supportent. Ne devrait-il pas suivre le même ordre dans tout son travail ? En allant ainsi du dessous au dessus, du squelette aux muscles, des muscles à la peau, il obtiendrait un mouvement vrai; il établirait des masses justes, il laisserait paraître ou voilerait les parties intérieures à son gré; il répandrait par-là sur sa figure, suivant sa volonté, de la grandeur et de la finesse; et, s'il ne lui était pas donné de s'élever à des formes sublimes, il aurait créé du moins un homme vivant.

» Je ne dirai pas jusqu'à quel point cet ordre serait facile, ou même possible, si on voulait le suivre rigoureusement; mais les difficultés de l'exécution n'empêchent pas de reconnaître la vérité de la théorie. Si l'on ne peut pas, en commençant la figure, établir le squelette avec une parfaite exactitude, il faut du moins y parvenir de bonne heure; il faut s'attacher au squelette en commençant la figure, s'en occuper encore en la terminant, ne jamais le perdre de vue, au milieu de toutes les beautés qu'on doit exprimer, au milieu de toutes les difficultés qu'on doit vaincre.

» Croirons-nous enfin que les Grecs suivissent rigoureusement ce procédé dont nous parlons ? Rien ne le prouve que la perfection de leurs ouvrages, et rien ne l'indique, du moins à notre

connaissance, parmi les monumens antiques, que cette allégorie prise de la fable de Prométhée. Mais remarquons que le squelette est toujours sain, que le mouvement est toujours juste dans toutes leurs figures, et soyons convaincus qu'ils ne sont parvenus à ce mérite qu'en prenant les moyens les plus propres à y conduire. Aucune preuve historique ne serait plus convaincante que celle-là.

» On peut supposer au centre de tous les corps une ligne qui les parcourt dans leur longueur. Cette ligne fictive, ou ligne du milieu, peut servir de guide aux artistes. Elle leur donne une suite de points fixes sur lesquels ils portent les yeux où pose le compas pour prendre des mesures justes.

» Mais, si l'on considère les corps vivans, et particulièrement le corps de l'homme, on trouve sur la longueur de chaque partie un centre relatif à la masse, un centre relatif à l'action. Il faut par conséquent distinguer dans le corps de l'homme deux lignes, que l'on peut appeler lignes du milieu. L'une est celle qui parcourt chaque membre dans sa longueur, à une distance égale des points principaux de la surface; elle est au centre des coupes, elle marque un milieu purement mathématique. L'autre est la ligne centrale des mouvemens et de la force; elle n'est pas au milieu des coupes, elle est au milieu du squelette; elle se continue dans tous les membres, jusqu'à leurs extrémités; elle passe au centre des emmanchemens, elle les accorde, elle les unit; si elle est rompue, l'harmonie en mouvement n'existe plus. En faisant reconnaître les épaisseurs, le compas donne la première; la nature seule donne la seconde. Le compas peut la suivre quand elle est connue; il ne peut pas la donner.

» Cette distinction est importante dans la pratique; la ligne mathématique du milieu est un guide souvent utile dans le travail, quand il s'agit de reconnaître des mesures; mais elle n'est qu'un guide pratique; elle est semblable à celle que l'on suppose au milieu d'une colonne pour en évaluer les proportions, à celle que l'on trace dans le milieu d'un dessin; elle fait voir de com-

bien on se rapproche du centre, et de combien on s'en éloigne. La ligne centrale du squelette, au contraire, est aussi nécessaire dans une statue que dans l'homme vivant. Elle représente la moelle des os; c'est celle où la vie circule. La figure se glace, la vie s'éteint si la ligne se brise, si elle cahote, si elle a perdu sa marche franche et naturelle. L'artiste qui, en commençant sa figure, consulte des mannequins plutôt que la nature, et qui suit la froide ligne mathématique plutôt que cette ligne tracée dans le squelette de son modèle vivant; cet artiste court risque de chercher en vain cette véritable ligne centrale, cette ligne de vie, et de tomber dans tous les vices que nous venons d'énoncer. »

(B) *Page* 19.

Analyse physiologique de l'Hercule Farnèse.

« Une haute stature, un cou fort, de larges épaules, une poitrine vaste et élevée, l'arcade du thorax largement ouverte, les cuisses et les jambes formant équilibre, par leur longueur et leur force, avec la partie supérieure; le même équilibre maintenu par la longueur des bras; des muscles soutenus, et laissant dans leur insertion la plus grande facilité à leur jeu comme à leur action sur la masse osseuse, par le moyen des tendons; les tégumens élastiques; l'œil bien enchâssé dans son orbite, et n'ayant ni trop ni trop peu de convexité; le nez dont les os propres ne sont séparés du coronal que par un léger enfoncement; les narines flexibles; la bouche d'une grandeur moyenne, bordée de lèvres nourries et ornée de belles dents; des cheveux touffus, ainsi que les sourcils; enfin des oreilles qui s'écartent modérément des os du crâne, et dont la conque est bien ouverte : voilà à peu près le tableau abrégé des diverses parties qui doivent se trouver réunies, sous les rapports de la forme, pour compléter à nos yeux l'ensemble du beau convenu parmi nous, relativement à la force physique de l'homme, et à l'idée que nous nous en sommes formée,

et qui convient, à quelques exceptions près, à toutes les races d'hommes.

» Un exemple, pris parmi les chefs-d'œuvre que nous devons au ciseau des Grecs, servira d'appui au tableau que je viens de vous présenter. Cet exemple existe dans l'admirable statue de l'Hercule Farnèse. N'offre-t-elle pas, en effet, l'image la plus parfaite que l'on puisse se former d'un homme doué de toutes les qualités physiques, dont l'ensemble annonce la plus mâle constitution ?

» Quelles idées de force et d'agilité l'esprit ne conçoit-il pas à l'aspect général de cette imposante statue, malgré l'état du repos dans lequel Hercule se montre à nos yeux! Quelle vigueur dans ces muscles ressentis sans dureté, et terminés par des tendons d'une dimension qui laisse toute la puissance à leur action! La charpente osseuse est forte, mais sans pesanteur; les articulations légères, par l'opposition seule des parties charnues; ce cou soutenu, ces immenses épaules, cette poitrine élevée, ces côtes largement ouvertes, ces bras vigoureux, ce ventre léger et dépouillé de graisse; ces cuisses et ces jambes fortement articulées; ces pieds dont les diverses parties sont développées et animées par l'habitude de presser le sol, sans craindre les aspérités dont il peut être couvert; cette face où résident en même temps la réflexion, la force et la douceur; tout ici ne réalise-t-il pas les idées que l'on a dû se former du héros thébain? Qui ne reconnaît pas dans cette image, le vainqueur des géans, terribles enfans de la terre; des farouches centaures, de l'hydre de Lerne, du sanglier d'Erymanthe? Qui ne voit pas dans cet Hercule l'homme capable de vaincre à la course la biche aux cornes d'or, comme il a pu étouffer le lion de la forêt de Némée, dompter les cavales de Diomède, et s'emparer des richesses du jardin des Hespérides? Ne sent-on pas, à la vue de ce héros, qu'il a pu achever tous les travaux qui le rendirent si fameux?

» Si nous rapprochons maintenant l'image de l'Hercule Farnèse, du tableau que nous avons présenté des signes de la force physique, nous verrons que ce rapprochement appuie notre ma-

nière de considérer le beau, comme l'annonce du bon et de l'aptitude à atteindre le but de la nature dans la destination qu'elle a arrêtée pour chaque espèce.

» Une haute stature, de larges épaules, nous donnent l'idée d'un individu capable de porter de pesans fardeaux.

» La valeur des muscles et la juste proportion des tendons nous font connaître toute la force des leviers du genre qui se trouve dans la structure de l'homme, et combien, par leur effet, cette structure est propre à opposer, par son action, une puissance capable de vaincre les résistances.

» Le juste équilibre entre la force musculaire et celle des portions tendineuses nous donne encore l'idée de l'agilité avec laquelle l'homme peut suivre sa proie, la saisir, et quels sont ses moyens pour la retenir.

» La poitrine vaste et élevée laisse le jeu des poumons dans toute sa liberté et son intégrité.

» L'ouverture de l'arcade formée par les côtes facilite par son étendue la respiration et la digestion.

» La longueur des extrémités inférieures, ainsi que celle des bras, proportionnée à celle du corps et de la tête réunis, donne à l'homme tout ce que les lois de l'équilibre exigent pour faciliter et assurer tous ses mouvemens, soit qu'il attaque, soit qu'il se défende, soit enfin qu'il se meuve sur un plan horizontal ou sur un plan incliné. »

Ce fragment est tiré d'un mémoire inédit, que M. Vincent, peintre et membre de l'Institut, a lu, il y a quelques mois, à la classe des Beaux-Arts.

ARTICLE II

HISTOIRE NATURELLE DU VISAGE.

I.

DES PHYSIONOMIES NATIONALES,

PAR LAVATER.

Observations générales.

Si les nations sont différenciées par le caractère moral, elles doivent l'être aussi par la physionomie. Le fait est réel, et, pour en douter, il ne faudrait jamais avoir vu des hommes de diverses nations, il ne faudrait jamais avoir rapproché les extrémités de deux nations opposées. Mettez en parallèle le Nègre et l'Anglais, le Lapon et l'Italien, le Français et le Tunguse; comparez leurs formes, leurs traits, leurs facultés intellectuelles et leurs caractères. Rien n'est plus aisé que de reconnaître ces différences prodigieuses, rien n'est plus difficile que de les déterminer scientifiquement (1).

Je n'ai pas eu occasion de visiter les nations étrangères et de les étudier de près; je ne les connais, pour ainsi dire, que par théorie, et voilà pourquoi je serai obligé

(1) Cette détermination scientifique et positive des grandes différences qui caractérisent les races, nous la devons à Camper, qui sera cité plusieurs fois dans le cours de cet ouvrage, et dont nous ferons connaître, ainsi que nous l'avons promis, les importantes observations. (*Note des éditeurs.*)

d'emprunter mes autorités, en ajoutant tout au plus quelques remarques partieulières.

Tout ce qu'on a écrit jusqu'à présent sur eette matière, et tout ce que j'en dirai ici n'est rien, en comparaison des diseussions intéressantes qu'elle peut fournir. Il me suffira d'indiquer l'extrême importanee du sujet, et les moyens de l'approfondir. Il me suffira de faire sentir qu'il mériterait d'être traité dans un ouvrage séparé, qu'il serait digne d'oecuper l'attention de nos aeadémies, et d'exereer la libéralité de nos prinees. Déterminer le degré et l'espèce de culture dont ehaque nation est suseeptible, fixer de quelle manière on pourrait et on devrait agir sur ehaque peuple, pour le conduire à la perfeetion, ee serait une recherche qui tournerait à la gloire de l'humanité, et qui produirait des avantages immenses.

Je nommerai MM. de Buffon, Camper, Kant, Lichtemberg, Blumembach et Herder, à la tête de ceux qui auraient et les talens et le savoir requis pour nous instruire sur ces grands objets.

Pour bien connaître les différences spéeifiques des physionomies nationales, il n'est pas absolument nécessaire de voir les nations en eorps, de les suivre ehez elles; il vant mieux les étudier premièrement par individus. Il ne me paraît pas bien diffieile de démêler dans un petit nombre de visages isolés le earactère physionomique qui tient à la nation, mais je doute qu'il soit aussi aisé d'abstraire de toute une nation les traits caraetéristiques de l'individu (1). C'est du moins la

(1) Peut-être même existe-t-il des odeurs nationales. Et pour-

marche à laquelle j'ai été réduit. Je m'en suis tenu aux voyageurs que j'ai rencontrés par hasard ; j'en ai vu un grand nombre, j'ai soigneusement observé leurs physionomies et les variétés nationales qui les distinguent ; et toutes mes observations se bornent cependant au faible résumé que je vais exposer.

Le Français n'est pas facile à dépeindre. Ses traits sont moins hardis que ceux de l'Anglais, plus décidés

quoi tous les sens ne concourraient-ils pas à éclaircir nos idées, et à guider notre marche dans les choses incertaines? Un de mes amis prétend pouvoir distinguer, les yeux bandés, et au simple flair, un ducat d'or d'une monnaie d'argent, sans les toucher ni l'un ni l'autre. Je ne me vanterai pas de la même finesse d'organe, mais je me fais fort de dire en entrant dans un appartement vide, s'il est occupé par un étique ou par un maniaque, ou seulement par une personne qui est menacée de cette maladie, les symptômes ne se fussent-ils pas encore manifestés. Bien plus, je reçus un jour la visite d'un étranger qui portait dans ma chambre une odeur extraordinaire, que je crus d'abord lui être individuelle, et à laquelle je ne fis pas beaucoup d'attention. Six mois après, cette même odeur, que je me rappelais à peine, reparut avec un autre voyageur qui vint me voir, et j'appris bientôt que ces deux hommes étaient compatriotes. C'est de là que j'ai conçu le premier soupçon qu'il pouvait y avoir des odeurs nationales, et cette réflexion a été confirmée depuis par des expériences réitérées. J'ai encore découvert des odeurs de famille, qui étaient inséparables de toute une parenté, et tout aussi frappantes que les ressemblances des physionomies. Il ne faut pas aller bien loin pour chercher des causes plausibles à ces sortes d'odeurs caractéristiques. Elles peuvent s'expliquer par la nourriture et le genre de vie, par la qualité du sang et la constitution originelle. Il ne s'agit pas au moins des exhalaisons de la malpropreté, mais de celles

et plus unis que ceux de l'Allemand ; ses dents et sa manière de rire le caractérisent peut-être mieux que le reste de sa physionomie. Je reconnais l'Italien à la coupe de son nez, à la petitesse de ses yeux et à son menton saillant; l'Anglais, au front et aux sourcils, à l'ovale ou à l'arrondissement du visage, à sa bouche ondulée; le Hollandais, à la rondeur de la tête et à la mol-

qui sont inhérentes au corps. Nous savons tous que les Nègres, le Kalmoucks et les Juifs, sont sujets à des odeurs dont ils ne se défont jamais, quelque soin qu'ils y mettent.

« Il y avait à Corte, dit M. Lambert, un homme rare, qui distinguait au goût et à l'odorat des terres, la patrie de tout étranger qui eût de sa terre natale sur lui. L'état l'établit examinateur d'un homme qui s'était caché, et qui déclinait le pays d'où il était... Cet expert d'un nouveau genre commença ses essais en se faisant donner la valise du prisonnier ; il flaira ses bottes, et, à l'odeur de la terre attachée sous le talon, il reconnut que l'homme en question était des Alpes suisses.... Cet essai décontenança l'anonyme, il avoua. »

J'oserai même affirmer qu'il est des figures et des physionomies dont on peut dire, ou plutôt pressentir, quelle est leur odeur particulière. Le teint, la forme des joues, le contour du nez et surtout de sa racine, mais plus particulièrement encore la couleur des lèvres, l'arrangement et la couleur des dents, fournissent des inductions à cet égard. Voilà des idées qui de rechef pourront paraître ridicules au premier abord ; mais il reste à savoir si elles ne seront pas vérifiées par l'observateur impartial qui est à portée de voir différentes sociétés d'hommes, et qui se donne la peine de les étudier. D'ailleurs la chose n'est pas indifférente pour le médecin ; ses traitemens deviendront plus positifs et plus sûrs à mesure qu'il apprendra à connaître par de nouveaux symptômes l'ennemi qu'il doit combattre (A).

lesse des cheveux; l'Allemand, aux plis qui entourent ses yeux, et aux sillons qui entrecoupent ses joues; le Russe, à son nez retroussé et à ses cheveux noirs ou blancs.

Je reviens encore une fois aux Anglais. Ils ont plus qu'aucune autre nation le front court et voûté, c'est-à-dire, taillé de façon qu'il se voûte par le haut, et qu'en se terminant vers les sourcils, il décrit une ligne ou doucement tendue, ou tout-à-fait droite; leurs nez sont rarement pointus, mais d'autant plus souvent arrondis, émoussés et moelleux. A l'exception des quakers et des herrenhuthiens qu'on trouve parmi eux, et qui ont toujours, quel que soit le pays qu'ils habitent, de petites lèvres mal bordées, celles de l'Anglais sont toujours bien prononcées, bien fendues et bien ondulées. Joignez à cela un menton rond et replet, des sourcils touffus, un regard ouvert, plein de franchise et de pénétration. Leurs physionomies, en général, sont dessinées à grands traits; mais elles n'ont pas cette variété de nuances, ni cette quantité de plis et de rides qui distinguent les visages allemands : le teint de l'Anglais est aussi plus blanc.

Toutes les dames anglaises que j'ai vues, soit en original, soit en portrait, annoncent une complexion forte et nerveuse (1). Elles ont la taille élancée, svelte

(1) Cette observation de LAVATER est contraire à ce que l'on connaît en général des femmes anglaises. Par nature ou par éducation, la plupart des femmes, en Angleterre, ont, sous de belles apparences de santé pendant la jeunesse, le germe d'une constitution maladive, dont le développement amène un peu plus tard la

et bien prise ; leurs figures et leurs traits sont éloignés de ce qui s'appelle rudesse, dureté ou ténacité.

Les Suisses n'ont pas de caractère physionomique national ou générique, si ce n'est leur regard de franchise. Ils diffèrent entre eux autant que les nations les plus distantes. Le paysan de la Suisse française et celui d'Appenzel ne se ressemblent en rien. Il se peut cependant qu'un observateur étranger saisisse mieux qu'un indigène le caractère général qui distingue notre nation du reste de la France et de l'Allemagne.

D'un autre côté, chaque canton de la Suisse présente des différences très sensibles. Par exemple, les habitans de Zurich sont de taille moyenne, plutôt maigres que gras, ou bien donnant dans l'un des deux extrêmes. Il est rare de leur trouver des yeux étincelans, ou de grands nez, ou de petits nez fins ; leurs traits ne sont ni hardis, ni tout-à-fait mesquins. Notre canton a peu

phthisie tuberculeuse, beaucoup plus fréquente sous le climat de la Grande-Bretagne qu'en aucun lieu de la terre. Les Anglaises, pendant la jeunesse, ont toute la grâce, l'élégance, et même une apparence de fraîcheur, qui ne sont pas incompatibles avec une constitution morbifique qui n'est pas encore développée. « Combien, parmi les victimes de la phthisie, dit un médecin anglais, ai-je vu de jeunes personnes qui réunissaient, par un heureux accord, la beauté et l'élégance des formes aux grâces les plus touchantes de la physionomie ! Egalement favorisées par les charmes de l'esprit, auquel leur corps semble communiquer je ne sais quoi de sa délicatesse, elles se montrent douées, avant l'âge, d'une imagination pénétrante et d'une vive sensibilité. » *Voy*. Reid., *Traité de la Phthisie pulmonaire*, traduit par M. Dumas ; 1 vol. in-8°. (*Note des éditeurs.*)

de beaux hommes, mais une jeunesse charmante, qui malheureusement dégénère de bonne heure. Le Bernois est d'une stature droite et élevée; il a le teint blanchâtre, la chair molle, et un air résolu. D'ordinaire la rangée supérieure de ses dents et très blanche, régulière et fort apparente. Le Bâlois a une forme de visage plus ronde, plus pleine et plus tendue; le teint d'un jaune tirant sur le blanc, les lèvres molles et mal closes. Ceux de Schaffouse ont les os forts, les yeux plus communément enfoncés qu'à fleur de tête, les faces latérales du front divergentes au-dessus des tempes, les joues pleines, la bouche grande, charnue et béante; ils sont en général plus membrus que les Zuriquois. Dans tout le canton de Zurich il n'y a pas un seul village dont les habitans ne diffèrent considérablement du village voisin, indépendamment du costume, qui, à son tour, est aussi physionomique.

NOTE

Sur les odeurs considérées relativement à la physiognomonie,

PAR LES ÉDITEURS.

(A) *Page* 37. Peut-être existe-t-il des odeurs nationales..... Et pourquoi ces odeurs n'existeraient-elles pas? Il y a sûrement des odeurs propres à certaines espèces d'animaux; il y en a d'autres qui caractérisent l'âge, le sexe, le tempérament. Les bons mâles sont plus velus et plus odoriférés que les eunuques. L'odeur qui caractérise le tempérament dans les femmes ne peut guère se méconnoître. Elle n'est pas très agréable, mais elle ne rebute que les tièdes; et l'on sait, dit Bordeu, qu'elle n'étonnait pas Henri IV. Chaque disposition du corps humain, chaque révolution soudaine qui s'y passe, chaque mouvement un peu vif, est accompagné d'un changement dans le mode de transpiration, qui peut imprimer à l'atmosphère propre à chaque individu, des caractères et des signes distinctifs qu'un organe très exercé et doué d'une grande sensibilité, ne manque pas de reconnaître. On a souvent entendu citer l'exemple de cet aveugle qui, en rentrant chez lui, reconnut par l'odorat que sa fille s'était laissée séduire pendant son absence....

Les Sauvages portent très loin cette perfection de l'organe olfactif. Une jeune fille s'était embarquée sur un vaisseau qui devait faire un long voyage. Pendant toute la route, personne de l'équipage ne soupçonna son déguisement. Elle aborda au milieu de quelque Sauvages de l'Amérique, qui reconnurent aussitôt son sexe à l'odeur, et rirent beaucoup de la méprise des Européens.

On pourrait citer un grand nombre de faits analogues.

Il y a autant de physiognomonies que de sens; et, par leurs différentes manières d'agir sur les organes de la vue, de l'ouïe,

de l'odorat, du goût et du toucher, les différens corps inertes ou animés se font également reconnaître, et manifestent un certain ordre de propriétés plus ou moins inhérentes à leur nature.

Les physionomistes par l'odorat, les plus habiles, sont sans doute les animaux, et surtout les animaux carnassiers; ils connaissent par ce sens presque tout ce qu'ils ont le plus grand intérêt de connaître : leurs alimens, les lieux qu'ils ont parcourus, l'ennemi à éviter, la proie à poursuivre, la compagne qu'ils désirent, et son moment de chaleur et d'amour, etc.

« La plupart des animaux, dit Buffon, ont l'odorat si parfait, qu'ils sentent de plus loin qu'ils ne voient. Non-seulement ils sentent de très loin les corps présens et actuels, mais ils en sentent les émanations et les traces long-temps après qu'ils sont absens et passés. Un tel sens est un organe universel de sentiment; c'est un œil qui voit les objets, non-seulement où ils sont, mais même partout où ils ont été; c'est un organe du goût par lequel l'animal savoure, non-seulement ce qu'il peut toucher et saisir, mais même ce qui est éloigné, et qu'il ne peut atteindre. C'est le sens par lequel il est le plus tôt et le plus souvent averti, par lequel il agit, il se détermine; par lequel il reconnaît ce qui est convenable ou contraire à sa nature; par lequel enfin il aperçoit, sent et choisit ce qui peut satisfaire son appétit (1). »

Il y a une observation physiologique très importante à faire sur l'organe de l'odorat; c'est qu'ainsi que l'organe de la vue, il est voisin du cerveau, et que la pulpe nerveuse est abondamment répandue dans sa structure, où sont d'ailleurs réunies toutes les circonstances d'organisation les plus propres au développement exquis de la sensibilité. Il ne faut donc pas être étonné de la délicatesse, et je dirais presque de la sagacité, de la sensation profonde et pénétrante de l'odorat, de ses sympathies, de l'association de ses impressions avec d'autres sentimens; c'est, du moins dans l'homme, un sens placé entre la vie animale et la vie intel-

(1) Buffon. Discours sur la nature des animaux.

lectuelle ; éclairant, épurant l'une, et enrichissant l'autre par des impressions et par des notions particulières.

Une organisation qui s'animerait successivement, la statue de Condillac, pourrait bien n'*être* que les odeurs qu'elle sent, se trouver tour à tour odeur de jasmin et odeur de rose, etc. Il n'en est pas ainsi dans la nature ; les sensations se développent simultanément ; un sens fait découvrir dans un corps ce qui intéresse les autres sens, et il suffit d'exercer, de perfectionner l'odorat, pour le lier davantage à la vie intellectuelle, pour en faire un organe de connaissance et d'observation. C'est sous ce rapport que l'a considérée l'auteur d'une excellente dissertation, insérée dans les Mémoires de la société de Copenhague. Tous les faits cités dans cette dissertation sont concluans, et prouvent que les émanations d'un corps quelconque peuvent le faire reconnaître, et lui composent une atmosphère en quelque sorte physiognomonique. Voici quelques-uns de ces exemples : Un aveugle, dont parle Bayle, distinguait quelques métaux à l'odeur. Martial cite un homme qui reconnaissait de cette manière l'airain de Corinthe.

Les marchands indiens flairent plutôt qu'ils ne touchent les monnaies (1), et se décident sur leur titre par l'odeur. On assure que les guides qui conduisent les voyageurs de Smyrne à Alep, ne cherchent pas à s'orienter pour reconnaître leur chemin au milieu des vastes solitudes du désert, mais qu'ils sentent le sable et qu'ils sont conduits par son odeur à trouver la route qu'ils ont déjà parcourue.

Ce sont surtout les animaux, comme nous l'avons remarqué, qui portent le plus loin cette sagacité olfactive.

Un singe très attaché à une dame, qu'il visitait tous les jours, reconnut à l'odeur de l'appartement qu'elle était malade, et ne consentit à s'en approcher qu'après sa guérison.

(1) Les monnaies, dans plusieurs contrées de l'Asie, sont composées d'un mélange dans lequel il entre du zinc, et l'on conçoit que l'on peut alors reconnaître à l'odeur les proportions de ce métal, exigées pour qu'il n'y ait pas de falsification.

L'auteur de la dissertation que nous avons citée, dit que, dans un assez long voyage qu'il fit avec plusieurs personnes, le cheval qu'il montait, et qui était faible, suivait les autres à peine, et seulement par instant, et lorsqu'il paraissait respirer une odeur qui lui était agréable, celle d'une jument, qui faisait partie du cortége et auprès de laquelle ce cheval plus faible ayant été laissé, marcha alors aussi bien que les autres.

Que de faits on pourrait ajouter à ces observations! Que de notions, que de connaissances et de reconnaissances d'objets sont dues à l'odorat, comme le prouvent les professions et plusieurs métiers, tels que la médecine, la pharmacie, l'art du cuisinier, etc., etc.!

École de médecine de Paris, 3 décembre 1806.

II.

EXTRAIT DE L'HISTOIRE DE L'HOMME, PAR BUFFON.

« En parcourant la surface de la terre, et en commençant par le nord, on trouve, en Laponie et sur les côtes septentrionales de la Tartarie, une race d'hommes de petite stature, d'une figure bizarre, dont la physionomie est aussi sauvage que les mœurs. Tous les peuples de cette contrée ont le visage large et plat, le nez camus et écrasé, l'iris de l'œil jaune-brun et tirant sur le noir, les paupières retirées vers les tempes, les joues extrêmement élevées, la bouche très grande, le bas du visage étroit, les lèvres grosses et relevées, la voix grêle, la tête grosse, les cheveux noirs et lisses, la peau basanée : ils sont très petits, trapus, quoique maigres : la plupart n'ont que quatre pieds de hauteur, et les plus grands n'en ont que quatre et demi. Les Borandiens sont encore plus petits que les Lapons, les Samoïèdes plus trapus. Ceux-ci ont la tête plus grosse, le nez plus large et le teint plus obscur, les jambes plus courtes, les genoux plus en dehors, les cheveux plus longs et moins de barbe. Les Groënlandais ont encore la peau plus basanée qu'aucun des autres; ils sont couleur d'olive foncée. Chez tous ces peuples les femmes sont aussi laides que les hommes.... Non-seulement ces peuples se ressemblent par la laideur, la petitesse de la taille, la couleur des cheveux et les yeux, mais ils ont aussi tous à peu près les mêmes inclinations

et les mêmes mœurs ; ils sont tous également grossiers, superstitieux, stupides ; la plupart sont idolâtres, plus grossiers que sauvages, sans courage, sans respect pour soi-même.

» En examinant tous les peuples voisins de cette longue bande de terre qu'occupe la race laponne, on trouvera qu'ils n'ont aucun rapport avec cette race ; il n'y a que les Ostiaques et les Tunguses qui leur ressemblent. Les Samoïèdes et les Borandiens ne ressemblent point aux Russes ; les Lapons ne ressemblent en aucune façon aux Finnois, aux Goths, aux Danois, aux Norvégiens. Les Groënlandais sont aussi différens des Sauvages du Canada : ces autres peuples sont grands, bien faits ; et, quoiqu'ils soient assez différens entre eux, ils le sont infiniment plus des Lapons. Mais les Ostiaques semblent être des Samoïèdes un peu moins laids et moins raccourcis que les autres, car ils sont petits et mal faits.

» Les peuples de la Tartarie ont le haut du visage fort large et ridé, même dans leur jeunesse ; le nez court et gros, les yeux petits et enfoncés, les joues fort élevées, le bas du visage étroit, le menton long et avancé, la mâchoire supérieure enfoncée, les dents longues et séparées, les sourcils gros qui leur couvrent les yeux, les paupières épaisses, la face plate, le teint basané et olivâtre, les cheveux noirs : ils sont de stature médiocre, mais très forts et très robustes ; ils n'ont qu'un peu de barbe, et elle est par épis comme celle des Chinois ; ils ont les cuisses grosses et les jambes courtes.

» Les Kalmouks, qui habitent dans le voisinage de

la mer Caspienne, entre les Moscovites et les grands Tartares, sont, selon Tavernier, des hommes robustes, mais les plus laids et les plus difformes qui soient sous le ciel : ils ont le visage si plat et si large, que d'un œil à l'autre il y a l'espace de cinq ou six doigts. Leurs yeux sont extraordinairement petits, et le peu qu'ils ont de nez est si plat, qu'on n'y voit que deux trous au lieu de narines. Ils ont les genoux tournés en dehors, et les pieds en dedans. Les Tartares du Daghestan sont, après le Kalmouks, les plus laids de tous les Tartares.

» Les petits Tartares, ou Tartares Nogais, ont perdu une partie de leur laideur, parce qu'ils se sont mêlés avec les Circassiens. A mesure qu'on avance vers l'orient dans la Tartarie indépendante, les traits des Tartares se radoucissent un peu; mais les caractères essentiels à leur race restent toujours. Et enfin les Tartares Mongoux, qui ont conquis la Chine, et qui de tous ces peuples étaient les plus policés, sont encore aujourd'hui ceux qui sont les moins laids et les moins mal faits : ils ont cependant, comme tous les autres, les yeux petits, le visage large et plat, peu de barbe, mais toujours noire ou rousse, le nez écrasé et court... Parmi les Tartares Kergissi et Tcheremissi, il y a un peuple entier dont les hommes et les femmes sont d'une beauté singulière. Les Chinois ont des mœurs tout opposées à celles des Tartares; mais si on les compare à ces derniers par la figure et par les traits, on y trouvera des caractères d'une ressemblance non équivoque. Les Chinois ont les membres bien proportionnés, et sont gros et gras; ils ont le visage large et rond, les yeux

petits, les sourcils grands, les paupières élevées, le nez petit et écrasé : ils n'ont que sept ou huit épis de barbe noire à chaque lèvre, et fort peu au menton.

» Les voyageurs hollandais s'accordent tous à dire que les Chinois ont en général le visage large, les yeux petits, le nez camus, et presque point de barbe. La différence de leur teint et de leurs mœurs n'empêche point qu'ils ne sortent tous d'une même souche; car, pour ce qui est du teint, la différence vient du climat et de celle des alimens; et à l'égard des mœurs, la différence vient aussi de la nature du terroir, et de l'opulence plus ou moins grande. Les Japonais sont assez semblables aux Chinois. Les habitans d'Yeço sont grossiers, brutaux, sans mœurs, sans arts : ils ont le corps court et gros, les cheveux longs et hérissés, les yeux noirs, le front plat, le teint jaune, mais un peu moins que celui des Japonais; ils sont fort velus sur le corps et même sur le visage.

» Les habitans d'Aracan estiment un front large et plat; et, pour le rendre tel, ils appliquent une plaque de plomb sur le front des enfans qui viennent de naître. Ils ont les narines larges et ouvertes, les yeux petits et vifs, et les oreilles si allongées, qu'elles leur pendent jusque sur les épaules. Ils mangent sans dégoût des souris, des rats, des serpens et du poisson corrompu.

» Les habitans de la côte de la Nouvelle-Hollande, qui est à 16 degrés et 15 minutes de latitude méridionale et au midi de l'île de Timor, sont peut-être les gens du monde les plus méprisables, et ceux de tous les humains qui approchent le plus des brutes : ils sont grands,

droits et menus; ils ont les membres longs et déliés, la tête grosse, le front rond, les sourcils épais; leurs paupières sont toujours à demi fermées; ils prennent cette habitude dès leur enfance, pour garantir leurs yeux des moucherons, qui les incommodent beaucoup; et comme ils n'ouvrent jamais les yeux, ils ne sauraient voir de loin, à moins qu'ils ne lèvent la tête comme s'ils voulaient regarder quelque chose au-dessus d'eux. Ils ont le nez gros, les lèvres et la bouche grandes; ils s'arrachent apparemment les deux dents du devant de la mâchoire supérieure; car elles manquent à tous, tant aux hommes qu'aux femmes, aux jeunes et aux vieux. Ils n'ont point de barbe; leur visage est long, d'un aspect très désagréable, sans un seul trait qui puisse plaire; leurs cheveux ne sont pas longs et lisses comme ceux de presque tous les Indiens; mais ils sont courts, noirs et crépus comme ceux des nègres; leur peau est noire comme celle des nègres de Guinée.

» Si nous examinons maintenant les peuples qui habitent sous un climat plus tempéré, nous trouverons que les habitans des provinces septentrionales du Mogol et de la Perse, les Arméniens, les Turcs, les Géorgiens, les Mingréliens, les Circassiens, les Grecs et tous les peuples de l'Europe, sont les hommes les plus beaux, les plus blancs et les mieux faits de toute la terre, et que, quoiqu'il y ait fort loin de Cachemire en Espagne, ou de la Circassie à la France, il ne laisse pas d'y avoir une singulière ressemblance entre ces peuples si éloignés les uns des autres, mais situés à peu près à une égale distance de l'équateur. Les Cachemiriens sont re-

nommés pour leur beauté ; ils n'ont point ce nez écaché et ces petits yeux de cochon qu'on trouve chez leurs voisins. Le sang de Géorgie est encore plus beau que celui de Cachemire ; on ne trouve pas un laid visage dans ce pays, et la nature a répandu sur la plupart des femmes, des grâces qu'on ne voit pas ailleurs. Les hommes sont aussi fort beaux ; ils ont naturellement de l'esprit, et ils seraient capables des sciences et des arts ; mais leur mauvaise éducation les rend très ignorans et très vicieux. Avec tous leurs vices, les Géorgiens ne laissent pas d'être civils, humains, graves et modérés. Ils ne se mettent que rarement en colère, quoiqu'ils soient ennemis irréconciliables lorsqu'ils ont conçu de la haine contre quelqu'un. Les Circassiens et les Mingréliens sont tout aussi beaux et aussi bien faits que les Géorgiens. Il est rare de trouver parmi les Turcs des bossus et des boiteux.... Les Espagnols sont maigres et assez petits ; ils ont la taille fine, la tête belle, les traits réguliers, les yeux beaux, les dents assez bien rangées, mais ils ont le teint jaune et basané. On a remarqué que dans quelques provinces d'Espagne, comme aux environs de la rivière de Bidassoa, les habitans ont les oreilles d'une grandeur démesurée. »

(Entend-on mieux avec de grandes oreilles qu'avec de petites ? Je connais un homme qui, avec des oreilles longues et grossières, a l'ouïe extrêmement fine et un esprit très judicieux. Sans cela, je n'ai guère retrouvé les oreilles trop longues qu'aux têtes stupides ; les petites oreilles annoncent au contraire un caractère faible, sensible ou efféminé.)

« Les hommes à cheveux noirs commencent à être rares en Angleterre, en Flandre, en Hollande et dans les provinces septentrionales de l'Allemagne : on n'en trouve presque point en Danemarck, en Suède, en Pologne. Selon Linnæus, les Goths sont de haute taille, ils ont les cheveux lisses, blond-argentés, et l'iris de l'œil bleuâtre. Les Finnois ont le corps musculeux et charnu, les cheveux bond-jaunes et longs, l'iris de l'œil jaune-foncé. »

» Il y a autant de variété dans la race des noirs que dans celle des blancs. Les noirs ont, comme les blancs, leurs Tartares et leurs Circassiens : ceux de Guinée sont extrêmement laids et ont une odeur insupportable; ceux de Sofala et de Mozambique sont beaux et n'ont aucune mauvaise odeur. Ces deux espèces d'hommes noirs se ressemblent plus par la couleur que par les traits du visage; leurs cheveux, leur peau, l'odeur de leur corps, leurs mœurs et leur naturel sont aussi très différens. Les nègres du Cap-Vert n'ont pas une odeur si mauvaise, à beaucoup près, que ceux d'Angola, et ils ont la peau plus belle et plus noire, le corps mieux fait, les traits du visage moins durs, le naturel plus doux et la taille plus avantageuse. Les Sénégalois sont de tous les nègres les mieux faits et les plus aisés à discipliner. Les Nagos sont les plus humains, les Mondongos les plus cruels, les Mimes les plus résolus, les plus capricieux et les plus sujets à se désespérer. »

(S'il en était ainsi, il faudrait étudier soigneusement toutes ces têtes, et indiquer dans chaque espèce

les traits qui sont communs aux mêmes caractères.)

« Les nègres de Guinée ont l'esprit extrêmement borné, ils n'ont point de mémoire, et on en voit qui ne peuvent jamais compter au-delà de trois. Quelque peu d'esprit qu'ils aient, ils ne laissent pas d'avoir beaucoup de sentiment ; ils ont le cœur excellent, et le germe de toutes les vertus.... Tous les Hottentots ont le nez fort plat et fort large ; ils ne l'auraient cependant pas tel si les mères ne se faisaient un devoir de leur aplatir le nez peu de temps après leur naissance. »

(Est-il bien décidé qu'*ils ne l'auraient pas ?* et la forme naturelle de la tête ne doit-elle pas servir de base à la forme du nez ? Il y a des têtes qui, par leurs formes, impliquent de toute nécessité l'aplatissement du nez ; il y en a d'autres dont le nez ne saurait être aplati que par l'effort le plus violent. Mais l'habitude même qu'ont les Hottentots d'aplatir le nez de leurs enfans, n'est-elle pas une preuve que cette forme leur est plus naturelle que toute autre ?)

« Ils ont aussi les lèvres fort grosses, surtout la supérieure, les dents fort blanches, les sourcils épais, la tête grosse, le corps maigre, les membres menus..... Les Sauvages du Canada et des terres voisines sont tous assez grands, robustes, forts et assez bien faits ; ils ont tous les cheveux et les yeux noirs, les dents très blanches, le teint basané, peu de barbe, et point ou presque point de poil en aucune partie du corps. Ils sont durs et infatigables à la marche, très légers à la course ; ils supportent aussi aisément la faim que les plus grands excès de nourriture ; ils sont hardis, courageux, fiers,

graves et modérés; enfin ils ressemblent si fort aux Tartares orientaux par la couleur de la peau, des cheveux et des yeux, par le peu de barbe et de poil, et aussi par le naturel et les mœurs, qu'on les croirait issus de cette nation, si on ne les regardait pas comme séparés les uns des autres par une vaste mer. Ils sont aussi sous la même latitude, ce qui prouve encore combien le climat influe sur la couleur et même sur la figure de l'homme. »

(Et par conséquent aussi sur son caractère, sur son esprit et sur ses mœurs) (1).

(1) Les ouvrages de Buffon sont si répandus, que l'on nous reprochera peut-être d'avoir cité ce passage sur les variétés de l'espèce humaine.

Lavater avait fait entrer cet article dans son édition française; il y joint d'ailleurs des remarques, et nous nous sommes imposé la loi de ne rien retrancher de cette édition. Telle est notre réponse, qui paraîtra motivée aux lecteurs qui désirent une édition complète, et non un abrégé de l'ouvrage de Lavater. (*Note des éditeurs.*)

III.

PASSAGES TIRÉS D'UNE DISSERTATION DE M. LE PROFESSEUR KANT, DE KŒNISBERG (1).

« M. de Maupertuis prétendait qu'en séparant soigneusement et de bonne heure les enfans qui dégénèrent, de ceux qui sont parfaitement bien constitués, on parviendrait à former des espèces choisies qui se soutiendraient de ligne en ligne. D'après ce principe, il voulait rassembler dans une province à part une race d'hommes heureusement organisés, et chez lesquels l'esprit, le talent, l'honnêteté, deviendraient un apanage héréditaire. Supposé qu'on fût tenté d'exécuter un tel projet, la sage nature se hâterait bientôt de le traverser; car c'est précisément dans le mélange du bien et du mal qu'il faut chercher les ressorts puissans qui meuvent les facultés cachées de l'homme, et qui l'obligent à développer ses talens pour approcher de la perfection. D'ailleurs, si vous laissez opérer tranquillement la nature pendant plusieurs générations de suite, sans la troubler par des transplantations ou par des associations étrangères, elle ne manquera pas de produire avec le temps une race durable, qui ne sera jamais confondue avec une autre nation.... »

On peut, je crois, compter quatre races différentes, dans lesquelles sont comprises toutes les variétés sen-

(1) *Voyez* le recueil intitulé : *Le Philosophe du monde*, par M. Engel, vol. II, pag. 125.

sibles et immuables qui partagent le genre humain. Nous avons : 1. la race des *blancs;* 2. celle des *nègres;* 3. celle des *Huns* (des *Mongoles* ou *Kalmoucks*); 4. celle des *Indiens* ou de l'*Indostan.*

« Les objets extérieurs peuvent être les causes accidentelles, mais jamais les causes efficientes de ce qui nous est transmis héréditairement par nos parens. Il n'est point de hasard physique, ni de cause mécanique, qui puisse produire un corps organisé, ni par conséquent ajouter à la vertu générative de notre corps des effets qui se perpétuent d'eux-mêmes, tandis qu'ils dérivent de la forme ou de la proportion particulière de telle ou telle partie.

» L'homme est formé pour tous les climats et pour tous les sols; il doit donc renfermer différens germes et différentes dispositions naturelles prêtes à être développées ou retenues, selon les occurrences, et relativement à la place qui lui est destinée, et où il doit se perpétuer dans la suite des générations.... L'air et le soleil semblent être les causes qui influent le plus directement sur la vertu générative, celles qui décident le développement réel des germes et des dispositions, celles en un mot qui peuvent fonder une race. Le genre de vie contribue aussi, il est vrai, à la diversité des espèces, mais alors les différences disparaissent dès qu'on change de climat. Tout ce qui sert à la *conservation de la vie* ne produit que des impressions passagères; mais pour agir puissamment sur la force générative, il faut des causes qui affectent les *sources* même de la vie, c'est-à-dire les premiers principes de son économie

et de son mécanisme animal. La taille de l'homme transplanté dans la zone glaciale devait s'abâtardir nécessairement, et c'était pour son bien, parce que, dans un petit corps, dont les forces vitales sont d'ailleurs les mêmes, le sang circule en moins de temps, le pouls bat plus vite, et la chaleur du sang augmente. En effet, Cranz a trouvé que non-seulement la stature des Groënlandais est de beaucoup au-dessous de celle des autres Européens, mais aussi que la chaleur naturelle de leur corps est plus considérable. Il n'est pas jusqu'à la disproportion entre la hauteur du corps et les courtes jambes des peuples septentrionaux, qui ne soit adaptée à leur climat; car, dans les grands froids, les extrémités du corps sont celles qui souffrent le plus, à cause de leur éloignement du cœur.

» Grâce aux soins de la nature, les parties proéminentes du visage, qui sont les plus exposées au froid, s'aplatissent successivement pour s'en préserver. La bouffissure du haut des joues, les paupières *clignantes* et à demi fermées, semblent destinées à garantir les yeux, soit contre le desséchement de l'air, soit contre l'éclat des neiges; mais, d'un autre côté, la disposition de ces parties peut être regardée comme un effet naturel du climat, puisque sous un ciel plus doux on trouve également des effets analogues, seulement dans un moindre degré. Peu à peu se forment le menton sans barbe, le nez écaché, les lèvres minces, les yeux clignans, le visage aplati, le teint roussâtre, les cheveux noirs, en un mot, la figure *kalmouck;* et, répétée de génération en génération dans le même climat,

elle prend racine et constitue une race permanente, qui se conserve même quand, par la suite, la nation transfère ses établissemens dans un pays plus tempéré.

» Le rouge tirant sur le brun, ou le teint roussâtre, est aussi naturel aux climats froids que le teint olivâtre l'est aux climats chauds; sans parler de la complexion des Américains du nord, qui décèle des forces vitales à demi éteintes, effet naturel d'une température glacée. L'accroissement des parties spongieuses du corps doit être la suite immanquable des influences d'un climat chaud et humide; de là un gros nez retroussé et des lèvres à bourlet. La peau doit s'huiler, non-seulement pour modifier l'excès de l'évaporation, mais aussi pour prévenir la résorption des humidités putrides. Les parties ferrugineuses, dont le sang de l'homme est toujours imprégné, sont très abondantes chez le nègre; l'évaporation de l'acide phosphorique (dont il porte l'odeur) les précipite vers la membrane rétiforme de la peau, et elles forment ensuite cette couleur noire qui perce au travers de l'épiderme. Outre cela, la substance ferrugineuse du sang est encore nécessaire pour empêcher le relâchement des fibres (1).

» Au reste, l'humidité de l'air favorise en général la croissance animale, et nous en voyons la preuve dans le nègre. Son organisation répond parfaitement à son climat : il est robuste, souple et charnu; mais, borné

(1) Rien de plus hypothétique et de moins d'accord avec ce que la physiologie admet sur la cause de la couleur de la peau, chez les nègres, que cette observation chimique de Kant. (*Note des éditeurs.*)

dans ses besoins, il devient paresseux, douillet et insouciant.

» Voici maintenant les principales branches de l'espèce humaine.

» Les *blancs* d'un teint plus ou moins foncé, souche primitive.

» *Première race.* La couleur *blonde* (l'Europe septentrionale); effet d'un froid humide.

» *Seconde race.* Le *rouge tirant sur le cuivre* (les Américains); effet d'un froid sec.

» *Troisième race.* La couleur *noire* (le Sénégal); effet d'une chaleur humide.

» *Quatrième race.* Le *jaune-olive* (les Indiens); effet d'une chaleur sèche.

» Lorsque la souche, ou la forme primitive, vient à dégénérer, elle produit une race nouvelle; et celle-ci, une fois décidée, étouffe tous les autres germes, et résiste à toute transformation ultérieure, parce que le caractère de la race est devenu prédominant dans la faculté générative. »

Note. Rien de plus vague et de plus incomplet d'ailleurs, que cette prétendue histoire naturelle du genre humain et de ses variétés. Si le philosophe Kant avait eu connaissance du beau discours de M. de Lacépède, sur le même sujet, et qu'il en eût médité les savantes recherches, il eût présenté un tableau, dont l'ordonnance aurait offert plus d'intérêt et surtout plus d'exactitude. J.-P. M.

IV.

EXTRAIT DE WINKELMANN (1).

« A l'égard de la configuration des hommes, l'expérience nous fait voir que l'âme et le caractère des nations sont peints, la plupart du temps, sur les physionomies des individus. Comme la nature, toujours variée dans ses opérations, a séparé les grands pays et les puissans empires par des montagnes, des fleuves et des mers, elle a de même imprimé des traits caractéristiques aux habitans des régions diverses. Aussi voit-on que, dans les pays très éloignés, elle a marqué les parties du corps de l'homme, ainsi que toute sa stature, par des différences sensibles. Il est de fait que les animaux, dans leurs espèces et sous des climats divers, ne diffèrent pas plus entre eux que les hommes. On sait qu'il est des observateurs qui prétendent avoir remarqué que les bêtes prennent le caractère des habitans du pays où elles vivent.

» La configuration du visage est aussi différente que les langues et que les dialectes des langues. Comme cette différence du langage provient des organes de la parole, il résulte que les nerfs de la langue doivent être plus engourdis dans les régions froides que dans les pays chauds. Si donc les Chinois, les Japonais, les Groënlandais et diverses nations de l'Amérique, manquent de lettres, c'est dans le même principe qu'il faut en cher-

(1) Histoire de l'Art de l'antiquité.

cher la cause : de là vient que les langues du Nord sont composées de tant de monosyllabes, et hérissées de tant de consonnes, que la combinaison et la prononciation de ces langues devient, sinon impossible, du moins très difficile aux autres nations.

» Un célèbre écrivain du commencement de ce siècle cherche la différence des dialectes de la langue italienne dans la structure et dans la conformation des organes de la parole. En partant de ce principe, il dit que les Lombards, nés dans les contrées les plus froides de l'Italie, ont une prononciation rude et syncopée; que les Toscans et les Romains, habitant un climat plus tempéré, parlent d'un ton plus plein et plus mesuré; que les Napolitains, jouissant d'un ciel encore plus chaud, articulent les mots d'une bouche très ouverte, et font sonner les voyelles plus que les Romains. Ceux qui sont dans le cas de voir des hommes de différentes nations, les distinguent aussi parfaitement par les traits de la physionomie que par les sons de la parole.

« L'homme ayant toujours été le principal objet de l'art, les artistes de tous les pays ont donné à leurs figures la physionomie de leur nation; mais ce qui prouve surtout que l'art de l'antiquité avait adopté une diversité de forme d'après la configuration des hommes. ce sont les mêmes rapports qui se trouvent entre nos nations modernes et qui ont été rendus de même par nos artistes. Il est certain que les Allemands. les Hollandais et les Français, sont aussi différens entre eux que les Chinois, les Japonais et les Tartares; aussi

les artistes de ces pays, lorsqu'ils ne sont jamais sortis de leur patrie et qu'ils n'ont pas pris de caractère étranger, se reconnaissent-ils toujours à leurs tableaux. Rubens, après un séjour assez long en Italie, a constamment dessiné ses figures comme s'il n'eût point quitté la Flandre.

» La bouche élevée et gonflée, que les Maures ont de commun avec les singes de leur pays, est une excroissance, une bouffissure causée par la chaleur du climat : c'est ainsi que les lèvres s'enflent, soit dans l'excès de la chaleur, ou dans l'abondance des humeurs âcres, soit, comme il arrive à quelques hommes, dans les transports de la colère. Les petits yeux des habitans du Nord et du Midi doivent être rangés dans la classe des imperfections de leur taille, qui est courte et ramassée. La nature, à mesure qu'elle s'approche des extrémités, produit plus généralement de ces formes ébauchées. Obligée de combattre tour à tour le chaud et le froid, elle n'enfante que des substances imparfaites : là ses plantes précoces poussent trop vite ; ici ses végétaux tardifs ne parviennent point à maturité. Les fleurs, exposées aux ardeurs du soleil, perdent leur fraîcheur, et, privées de ses rayons, elles ne prennent point de couleur : nous voyons même dégénérer les plantes enfermées dans un lieu sombre ; mais elle est plus régulière dans ses formes, plus vigoureuse dans ses productions, à mesure qu'elle s'approche de son centre, qu'elle habite un climat tempéré. Il résulte de là que nos idées de la beauté, ainsi que celles des Grecs, moulées sur les formes les plus régulières,

doivent avoir plus de justesse que les notions que peuvent en avoir des peuples qui, pour me servir de la pensée d'un poète moderne, ne sont qu'une ébauche de l'image de leur Créateur. »

V.

PASSAGE DE BLUMENBACH (1).

« PAUCA *interim proferre exempla sufficiat, quorum notissimum omnium et fallere nescium præbet Israelitarum gens, vel solis oculis, Orientem spirantibus, ubivis facillime agnoscenda. Vallones etiamsi per plurimos annos inter Suecos versati fuerint, constanter tamen faciei lineamenta, sibi propria servant, quibus primo intuitu ab indigenis distingui possunt. Helvetorum serenus et ingenuus vultus, hilaris Sabaudaurum puerorum, virilis et serius Turcarum, simplex et incallidus gentium maxime Borealium, facile etiam à parum physiognomice doctis dignosci poterit. Ut Sinenses taceam, quos tota capita sibi adeo deformia reddere diximus, ut in his, quid naturæ, quid arti tribuendum sit, vix dicere audeam, maris tamen Pacifici incolæ evidentiæ satis physiognomiæ exempla præbent. Trucem v. c. et efferatum Novo-Hollandorum et Novo-Zeelandorum vultum quivis et absolutissimis* PARCINSONII *tabulis agnoscet, cum Uttahitenses è contrario in totum spectati, mitioris longe indolis esse videantur, quàm et pleræque eorum imagines apud eumdem egregium virum textantur* (2). »

(1) *De Generis Humani varietate nativâ.*

(2) Nous ferons connaître ailleurs, avec plus de détail, les idées de Blumenbach sur les variétés de l'espèce humaine.

VI.

PASSAGE TIRÉ DES RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES AMÉRICAINS, PAR M. DE P......

« Les Américains étaient surtout remarquables en ce que les sourcils manquaient à un grand nombre, et la barbe à tous. De ce seul défaut, on ne peut inférer qu'ils étaient affaiblis dans l'organisme de la génération, puisque les Tartares et les Chinois ont à peu près ce même caractère : ils s'en faut néanmoins de beaucoup que ces peuples ne soient, et très féconds, et très portés à l'amour; mais aussi n'est-il pas vrai que les Chinois et les Tartares soient absolument imberbes; il leur croît à la lèvre supérieure, vers les trente ans, une moustache en pinceau, et quelques épis au bas du menton (1).

» Outre les Esquimaux, qui diffèrent par le port, la forme, les traits et les mœurs, des autres Sauvages du nord de l'Amérique, on peut encore compter pour une variété les Akansas, que les Français nomment communément les *beaux hommes :* ils ont la taille élevée, les traits de la face bien dessinés, sans le moindre vestige de barbe, les yeux bien fendus, l'iris bleuâtre,

(1) On sait aujourd'hui que les Américains, et plusieurs autres peuples, ne manquent de barbe et de poils, que parce qu'ils ont soin de les arracher et de les empêcher de croître. Ainsi c'est une particularité relative à l'histoire de leurs mœurs, et non un trait caractéristique de leur constitution. (*Note des éditeurs.*)

et la chevelure fine et blonde; tandis que les peuples qui les environnent sont d'une stature médiocre, ont la physionomie abjecte, les yeux noirs, et les cheveux couleur d'ébène, d'un poil extrêmement gros et rigide.

» Les Péruviens n'ont pas la taille fort élevée; mais, quoique trapus, ils sont assez bien faits : il y en a, à la vérité, quantité qui sont monstrueux à force d'être petits, d'autres qui sont sourds, imbéciles, aveugles, muets, et d'autres à qui il manque quelque membre en naissant. Ce sont apparemment les travaux excessifs auxquels la barbarie des Espagnols les assujettit qui y produisent tant d'hommes défectueux. La tyrannie y a influé jusque sur le tempérament physique des esclaves : ils ont le nez aquilin, le front étroit, la tête bien fournie de cheveux noirs, rudes, lisses; le teint roux-olivâtre, l'iris de l'œil noir, et le blanc un peu battu. Il ne leur croît jamais de barbe, car on ne peut donner ce nom à quelques poils courts et rares qui leur naissent par-ci par-là dans la vieillesse : les hommes et les femmes n'y ont point ce poil follet qu'ils devraient avoir généralement après avoir atteint l'âge de puberté; ce qui les distingue de tous les peuples de la terre, et même des Tartares et des Chinois, c'est le caractère de leur dégénération, comme dans les eunuques.

» A juger du goût ou de la fureur des Américains pour se contrefaire et se défigurer, on croirait qu'ils ont été tous mécontens des proportions de leurs corps et de leurs membres : on n'a pas découvert dans cette quatrième partie du monde un seul peuple qui n'eût

adopté la coutume de changer par artifice, ou la forme des lèvres, ou la conque de l'oreille, ou le contour de la tête, et de lui faire prendre une figure extraordinaire et impertinente.

» On a vu des Sauvages à tête pyramidale ou conique, dont le sommet se terminait en pointe; d'autres à tête aplatie, avec un front large, et le derrière écrasé : cette bizarrerie paraît avoir été le plus à la mode, au moins était-elle la plus commune. On a trouvé des Canadiens qui portaient la tête parfaitement sphérique; quoique la forme naturelle de la tête de l'homme approche le plus de la figure ronde, ces Sauvages qu'on nomme, à cause de leur monstruosité, *têtes de boule*, n'en paraissent pas moins choquans pour avoir trop arrondi cette partie et violé le plan original de la nature, auquel on ne peut ni ôter, ni ajouter, sans qu'il en résulte un défaut essentiel qui dépare toute la structure de l'animal.

» Enfin on a vu, sur les bords du Maragnon, des Américains à tête cubique ou carrée, c'est-à-dire aplatie sur la face, sur le haut, sur l'occiput et les tempes, ce qui paraît être le complément de l'extravagance humaine.

» Il est difficile de concevoir comment l'on peut guinder et plier en tant de façons diverses les os du crâne sans endommager notablement le siége des sens, les organes de la raison, et sans occasionner, ou la manie, ou la stupidité, puisque l'on voit si souvent que de violentes blessures ou de fortes contusions faites à la région des tempes jettent plusieurs personnes dans la

démence, et leur ôtent pour le reste de leurs jours la fonction de l'intellect ; car il n'est pas vrai, comme on l'assure dans les anciennes relations, que tous les Indiens à tête plate ou pointue étaient réellement imbéciles : il faudrait, en ce cas, qu'il y eût eu en Amérique des nations entières de frénétiques et de forcenés; ce qui est impossible, même dans la supposition. »

(On trouvera difficilement toute une *nation de frénétiques*, mais il y a des nations entières d'*idiots*, lesquelles peuvent aisément passer à la folie. Je fais une grande distinction entre l'*imbécile* et le *fou :* celui-ci, considéré comme tel, ne s'affecte de rien; une indifférence totale pour les choses les plus intéressantes, voilà sinon l'*essence* de la folie, du moins un trait commun à tous les fous : avec tous les dehors de la *passion*, ils ne la sentent jamais; leur esprit est toujours absent, en dépit du masque trompeur qui annonce quelquefois sa présence. L'idiot, au contraire, est borné à un petit nombre d'idées, ses notions sont très imparfaites, ou bien il ne connaît pas la valeur reçue des signes arbitraires, mais il est susceptible de grandes passions. La folie proprement dite, l'impassibilité et l'atonie de l'âme, provient, ou de la constitution primitive, ou d'une agitation violente du système nerveux, et de l'engourdissement qui doit en résulter. Si donc les nerfs n'ont pas été émoussés dans la première jeunesse par une compression forcée des parties solides, il n'y a pas de *véritable folie* à craindre; mais ce qui suivra infailliblement, c'est la bêtise et la *stupidité d'esprit :* aussi aurait-on bien de la peine à tirer de

toutes ces difformités nationales dont il est question ici, l'exemple d'un seul homme raisonnable ou sensé. Pour établir des principes physionomiques ou anti-physionomiques sur les défigurations qui sont en usage chez la plupart des peuples du Nouveau-Monde, il faudrait de longues et de fréquentes expériences; il faudrait tirer de la même contrée, et élever de la même manière un certain nombre d'enfans, dont les uns auraient eu la tête comprimée, et les autres pas; mais quoi qu'il en puisse arriver, je dirai d'avance qu'on insulterait au bon sens et à la nature, en supposant que les pressions violentes laissent aux facultés intellectuelles un aussi libre cours que les formes naturelles.)

VII.

PASSAGE D'UN OUVRAGE ANGLAIS.

« Les Russes, les Polonais, les Allemands et les Hongrois ont l'air mâle, le nez plus camus et moins courbé que les Italiens. Parmi ceux-ci, les Vénitiens sont bien proportionnés et d'une figure agréable. Les Suisses (notamment les paysans Grisons, ceux du canton de Glaris et du Valais), et en général les habitans des Alpes, ont presque tous des goîtres, et très souvent le visage de travers, défauts qu'on attribue à l'eau de neige dont ils font leur boisson. Les Génois sont fameux par leurs têtes pointues et coniques. Les Espagnols et les Portugais conservent toujours un reste de la couleur et de la conformation du peuple qu'ils ont si inhumainement expulsé. Les Perses et les Arméniens se distinguent par des traits gracieux et majestueux, et surtout par un beau nez aquilin, qui semble être particulier à leur nation, et qui nulle part ailleurs n'est aussi commun. Plutarque rapporte qu'Artaxerxès avait un nez d'aigle : on dit la même chose de Démétrius, de Gryphius, de Néoptolème, d'Auguste, de Galba, de Constantin-le-Grand, de Scanderberg, de Soliman, qui tous étaient des guerriers, des héros, des hommes magnanimes. Autrefois le nez aquilin était un trait national des Romains, mais aujourd'hui ils n'y ont pas plus de droit que les autres Européens. Les Indiens ont le front naturellement élevé et le nez

camus : cette règle souffre cependant des exceptions pour ceux qui se sont mêlés au sang portugais, et pour ceux qui sont moins voisins des parties méridionales. Dans les pays excessivement chauds, les habitans sont d'ordinaire, ou frénétiques, ou d'une capacité très bornée. Les habitans des côtes maritimes sont communément plus rusés que ceux du continent; de là vient le proverbe : *Insulanos esse malos, Sicilianos autem pessimos.* »

Nous savons que saint Paul a répété d'après Epiménides, comme un témoignage authentique :

Κρητες ἀεὶ ψευσαι, κακα θηρια, γαστερες ἀργαι.

Les Crétois sont toujours des menteurs, des bêtes féroces, et des ventres affamés.

On peut encore lire sur cette matière ce que Claramontius écrit de l'*Influence du climat sur les différentes formes de l'espèce humaine.* Lib. II, cap. II, § 3—8. Cap. VI, § 2. *De variis gentibus quid varii scriptores dixerunt*, § 3. *Satius esse mores nationum ex observatione deprehendere, quam ex causarum combinatione.* Il caractérise ensuite les Espagnols, les Français, les Allemands, les Anglais, mais toujours en traits rapides, qui ne sont ni vrais, si saillans. Voyez aussi l'ouvrage de *Guillelmus Gratarolus, de prædictione morum naturarumque hominum facili*; cap. XIX. *De Gentium aliquarum universali cognitione.*

VIII.

CITATIONS TIRÉES DE MANUSCRITS.

1. *Remarque de* M. Lentz.

« Il est singulier que dans les quatre parties du monde les Juifs conservent toujours les caractères distinctifs de l'Orient, leur première patrie, les cheveux noirs, courts et frisés, et le teint hâlé. Leur langage rapide, l'air brusque et précipité qu'ils mettent en tout ce qu'ils font, semblent remonter à la même origine. Je crois aussi qu'en général les Juifs ont plus de fiel que nous. »

(Parmi les traits nationaux de leur physionomie, je compte encore le menton pointu, les grosses lèvres, et la régularité de la ligne de la bouche.)

2. *Extrait d'une lettre de* M. Fueslin, *à Presbourg.*

« Je ne me suis pas arrêté seulement à observer les différences des physionomies nationales, mais j'ai eu occasion de me convaincre, par des expériences sans nombre, que la forme principale de tout le corps, son attitude en général, un air de tête, ou dégagé, ou embarrassé, une démarche ferme ou incertaine, rapide ou lente, offrent peut-être souvent des signes bien plus infaillibles du caractère, que le visage considéré séparément. L'homme, étudié depuis l'état du plus parfait repos jusqu'au dernier degré de la colère, de la crainte

et de la douleur, serait si facile à reconnaître, qu'on pourrait distinguer le Hongrois, l'Esclavon, l'Illyrien et le Vallache, uniquement à l'attitude du corps, à l'air de tête et au geste. Conséquemment les mêmes signes serviraient à fixer nos idées sur le caractère positif et invariable de telle et telle nation. »

3. *Extrait d'une lettre de M. le professeur* CAMPER, *en date de Franecker, du mois de septembre* 1776.

« IL serait sinon impossible, du moins extrêmement difficile, de vous communiquer succinctement les règles pratiques à l'aide desquelles on peut distinguer avec une certitude presque mathématique, et la différence des nations, et la différence des âges. La difficulté augmenterait encore si je voulais ajouter mes observations sur la beauté des antiques. Je suis arrivé à ces règles par une étude progressive des crânes de diverses nations, dont je possède une collection nombreuse, et par une étude suivie de l'histoire de l'art des anciens.

» Il m'en a coûté bien du temps avant que je sois parvenu à dessiner exactement les profils des têtes. J'ai scié des crânes pour déterminer la ligne faciale et son angle avec l'horizon; expérience qui m'a conduit à la découverte du *maximum* et du *minimum* de cet angle; car j'ai commencé par le singe; et, en passant successivement au Nègre, à l'Européen, etc., je suis remonté jusqu'aux chefs-d'œuvre de l'antiquité, jusqu'aux têtes de la Méduse, de l'Apollon et de la Vénus

de Médicis. Tout ceci regarde cependant exclusivement le profil; mais il existe encore une autre différence dans la largeur des joues : elle est surtout sensible chez les Kalmoucks; elle l'est beaucoup moins chez les nègres de l'Asie. Les Chinois, les habitans des Moluques et des autres îles de l'Asie, paraissent se distinguer par des joues larges et par une mâchoire plus ou moins saillante; ils ont surtout celle d'en-bas fort élevée, formant presque un angle droit, qui chez nous est obtus, moins cependant que chez les nègres d'Afrique.

» Je ne vous dis rien de la véritable tête américaine, que je n'ai pas encore réussi à me procurer.

» J'avoue aussi, à ma honte, que je ne suis pas encore parvenu à pouvoir dessiner une tête juive, dont les traits sont pourtant si caractéristiques. Je n'ai guère été plus heureux avec les physionomies italiennes; mais, en général, je puis vous donner pour certain, que chez les Européens la largeur des deux mâchoires n'excède jamais la largeur du crâne, tandis que chez les Asiatiques, c'est tout le contraire : j'ignore cependant en quoi consiste la différence spécifique.

» Cent fois mon tact physionomique m'a fait distinguer dans une troupe de soldats leur individualité nationale; cent fois j'ai distingué dans les hôpitaux anglais, l'Écossais, l'Irlandais et l'habitant de Londres, et jamais je n'ai su dessiner les traits qui décidaient la différence.

» Dans les Provinces-Unies, le peuple est un mélange de toutes les nations de l'univers; mais, dans quelques

quartiers isolés, les habitans ont la physionomie plus plate, et le haut de la tête, depuis les yeux, d'autant plus élevé. »

4. Extrait du manuscrit d'un homme de lettres à Darmstadt.

« Tous les peuples pasteurs qui habitent les déserts sans être réunis en société, arriveraient difficilement au même degré de culture que les nations européennes, quand même ils quitteraient leur vie errante. Vous aurez beau leur ôter les chaînes de l'esclavage, leurs facultés intellectuelles resteront toujours assoupies. Par cette raison, les observations qu'on peut faire à leur sujet, sont presque toujours pathognomoniques (l'auteur n'a-t-il pas voulu dire *physiognomoniques?*), et on s'arrête ordinairement à faire des conjectures sur les progrès dont leur esprit est capable, parce qu'il n'y a pas grand'chose à dire sur la manière dont ils l'exercent.

» Les peuples qui sont privés de quelques-unes des commodités de la vie, n'en sont pas plus malheureux pour cela. La servitude dans laquelle on les tient est très convenable à leur existence physique. Ils sont infiniment mieux nourris que nos paysans; ils sont exempts d'un travail accablant, et dispensés des soins du ménage. Leurs paysans sont plus robustes et plus sains que ceux des nôtres qui ont une propriété, ou qui croient en avoir une. Leurs besoins sont très simples, et ils ont assez d'industrie pour y subvenir sans secours étranger. La plupart du temps, le paysan russe ou polonais est charpentier, tailleur, cordonnier, maçon ou couvreur,

sans avoir appris ces métiers, et, quand on examine leur travail, on conçoit très bien comment ils ont pu l'exécuter. Ils ont aussi une aptitude singulière pour toutes sortes d'arts et de professions, et ils réussissent pour peu qu'on leur en montre les principes; mais l'invention en grand n'est pas trop leur fait, parce que leur esprit est comme une horloge; il s'arrête dès l'instant où le contre-poids de la nécessité et de la contrainte vient à tomber.

» Parmi tant de peuples divers qui sont soumis au sceptre russe, je laisse de côté les habitans de la vaste Sibérie, et je n'examine que les Russes proprement dits, qui s'étendent depuis les frontières de la Finlande, de l'Esthonie et de la Livonie, jusqu'aux confins de l'Asie. Ce qui frappe le plus dans cette nation, au premier abord, est sa force étonnante. Elle s'annonce aussi par une large poitrine et par un cou vraiment colossal, qui rappelle l'Hercule de Farnèse, et que vous retrouverez sans exception dans chaque individu de tout un équipage de matelots. Une chevelure et une barbe noires, épaisses et rudes, des yeux enfoncés et noirs comme du jais, un front étroit qui se termine près du nez par une inflexion, sont encore autant de signes d'une constitution robuste. Quelquefois les hommes ont la bouche élégante, mais plus souvent elle est massive, largement fendue, et bordée de grosses lèvres. Chez les femmes, l'élévation de l'os de la joue, les tempes rentrantes, et un nez camus qui va se joindre au front couché en arrière, n'offrent guère de traits qui répondent à l'idée du beau. A un certain âge, les deux sexes prennent

aisément de l'embonpoint. Leur vertu prolifique passe toute croyance.

» Au centre de l'empire est l'Ukraine, province dont ont tire la plupart des régimens de Cosaques. Ceux-ci diffèrent à peu près des autres Russes autant que les Juifs des chrétiens. Ils ont ordinairement des nez aquilins, ils sont bien faits, sensuels, de bon accord et assez industrieux. Leur civilisation s'explique bientôt quand on considère que depuis plusieurs siècles ils sont réunis en société, soumis à un gouvernement régulier, et accoutumés à l'agriculture, dans un pays extrêmement fertile, et sous un ciel dont la température approche beaucoup de celle de la France. Indépendamment de la force de leur constitution, ces peuples ont encore une grande adresse pour tous les exercices du corps, et de la finesse dans l'esprit. C'est du vif-argent contre du plomb, si on les compare aux gens du commun de nos contrées, et je ne conçois pas comment nos ancêtres ont pu les appeler stupides.

» Il en est des Turcs comme des Russes : c'est un mélange du plus beau sang de l'Asie mineure avec le rebut matériel et grossier de la race tartare. Le Natolien, né avec de l'esprit, se perd dans les contemplations ; ses yeux immobiles restent fixés des journées entières sur la même place ; le jeu des échecs l'attache beaucoup, car dans ses récréations et dans ses occupations, il préfère toujours celles qui favorisent sa taciturnité. Son regard est exempt de passion ; il a de la sagacité, et même un degré de ruse qui pourtant ne fait pas tort à

sa probité. Sa bouche annonce le don de la parole ; sa chevelure, sa barbe et son cou grêle, un homme souple. Chez le Tartare nomade, le contour de la tête, des yeux et de l'os de la joue désignent la force et la sensualité. La coupe de l'œil, des sourcils, du nez, de l'oreille et de la bouche, tout cela montre sa constitution robuste, mais en même temps un être qui borne toutes ses jouissances à l'instinct physique.

» L'Anglais a la démarche droite ; et quand il se tient debout, il est d'une raideur immobile. Avec des nerfs extrêmement forts, il résiste aux exercices violens. Ce qui le distingue surtout des autres nations, c'est l'arrondissement et l'égalité des muscles de son visage. Dans le silence et dans l'inaction, sa physionomie ne fait guère deviner l'esprit et les capacités qu'il possède à un degré si éminent. Son œil se tait et ne cherche pas à plaire, son caractère est uni comme son costume. Il ne ruse pas, mais il sait être sur ses gardes, et il n'y a qu'un homme malavisé qui puisse entreprendre de le duper. Il est trop brave pour chercher querelle, mais une fois irrité il ne se possède plus. Comme il ne se soucie pas de paraître différent de ce qu'il est, il déteste les prétentions de ceux de ses voisins qui se parent d'avantages qu'ils n'ont pas. Jaloux de son existence personnelle, il se met peu en peine de l'opinion publique, quitte à passer pour singulier. Son imagination ressemble à ses charbons de terre : c'est un feu qui ne jette ni flamme ni éclat, mais qui produit une chaleur durable. L'Anglais a une patience opiniâtre dans l'invention. Invariable dans ses principes, c'est cette persévé-

rance qui a créé et soutenu son esprit national, les lois de son gouvernement, son commerce, ses manufactures et sa navigation. Sa probité le rend observateur religieux de sa parole. Il n'est pas libertin par goût, mais il lui arrive quelquefois d'afficher la théorie du vice.

» Parmi toutes les nations prises ensemble, le Français est le sanguin par excellence. Naturellement bon, léger, tour à tour avantageux et ingénu, il conserve une heureuse gaieté jusque dans l'âge le plus avancé; il est toujours prêt à saisir le plaisir, et toujours de la meilleure société possible. Il se permet bien des choses, mais il en permet tout autant aux autres, pourvu qu'ils se reconnaissent *étrangers*, et qu'ils lui laissent *l'honneur d'être Français*. Sa démarche est dansante, sa diction sans accent, et son oreille sans justesse. Son imagination suit les objets jusque dans leurs moindres rapports avec la rapidité d'une pendule à secondes; mais elle ne rend jamais des sons clairs et distincts, capables de réveiller l'attention de toute une nation. *L'esprit* est l'apanage du Français. Sa physionomie ouverte annonce, dès le premier abord, mille choses agréables et aimables. Il ne saurait se taire; et lorsque sa bouche a cessé de parler, ses yeux et les muscles de son visage en disent encore assez. L'éloquence de son extérieur devient quelquefois étourdissante, mais sa bonté naturelle couvre tous ses défauts. Quelque distinguée que soit sa figure, il est difficile de la décrire. Aucune nation n'a si peu de traits marqués et tant de mobilité. Le Français exprime tout ce qu'il veut par

sa physionomie et par son geste; aussi le démêle-t-on aisément, parce qu'il ne sait pas se déguiser.

» La physionomie de l'Italien est tout âme. Son langage est une exclamation et une gesticulation continuelle. Rien de plus noble que sa forme; son pays est le siége de la beauté. Un petit front, les os de la joue fortement prononcés, un nez énergique et une bouche élégante, attestent ses droits de parenté avec l'ancienne Grèce. Le feu de son regard prouve de rechef jusqu'à quel point le développement des facultés intellectuelles dépend des influences d'un heureux climat. Son imagination est toujours active, toujours en sympathie avec les objets qui l'environnent. Son esprit est un reflet de la création entière. Voyez avec quelle supériorité l'Arioste en a parcouru tous les domaines! Un poème comme le sien est, à mon avis. le prototype du génie. Enfin chez l'Italien tout est poésie, musique et chant, et le sublime de l'art lui appartient en propre. Il est vrai que dans les temps récens le système religieux et politique peut avoir donné un faux pli au caractère de la nation, mais il n'y a que la populace qui mérite le reproche de perfidie; on trouve dans les autres classes de la société les sentimens les plus honnêtes et les plus généreux.

» Le Hollandais est d'un esprit paisible, apathique et borné; il semble *ne rien vouloir*. Sa démarche et son regard n'expriment rien, et vous pouvez converser des heures entières avec lui sans qu'il lui arrive d'avancer une opinion. Il n'est pas homme à s'embarquer sur la mer orageuse des passions; il y verra naviguer toutes

les nations des quatre parties du monde, elles ne le séduiront et ne le dérangeront pas. La possession et le repos sont ses idoles. Les arts par lesquels il peut se procurer ces avantages de la vie sont les seuls qui l'occupent. Le principe de s'assurer la propriété tranquille de ce qu'il a acquis constitue même l'essence de ses lois politiques et mercantiles. Il ne participe guère aux contestations qui s'élèvent chez ses voisins sur des matières intellectuelles; il restera tolérant, pourvu que vous ne troubliez ni son commerce, ni son culte. Le caractère dominant de cette nation reparaît dans la quantité d'ouvrages philologiques qu'elle a produits en tout genre ; la poésie et ce qui tient à l'imagination l'intéressent d'autant moins. Au reste, j'entends par Hollandais l'habitant des sept Provinces-Unies, et non le Flamand, dont le caractère jovial tient le milieu entre l'Italien et le Français, comme il est aisé de s'en convaincre par ses ouvrages de l'art.

» Un front élevé, les yeux à demi fermés, un nez charnu, les joues affaissées, la bouche béante, les lèvres plates et un large menton ; tels sont les traits dont il faut composer la physionomie du Hollandais.

» L'Allemand est honteux de ne pas tout savoir; l'idée d'être pris pour un ignorant l'effraie, et cependant sa retenue et son excès d'honnêteté lui donnent quelquefois l'air d'un homme borné. Il s'attache de préférence à la solidité du jugement et à la pureté des mœurs. Il est excellent soldat, et toute l'Europe rend justice à son érudition. Son esprit inventif est cité partout; mais il en est si peu fier, que souvent les étran-

gers s'attribent l'honneur de ses découvertes pendant des siècles sans qu'il le sache seulement. Depuis les temps de Tacite, il s'est toujours plu à vivre dans la dépendance des grands, et à rechercher leurs faveurs; il fait pour eux ce que d'autres nations font pour la liberté et pour la propriété. A une certaine distance, sa physionomie est plus expressive; elle ne fait pas effet comme une peinture à fresque, mais elle demande à être approfondie et étudiée de près. Son caractère de bonhomie et de bienveillance est souvent offusqué par un extérieur rembruni, et il faut beaucoup d'attention pour débrouiller ses traits à travers les rides qui les couvrent. L'Allemand est difficile à émouvoir, et il ne parle guère de soi que le verre à la main. Rarement il se doute de son mérite, et il est tout surpris quand vous lui en trouvez. La candeur, l'application et la discrétion sont ses trois colonnes d'appui. Le *bel-esprit* n'est pas son affaire, mais il se nourrit d'autant plus du *sentiment*. Le *beau moral* est le vernis dont il colorie les ouvrages de l'art : de là son extrême indulgence pour tant de monstres qui portent ce masque. Son génie épique et lyrique suit une route détournée : il se laisse égarer quelquefois par des fantômes gigantesques, mais il est rarement guidé par des apparitions lumineuses. Enfin, l'Allemand est sobre dans la jouissance des biens de la vie; il a peu de penchant à la sensualité, et il évite les excès; mais, d'un autre côté, il est raide dans ses manières et moins sociable que ses voisins.

» L'air d'hypocondrie et d'abattement, la relaxation et l'affaissement des muscles chez tous les peuples du

nord et du sud qui ont à lutter contre la faim, sont des preuves évidentes que le sort les a condamnés à occuper la dernière place sur l'échelle de l'espèce humaine, et que le *bonheur*, dans le sens que nous attachons à ce mot, ne sera jamais leur partage. »


1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28

IX.

EXERCICES PHYSIOGNOMONIQUES RELATIFS AUX VARIÉTÉS NATIONALES.

Cette planche de M. Chodowiecki est un chef-d'œuvre, et il ne fallait pas moins que son habileté pour rapprocher dans un aussi petit groupe les caractères physionomiques, les attitudes et les costumes de tant de nations différentes. Si la place avait permis à l'artiste de s'étendre davantage, il aurait certainement renforcé ses traits, et l'expression y aurait gagné.

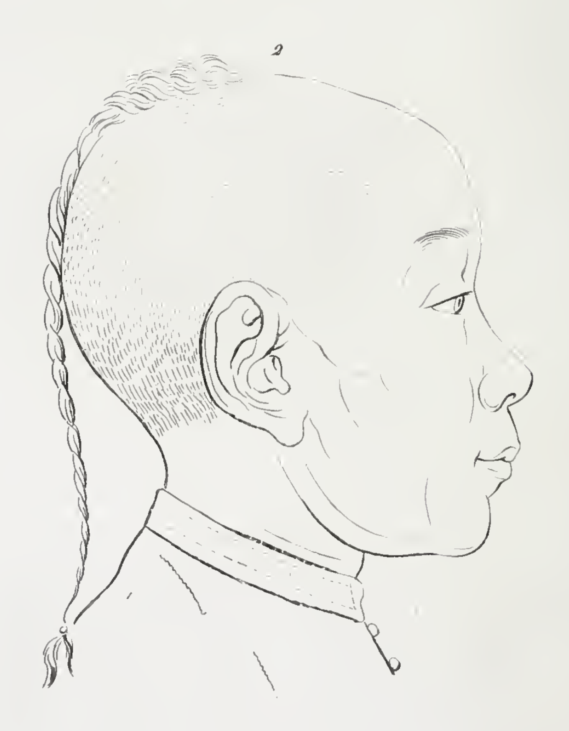
Le Français, n° 9, qui se balance sur la pointe des pieds, semble s'être engagé dans une discussion à laquelle l'Anglais, n° 11, a beaucoup de peine à comprendre quelque chose. L'Italien, n° 7, avec sa physionomie mobile, et le Portugais indifférent, n° 8, attendent tranquillement l'issue de la contestation. Si je ne me trompe, cet homme, n° 10, froid, circonspect et sensé, qui paraît suspendre son jugement, ne caractérise pas assez l'Allemand. Vous voyez ensuite, n° 4, un Suédois flegmatique à côté du Bâlois, n° 5, qui a l'honneur de représenter la Suisse. L'Espagnol, n° 6, est plutôt reconnaissable à son attitude et à son costume qu'aux traits de son visage. Je crois que le n° 3 est un Lapon; le n° 2 peut être un Hottentot, et le n° 1, ou un Otaïtien, ou un prêtre de la Transilvanie. Le Turc, n° 15, a l'air trop avisé pour se laisser duper par le Juif, n° 17, qui en guette l'occasion. Il y a de l'énergie dans

le profil de l'Esclavon, n° 16. Celui du Moscovite, n° 12, exprime l'attention, et la tête du Persan, n° 13, rappelle un esprit intelligent et passionné. Le peu qu'on aperçoit du Grec, n° 14, ne signifie rien du tout. Le Cosaque, n° 18, est des plus bornés. Ce Polonais bien nourri, n° 19, se plaît à écouter un récit qui vraisemblablement est au-dessus de sa portée. Le Transilvanien, n° 20, le Hongrois, n° 21, et l'habitant de l'Ukraine, n° 22, sont parfaitement bien caractérisés. Le nez écrasé et les grosses lèvres du Nègre, n° 23, contrastent singulièrement avec le feu de son regard, ce qui produit le singulier mélange de sa stupidité d'esprit et de la force de ses passions physiques. Une des meilleures figures est encore celle du Bohémien, n° 24, qui a concentré toute son intelligence sur un petit nombre d'objets dont il s'occupe exclusivement. Le Chinois, n° 25, fixe son regard à terre pour ruminer quelque supercherie. Viennent après cela l'Américain, n° 26, le Japonais, n° 27, timide et superstitieux, et le Tartare, n° 28, dans toute sa rudesse.

Un front arrondi et ouvert, qui n'est ni raide ni perpendiculaire, un nez crochu et moelleux, des yeux colères-sanguins, et un menton saillant, telle est à peu près la physionomie nationale des Turcs, autant que j'en puis juger par les dessins de M. Chodowiecki. Les joues bouffies, les traits ou trop émoussés ou trop aigus, et les lignes toutes droites, sont presque exclues de leurs figures ; et il résulte de cette conformation que la douceur, l'humilité et la chasteté doivent être chez eux des vertus beaucoup plus rares que la probité et le courage.

Quel tableau effrayant et quelle horrible populace! Quel degré de brutalité et d'avilissement! La plupart de ces personnages semblent, pour ainsi dire, destinés à la servitude, à la mendicité, à l'ignominie. La terreur peut seule les contenir dans l'ordre; relâchez un instant leurs chaînes, ils ne respecteront plus ni frein ni bornes. Jamais leurs cœurs ne s'ouvriront à un sentiment honnête et délicat; ils ne cherchent et ne connaissent de jouissances que dans les excès les plus grossiers. Comment ces femmes bien nées ont-elles le courage d'approcher un groupe aussi rebutant! Le choix des vêtemens est très bien entendu, et très analogue aux caractères, quoiqu'à tout prendre on démêle encore dans la foule quelques physionomies qui inspirent un certain intérêt.


1


2

1. Profil d'un jeune Kalmouck. La largeur disproportionnée du crâne, l'angle rentrant de la nuque, la distance de ce faible sourcil à l'œil, l'imperceptibilité de la paupière supérieure (qui, dans l'original, et vue par-devant, se réduit presque à rien); l'œil ainsi rapproché du contour de la racine du nez, la petitesse de ce nez relevé, la longueur de la lèvre d'en-haut, et enfin la grandeur monstrueuse de l'oreille, sont autant de traits caractéristiques du peuple kalmouck (1). Du reste, ce garçon a de la bonhomie, de la dextérité et de la vivacité, et, malgré son naturel sauvage, je ne le crois ni fourbe ni méchant.

Serait-ce faire tort au visage n° 2, que de lui attribuer une irritabilité ardente, une volupté brutale, et une avidité insatiable?

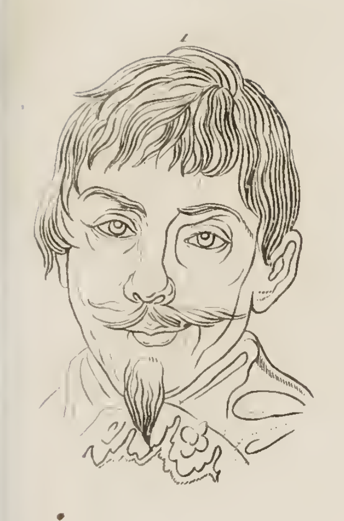
(1) Le Kalmouck est un mélange singulier de finesse et de brutalité. Le feu et la mobilité de son regard annoncent un esprit infiniment irritable. A la guerre il fait des prodiges de valeur, et dans d'autres occasions il est lâche au possible. La grande difficulté consiste à fixer son caractère, et on n'y réussit presque jamais. Il a la conception aisée; il est même spéculatif et se plaît, comme tout les Mongols, à suivre les idées métaphysiques de la cosmogonie. D'un autre côté, il ressemble au Nègre par les défauts de son caractère moral : il est lascif, voleur, vindicatif, flatteur et menteur. (*Note tirée d'un manuscrit.*)

1. Guillaume Hondius, graveur, natif de la Haye, et dont le portrait est copié d'après Van-Dyk. Comparez le Hollandais avec l'Espagnol, et vous aurez la différence entre l'humilité et la fierté. Vous verrez d'un côté l'industrie douce et active, qui suit tranquillement la route qu'elle s'est frayée; de l'autre, l'impétuosité d'un esprit hardi, qui sent son énergie, et qui sait la faire valoir. Dans ce contraste, vous trouverez au Hollandais un front arrondi, qui pourtant n'a rien d'ignoble ni de commun, des sourcils ondulés, des yeux battus et affaissés, toute la forme du visage plus ovale, plus flexible, plus ingénue que celle du n° 2.

Celui-ci est Louis de Varges, peintre de Séville, et il a toute l'expression physionomique de sa nation. Un front large et élevé, des sourcils touffus, des yeux ouverts et éveillés, un nez fort large, surtout par l'épine; une bouche qui annonce un caractère sec, courageux, opiniâtre et réservé.

3. Américain de la Virginie. Il l'emporte sur le Nègre par la noblesse du caractère, par sa bonté, par sa sensibilité; et s'il a de commun avec lui le penchant à la volupté, il y met du moins plus de délicatesse. Quelle douceur féminine dans l'ensemble, et comme le crâne est régulièrement voûté! Je demanderai à cette occasion, aux observateurs attentifs, s'ils n'ont pas remarqué que des yeux enfoncés et à demi fermés s'associent toujours un nez échancré? Il me semble que ces traits sont l'indice certain d'une complexion amoureuse. Du

1



2



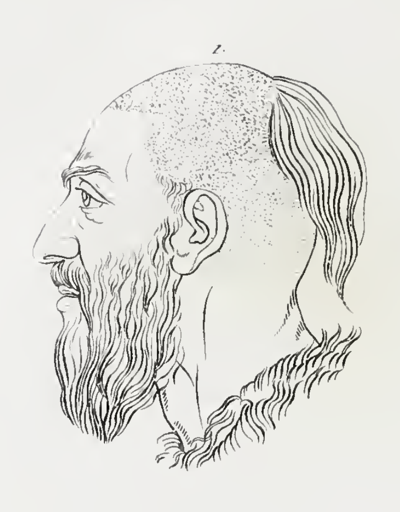
3



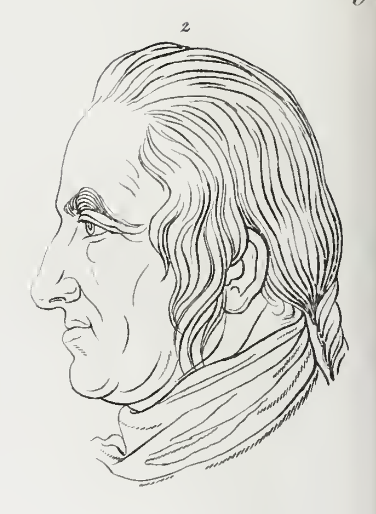
4



1.



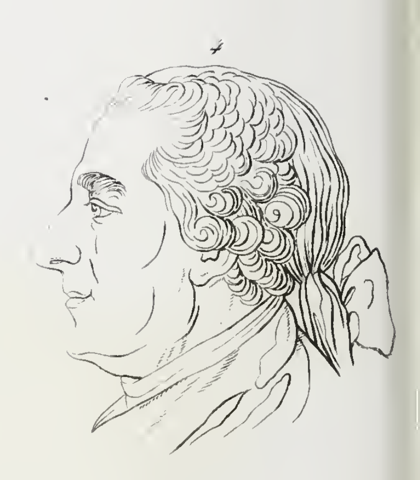
2



3



4



reste, si tous les Américains ressemblaient à celui-ci, que deviendraient les assertions des *Recherches philosophiques de M. P....?*

4. Nègre. Toute la nation moresque se distingue sans exception par des contours fortement arqués, par la largeur des yeux, par un nez écaché, et surtout par des lèvres proéminentes, dont la forme est aussi rebutante que disgracieuse.

(Pl. 173.) 1. Le Turc est reconnaissable à la proéminence du sourcil, à son nez aquilin, à l'arrondissement de l'occiput, à l'épaisseur de la barbe, mais surtout au contour du front, à cette bouche entr'ouverte, à ce regard où se peint une curiosité avide.

2. Soldat russe, né à Nisja-Novogorod, et transplanté dans l'armée prussienne. C'est un caractère sauvage et grossier, mais pourtant honnête. Remarquez comme tous les traits sont massifs et tendus.

3. Cet Allemand offre le modèle d'un homme énergique, courageux, attaché à ses devoirs et simple dans ses mœurs : il est d'un tempérament très mélancolique. Jamais l'Anglais ni le Français n'auront une pareille physionomie. Celle-ci a un peu plus de douceur dans l'original, mais elle conserve toujours son caractère germanique, c'est-à-dire, beaucoup de rides et une force d'expression qui approche de la dureté.

4. Garrick. Voyez comme l'Anglais perce encore jusque dans la plus chétive copie. Observez ce front

étroit et l'élégance de sa voûte, ce coup d'œil pénétrant, la précision d'esprit qu'annonce le nez (qualité qu'il faut cependant rapporter plutôt individuellement à Garrick qu'à sa nation), l'expression de la narine, quoique si grossièrement renforcée dans la copie, et le rapport nuancé qui se trouve entre ce trait et la pointe du nez; ces muscles qui descendent de l'œil et du nez vers la bouche; la bouche même, défigurée par le dessinateur, est cependant encore pleine de finesse et de sel attique; puis ce menton saillant, qui n'est ni trop pointu, ni trop émoussé; et enfin la belle proportion de l'ensemble. Retrouverez-vous jamais un tel assemblage de traits dans les physionomies les plus distinguées du Russe, du Maure ou du Chinois? J'en doute.


1


2


3


4

1. Artiste renommé de la ville d'Augsbourg, et par conséquent Allemand. Oserais-je dire que son air de franchise, d'honnêteté et de simplicité l'annonce assez? C'est toujours le même visage expressif et ridé, qui appartient distinctement à sa nation. Elle peut réclamer aussi comme un de ses traits caractéristiques les sourcils ondoyans.

2. Suédois, brave et honnête homme, dont le caractère national est plus aisé à sentir qu'à décrire. On pourra le prendre pour un Allemand; mais examinez-le à côté du précédent, et vous ne les confondrez pas.

3. Gentilhomme polonais. C'est une véritable tête nationale. On la reconnaît à ce beau front couché en arrière, à cet arc saillant de l'occiput et à l'espèce de chevelure qui le couvre, enfin aux sourcils et à l'arrangement de la moustache.

4. Turc élevé en Hongrie, et ce mélange des deux nations est sensible. Le front est ce qu'il y a de mieux dans ce profil nerveux, et le sourcil n'est pas moins expressif. Cette bouche promet la fidélité et la constance, et elle tiendra ses engagemens. Le nez raccourci rappelle le Hongrois, mais l'occiput et la nuque attestent l'origine turque.

Il y a un fonds de bonhomie dans la plupart de ces visages. La femme Samoïède, n° 3, me paraît rendue avec le plus de vérité nationale. La devineresse Mongale, n° 1, dont la figure est dessinée de travers, conserve dans le trait de la bouche une bienveillance flegmatique. Il en est de même de la Jakute, n° 7, quoique ses facultés intellectuelles soient plus bornées. La Finlandaise en habits de fête, n° 4, ne porte pas trop le caractère de l'authenticité. Je le retrouve davantage à la Schamanque, n° 5, à la Bratski, n° 8, à la Tschumasche, n° 2, dont la tête devrait être cependant plus globuleuse, et au Samoïède, n° 6. Du reste, mes lecteurs seront persuadés, sans que je le dise, qu'aucune de ces têtes ne produira ni une Henriade, ni un Paradis perdu.


1
3
5
7


2
4
6
8.

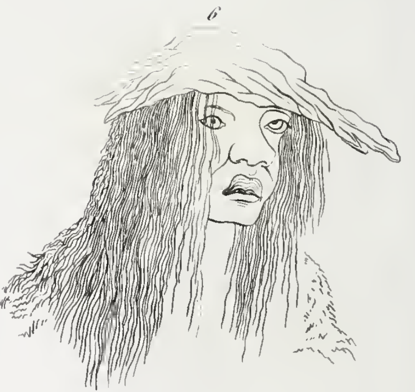

1


2


3


4


5


6

J'AVOUE qu'à l'exception peut-être du n° 3, ces cinq profils n'ont pas beaucoup d'expression nationale. En leur supposant cependant le mérite de l'exactitude, il vaudrait la peine de remarquer dans le Tartare, n° 1, la distance de l'œil au point le plus avancé du front; dans la Morduane, n° 2, les contours émoussés du front et du menton; dans le n° 3, Tungouse du fleuve Argun, le petit menton pointu, le regard singulier, et la chevelure; dans le Kamtchadale, n° 4, la bouche béante et ses cheveux lisses et écourtés; enfin la forme du front dans la Moscovite, n° 5. Quoique les dessins en général ne soient pas fort caractéristiques, les physionomies, n° 1 et 2, ont pourtant un air de bonté, mêlé à une grande faiblesse d'esprit, dont les fronts portent suffisamment l'empreinte. N° 3 est entièrement sauvage et plein de superstition; n° 4 tout autant, et, de plus, tourmenté par la crainte. N° 5 pourrait avoir de l'application et un fonds de probité.

6. On ne saurait guère envisager sans effroi la figure de ce monstre de la terre de Feu. Espérons que la copie est exagérée; espérons que l'humanité ne saurait déchoir aussi bas; un tel état de dégradation nous rapprocherait trop près de la brute.

UNE GÉORGIENNE ET UN BASKIR.

L'ÉNORME différence des deux têtes que nous allons examiner doit frapper tous les yeux, et devenir sensible même aux animaux. Le physionomiste peut observer cette différence sous plusieurs points de vue, relativement à l'humanité en général, au caractère national, à la beauté et à la laideur des formes. L'une et l'autre tête appartiennent à l'espèce humaine ; et quand même je ne répondrais pas de l'exactitude scrupuleuse du dessinateur, je garantirais pourtant la vérité des formes principales, et le degré de la différence. Un témoin oculaire, sur lequel je peux compter, me proteste que la difformité du Baskir n'est point exagérée; mais, supposé qu'elle le fût, je gagerais pourtant que la beauté géorgienne n'a pas été atteinte dans toute sa perfection. On ne risque rien de dire de son portrait ce qu'on peut dire des portraits de la plupart des personnages distingués : *Là où il y a tant, il doit y avoir davantage.*

C'est donc jusqu'à ce point que l'homme diffère de l'homme, l'humanité de l'humanité! Il est très probable que ce Baskir se trouve relégué sur le dernier échelon de notre espèce, et par conséquent on pourrait abstraire de son crâne et de sa physionomie les contours, les lignes et les angles de la forme humaine dans toute sa dégénération. Entrons dans quelques détails.

Qu'est-ce qui dégrade si prodigieusement ce visage, et qui le rend si hideux? C'est, 1° ce front raboteux,

1



2.



incliné, ou plutôt affaissé en avant; ce front qui ne saurait se joindre à un autre front, et qui, ne pouvant se lever au ciel, cesse d'en devenir le reflet, et perd ainsi une des plus belles prérogatives de l'homme :

> Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
> Jussit.

C'est, 2° cet œil qui tient de la brute, tant par sa petitesse, que parce qu'il est sans paupière; 3° ces grands sourcils hérissés; 4° ce petit nez écaché, et sa racine enfoncée, qui forment une disproportion si révoltante avec le front; 5° l'extrême petitesse de la lèvre supérieure; 6° cette masse de chair rebondie, qui forme la lèvre d'en-bas; et enfin, 7° le petit menton. Chacun de ces traits pris à part est déjà suffisant pour caractériser la bêtise, pour exclure toute espèce de culture. Un être tel que notre Baskir ne saurait être susceptible ni d'amour ni de haine, parce que son esprit est fermé à toute idée abstraite. Il pourra se mettre en colère, mais il ne haïra pas, la haine n'étant qu'une suite de notre manière d'envisager les imperfections de nos ennemis. L'amour dont cet homme-ci peut être capable, n'est apparemment que l'état où il n'a point d'emportemens.

Le profil de la Géorgienne met en évidence que les anciens artistes ont été plutôt imitateurs que modèles. L'ensemble de la forme est absolument l'idéal de l'antique; même simplicité, même douceur dans les contours, même harmonie; mais après ces éloges tout est dit aussi, et l'on est obligé d'ajouter « que ce visage est

sans expression et sans amour. Peu m'importe que sa forme puisse admettre l'un et l'autre, il n'y paraît pas. Ainsi cette belle figure n'est au fond qu'un vase inutile : avec un bel extérieur on peut aimer sans doute, mais il ne s'ensuit pas qu'on aimera. Or, le vrai beau prend sa source dans le sentiment, et quelle que soit l'élégance du profil de la Géorgienne en comparaison de son pendant, et en comparaison de cent autres visages moins hideux que ce dernier, on pourrait certainement dessiner plus d'une tête qui l'emportât sur la Géorgienne, autant que celle-ci l'emporte sur le Baskir ; mais, pour cet effet, il ne faudrait pas négliger l'expression du sentiment. On ne saurait le dire assez souvent, ni avec assez d'énergie : *Chaque faculté morale active, chaque sentiment et chaque mouvement de bienveillance produit ou favorise la beauté du physique, fût-ce dans la forme la plus abjecte, pour peu qu'elle soit encore susceptible d'amour.* Tout ce qui aime peut aussi s'embellir. Rien ne saurait renverser cette vérité incontestable : *L'amour, l'amour seul embellit tout ce qui respire ; point de beauté sans amour.* Notre Géorgienne n'est que belle en apparence : elle ne l'est pas en effet, elle n'est guère plus qu'un beau masque. Isolez-la, mettez-la hors de relation avec des figures laides, et j'avoue que son genre de beauté me sera insupportable : elle est froide comme la glace, insensible comme le marbre, et la seule expression avantageuse qu'on puisse lui accorder, c'est celle de la bonté. Si vous examinez les traits séparément, vous ne serez content ni du front ni de sa transition au nez. Quelque

beau que soit le profil du nez, il cesse d'être naturel, s'il est sans ondulation, car la *nature répugne aux lignes droites.* Tout le reste du contour depuis la pointe du nez jusqu'au menton est vague, et tout au plus l'ombre d'une belle forme; je n'y vois rien de grand, rien d'attrayant, et la vivacité du regard n'est pas assez mitigée.

Quoi qu'il en soit, le connaisseur découvrira bientôt, à travers ces défauts, que le peintre est resté au-dessous de l'original, et qu'il a pour ainsi dire engourdi sa copie. Cette espèce d'engourdissement, je le retrouve même dans les plus beaux ouvrages de l'art antique, et, j'ose l'avouer, en dépit des éloges qu'on leur prodigue. Quand on suit assiduement la nature dans ses productions les plus ordinaires, le sentiment physiognomonique s'exerce et s'aiguise au point d'apercevoir les moindres imperfections des contours qui ont été dessinés d'après les plus beaux modèles; on distingue la plus légère dégradation, la plus légère charge. J'attends encore l'artiste qui perfectionnera ce profil-ci, en y mettant plus d'accord, plus de vérité et de naturel. Si je puis m'exprimer ainsi, je trouve à la physionomie du Baskir de l'harmonie dans ses dissonances, et celle de la Géorgienne est dissonante jusque dans son harmonie; ou, pour parler en termes plus clairs et plus simples, le visage de la femme est hétérogène dans sa beauté, et celui de l'homme est du moins homogène dans sa laideur. Mais comme ils sont rapprochés ici, et que l'un inspire l'horreur et le dégoût, nous nous hâtons de reposer nos regards sur l'autre,

qui, à plus d'un titre, est fait pour nous captiver, et dont nous ne nous donnons pas le temps d'éplucher les défauts.

Conclusion.

L'histoire naturelle des physionomies nationales est une étude digne d'occuper l'homme et le philosophe, l'esprit le plus actif, comme celui qui est purement spéculatif. Elle est une des premières et des principales bases de la physiognomonie; et, je le répète, nier les physionomies nationales et les caractères nationaux, c'est nier qu'il fait jour en plein midi. La probité et la sagesse peuvent habiter en tout lieu, je le sais, et chaque pays nous fournit ses exemples.

Summos posse viros et magna exempla daturos
Vervecum in patria, crassoque sub aere nasci.

Je sais aussi que Dieu n'a égard, ni à la personne, ni au climat; qu'il prend plaisir aux cœurs honnêtes, n'importe à quelle nation et à quelle contrée ils appartiennent : cependant il n'en est pas moins évident et décidé que chaque climat, en vertu des causes moyennes qui y sont attachées ou qui en dérivent, produit des caractères essentiellement différens de ceux qui naissent sous un autre ciel; et ce qui est également positif, c'est que le rapport harmonique de tant de nations diverses doit former, aux yeux du Créateur et de ses créatures raisonnables, le spectacle le plus intéressant. Cette variété infinie, et pourtant uniforme, ne saurait

manquer de se perpétuer en toute éternité. Les choses d'ici-bas pourront changer, s'ennoblir, s'épurer; elles n'en suivront pas moins, dans leurs mutations, leur essence primitive; elles n'en seront pas moins fidèles à leur caractère original : jamais une espèce ne passera à une autre espèce; jamais un individu ne se convertira en un autre individu. Mais s'il est vrai qu'une belle physionomie et une heureuse organisation soient des faveurs du ciel pour chaque individu séparé qui les a reçues en partage, combien plus une nation entière ne doit-elle pas reconnaître le bonheur d'être placée dans un climat qui seconde le développement de toutes les facultés physiques et intellectuelles! Quant à vous, êtres disgraciés de la nature, qui ne jouissez pas des mêmes bienfaits, rassurez-vous : vous êtes enfans d'un même père, et rachetés par un même rédempteur, qui s'est choisi dans toutes les générations, dans toutes les langues et dans toutes les nations, des vassaux de son royaume.

Note. Ce n'est pas tout-à-fait ici le cas de dire que la conclusion est digne de l'exorde. Ce ton déclamateur, auquel Lavater s'abandonne trop souvent, devrait au moins être racheté par un style plus châtié et des pensées plus assorties à la grandeur du sujet qu'il met en scène. J.-P. M.

X.

DES CARACTÈRES DU GENRE HUMAIN TIRÉS DE LA FORME DU VISAGE.

En physiologie, ces mots *face* et *visage* ne doivent pas être regardés comme synonymes.

La face est cette grande division de la tête placée au-dessous et en devant du crâne dans l'homme, et qu'occupent les sens de la vue, de l'ouïe, du goût et de l'odorat; une partie des organes de la mastication, et ceux qui servent à l'expression de la physionomie. L'implantation des cheveux, le bord inférieur et l'angle de la mâchoire, marquent les limites de la face, dont la figure se rapproche de la forme élégante d'un ovale insensiblement comprimé et rétréci à son extrémité inférieure.

Le visage ne se dit que de la face considérée relativement à l'exercice du sens de la vue (1) et au langage physionomique.

La partie de la face où paraît principalement le visage, s'étend de la lèvre supérieure au sommet du front.

(1) Suivant l'étymologie, le mot *visage*, dérivé du latin barbare *visagium*, signifie *ce qui exerce la vue*, parce qu'en effet la fonction de l'œil, considéré comme organe de vision et d'expression, est ce qui frappe le plus dans la partie de la face qui constitue essentiellement le visage.

Dans les animaux il y a très peu de visage (1), et cependant la face est très grande, mais seulement dans sa partie inférieure, qui n'a aucun rapport ni avec la vie intellectuelle, ni avec la vie morale.

Dans l'homme, au contraire, la face, comparée au crâne, paraît petite, et cependant il y a beaucoup plus de visage ; différence extrêmement remarquable, et qui dépend de l'étendue qu'occupent dans la face humaine les régions assignées à l'expression des vies morale et intellectuelle.

Le visage n'est pas, comme on le dit ordinairement, le miroir de l'âme, un moyen passif d'expression ; c'est un des organes les plus éloquens et les plus actifs du langage du cœur et de l'esprit, une des surfaces de l'organisation qui ont le plus de rapports avec les affections de l'âme, et où les maladies, les passions, les vices et les vertus, opèrent des changemens plus remarquables.

Le cœur, le poumon, le cerveau, sont regardés comme les organes essentiels de la vie intérieure.

Le visage est l'organe essentiel de la vie, quand elle se répand au-dehors, et qu'elle apparaît avec tout son développement et son éclat dans l'expression variée des passions.

D'après ces reflexions, il est évident que c'est prin-

(1) On ne se sert pas même ordinairement du mot *visage* en parlant des animaux ; ce mot ne convient qu'à l'homme, qui seul a véritablement un visage, c'est-à-dire un moyen éloquent de rendre avec détail, sur une petite division de la surface de son corps, les divers états de ses sentimens et de ses pensées.

cipalement dans la forme du visage et de la tête en général, qu'il faut chercher les caractères essentiels de l'homme, et la preuve la plus décisive que le genre humain est un genre séparé de tous les genres d'animaux, par un vaste intervalle, une famille isolée, et qui doit avoir son histoire et son portrait à part dans le tableau de la nature.

Il suffit sans doute de regarder l'homme au visage avec attention, pour voir, pour reconnaître, même chez le sauvage le plus hideux, le sceau de l'humanité et les différences essentielles et caractéristiques qui placent l'homme à une si grande distance des animaux; qui révèlent, qui proclament en quelque sorte sa supériorité d'organisation, sa noblesse et son rang, le degré de perfection et l'excellence de sa nature.

Cependant des moralistes et même des naturalistes, négligeant la physiognomonie, et ne donnant pas aux rapports de l'extérieur et de l'intérieur de l'homme assez d'importance, ou cédant à une habitude de classification et de rapprochement portée trop loin, ont refusé d'admettre, relativement au matériel de l'organisation, des différences essentielles entre l'homme et les animaux.

Ainsi Moscati, Monboldo, ont vu à peine dans l'intérieur de l'organisation humaine des caractères capables de la distinguer de l'organisation de plusieurs singes.

Linné a placé l'homme dans la famille des *primates* (1), où il l'a confondu avec les singes, les makis,

(1) Linné, *Systema Naturæ*.

les chauves-souris. « Assemblage ridicule par rapport aux chauves-souris, suivant la remarque de Daubenton (1), et non fondé relativement aux singes. »

Buffon lui-même, Buffon, qui a su jeter quelquefois un regard si profond sur la nature des animaux, a fait entre le Hottentot (2), qu'il considère comme une race inférieure d'hommes, et le joko, qu'il présente comme le premier des singes, des rapprochemens qui ne sont fondés sur aucune partie importante des organisations qu'il a comparées; rapprochemens pittoresques, à la vérité, mais qui ne font ressortir que des dispositions superficielles, telles que « les cheveux hérissés, ou la laine crépue de la tête du Hottentot, ses lèvres épaisses et avancées, son nez aplati, son regard stupide et farouche, sa face voilée par une longue barbe surmontée de deux croissans de poils encore plus grossiers, qui, par leur saillie et leur largeur, raccourcissent le front, et lui font perdre son caractère auguste, et non-seulement mettent les yeux dans l'ombre, mais les enferment et les arrondissent comme ceux des animaux (3). »

Soulevez seulement cette enveloppe superficielle,

(1) Encyclopédie méthodique, Dictionnaire d'histoire naturelle, partie des quadrupèdes.

(2) Principalement dans le discours sur la nature des oiseaux.

(3) *Voyez*, dans notre Discours sur la nature de l'homme, ce passage de Buffon où se trouvent ces rapprochemens que nous croyons devoir rappeler ici, afin de les examiner de nouveau.

Cet article sur les caractères et les principales variétés du visage peut d'ailleurs être regardé comme une suite du discours auquel nous renvoyons nos lecteurs.

négligez ces traits, je dirais presque cette draperie dont Buffon exagère l'importance, et vous serez convaincu que ,sur le visage du Hottentot comme sur celui de l'Européen, paraissent les caractères essentiels d'un *genre*, bien tranché, du genre humain, qui, sans le désaveu de la nature, ne peut être uni à celui des singes, ni par le hideux et misérable sauvage du midi de l'Afrique, ni même par une race placée encore plus bas dans l'échelle de l'humanité.

Exposons ici quelques-uns de ces caractères d'une manière physiognomonique, c'est-à-dire avec l'intention de montrer, ou du moins de faire deviner quelques rapports entre le *signalement* du genre humain et les qualités distinguées et sublimes de sa nature intérieure; rapports si beaux, si intéressans à découvrir, et que le physionomiste, le philosophe et l'amateur éclairé des beaux-arts, recherchent avec le même empressement.

La tête de l'homme n'étant pas pendante comme celle des quadrupèdes, ni attachée au tronc par son extrémité postérieure, mais portée, appuyée sur le cou comme sur une colonne, la face est tout entière tournée vers l'horizon, et laisse voir en plein, et au premier coup d'œil, tout ce que l'extérieur de l'homme présente de plus caractéristique et de plus noble Les yeux sont aussi heureusement placés qu'ils puissent l'être, et la situation des autres sens concourt également à augmenter leur portée, à étendre leur sphère d'action, et à multiplier les perceptions dont chacun d'eux enrichit sans cesse l'empire de la pensée.

Ajoutons que, dans la face de l'homme, les sens si favorablement disposés pour l'exercice de leurs fonctions, relativement aux objets extérieurs, sont plus rapprochés les uns des autres que chez les animaux, plus voisins du cerveau ; avantage très grand pour l'intelligence, et que le naturaliste philosophe doit faire ressortir avec soin dans le tableau des caractères du genre humain.

Le visage, si heureusement conformé pour contribuer à la supériorité de la pensée dans l'homme, est surtout remarquable par les avantages que sa forme et sa structure lui donnent pour servir à l'expression des affections de l'âme; avantages que ne partagent point avec lui les animaux, même ceux que leur conformation générale rapproche le plus de son mode d'organisation.

Ce qui caractérise le plus la face humaine, ce sont ces dispositions favorables au langage physionomique; c'est d'être presque tout visage, et de répondre, par la richesse et la diversité de ses moyens d'expression, au nombre, à la perfection de ses pensées de tout genre, et à la variété des passions dont notre âme peut être agitée.

Ces dispositions étaient d'autant plus difficiles à établir, que la face comprend deux ordres de muscles différens par leur usage; savoir, 1° les muscles qui contribuent à la vie animale, en élevant la mâchoire inférieure avec force; 2° les muscles qui concourent à la vie morale et intellectuelle par le jeu et le mouvement de la physionomie.

Par une économie admirable de la nature, les muscles qui contribuent à la vie animale, dans la face humaine, sont peu apparens, se trouvent profondément situés et relégués sur les côtés, et ne prennent part à l'expression générale du visage que dans les cas où l'homme en a exagéré le développement par un genre de vie contraire à sa nature (1).

La face de l'homme, d'ailleurs beaucoup plus développée que celle des animaux, offre dans son étendue transversale un espace convenable à l'expression des sentimens intérieurs, un théâtre assez vaste pour que les passions, comme le dit Shakespeare, puissent venir s'y peindre à l'envi avec toutes leurs nuances et leurs combinaisons.

Sur la face étroite et allongée des animaux, les passions ne peuvent pas ainsi se montrer; elles ne présentent que des traits faibles, mal dessinés; et, tandis que l'homme trouve le moyen de peindre ses plus secrètes agitations, tous ses sentimens sur quelques points de sa surface extérieure, le quadrupède, pour être pathétique, est obligé de faire parler toutes les parties de son corps.

Mais c'est surtout la structure admirable du visage qui explique comment cette partie peut être aussi expressive.

Tout, dans cette structure, semble disposé pour favoriser les rapports du moral et du physique de l'homme, qui se manifestent par la physionomie.

(1) *Voyez* art. III, § 1, dans lequel cette considération, que je crois nouvelle et importante, est présentée avec plus de développement.

Une peau transparente, souple, forme l'extérieur, l'élément superficiel de l'organisation de la face; les vaisseaux et les muscles, placés au-dessous de cette enveloppe, en varient à chaque instant l'aspect, les mouvemens et les teintes, sous l'influence de l'action nerveuse qu'un grand nombre de nerfs fait circuler de tous côtés avec autant de rapidité que d'abondance.

Tous ces élémens organisés, toutes ces parties agissent non-seulement ensemble, mais isolément, et chaque région du visage, chaque fibre agit séparément, parle son langage, prend un caractère dans chaque émotion, et forme un trait particulier dans le tableau des passions. Rien de semblable ne s'observe dans les animaux.

Dans le singe même la face ne se rapproche point d'un mode d'organisation aussi parfait.

Un muscle large, que l'on appelle *peaucier*, et qui dans l'homme est très mince, et se termine sur les côtés du menton, se prolonge sur toute la face dans les animaux, la couvre d'un voile épais, et sépare la peau, d'ailleurs grossière, des vaisseaux et des autres muscles, qui sont volumineux, peu distincts les uns des autres, et propres seulement à produire des grimaces, des mouvemens brusques, qui n'ont aucune analogie avec les mouvemens délicats et l'expression détaillée du visage de l'homme.

C'est même à cette finesse, à cette transparence de la peau, que la figure humaine est redevable d'un si

grand attrait, de cet aspect mobile, animé, de ces ondulations et de ces mouvemens qui donnent à l'œil charmé le spectacle indéfiniment varié du sentiment et de la vie.

XI.

DES PROPORTIONS ET DES PRINCIPALES VARIÉTÉS DU VISAGE.

Le visage, sans s'éloigner du type et des dispositions qui caractérisent si bien l'homme, en montrant par des signes extérieurs l'excellence de sa nature, offre un grand nombre de différences qui sont ou individuelles, et du ressort de la physiognomonie, ou générales et dépendantes de la constitution propre à certaines races, de l'âge, du tempérament, etc. : genre de diversités dont s'occupent le naturaliste et le physiologiste.

Ces variétés de la nature dans la conformation de la face humaine sont offertes par l'ensemble du visage ou par quelques-unes de ses parties ou de ses régions.

L'ovale, ou plutôt la forme ovoïde de la face, que les artistes supposent régulière, est plus ou moins altérée, suivant que l'on se rapproche ou que l'on s'éloigne des plus beaux modèles.

Chez le Lapon, le Groënlandais, le Tartare, la face présente dans son contour une disposition qui ne rappelle pas cet ovale, et paraît ronde ou carrée, suivant Camper, qui a jeté sur toutes ces différences le regard de l'anatomiste et celui de l'amateur éclairé des beaux-arts.

Le contour de la tête d'un Kalmouck se rapproche moins de l'ovale que du losange.

Dans les statues antiques, la face, par une disposition contraire, est plus allongée, et devient plus gra-

cieuse en diminuant insensiblement jusqu'à l'extrémité du menton.

La longueur de la face et celle de la tête ont été prises par les artistes et par les naturalistes comme des mesures et des termes de comparaison pour les autres parties du corps humain.

Le corps d'un adulte mâle, bien conformé, a le plus ordinairement sept têtes et demie de longueur.

D'après les mesures prises par G. Audran sur plusieurs statues antiques, l'Apollon a 7 têtes 3 parties 6 minutes (1); le Laocoon, 7 têtes 2 parties 3 minutes; l'Hercule, 7 têtes 3 parties 7 minutes; l'Antinoüs 7 têtes 2 parties; la Vénus, 7 têtes 3 parties; la Bergère grecque, 7 têtes 3 parties 6 minutes.

Les artistes modernes ont beaucoup varié dans ces proportions. Rubens a donné quelquefois huit têtes, mais plus souvent 7. Michel-Ange, suivant Camper, 9, 10, et même 12, pour donner de la grâce à ses figures, dans différentes attitudes où elles sont courbées ou baissées.

Il ne paraît pas que la stature totale du Lapon, du Samoïède, ait plus de 5 têtes; ce qui donne à l'aspect de ces sauvages un air lourd et désagréable.

Il y a en général un si bel accord, une telle harmonie, et une homogénéité si remarquable dans toutes les parties des belles figures antiques, qu'il suffit, par exemple, de placer sur les corps de l'Apollon, et de l'Hercule une tête non-seulement plus forte ou plus

(1) *Voyez*, pour l'explication de ces mesures, la page 112 de ce volume.

petite, mais d'une autre proportion dans ses différentes parties, pour donner à ces chefs-d'œuvre un air grotesque et un aspect désagréable.

Une figure dont la hauteur est la même que celle de l'Apollon, et dans laquelle on compte le même nombre de têtes, paraît beaucoup moins grande si les différentes régions du corps n'ont pas les proportions, ni l'élégance, ni la tournure svelte qui caractérisent ce chef-d'œuvre de l'antiquité.

Dans une tête bien conformée, et dans un type en quelque sorte classique pour les amateurs des beaux-arts, la face perd insensiblement de sa largeur depuis les orbites jusqu'à la pointe du menton.

Sa plus grande largeur est un peu au-dessus des yeux, au niveau de la ligne qui la partage en deux parties égales.

Cette plus grande largeur de la face a 2 parties et demie, ou cinq fois la longueur d'un œil, dans l'Apollon et la Diane, vus de face, d'après des mesures exactement prises par un peintre qui s'est occupé de l'enseignement et de la pratique de son art avec la même distinction (1).

D'après les observations de ce savant artiste, la tête de l'Apollon et de la Diane, dont les proportions sont presque en tout semblables, a 4 parties du sommet du crâne à la base du menton. L'œil est placé à 2 minutes de distance au-dessous de la ligne qui partage la face en deux parties égales, et à 6 minutes ou une demi-

(1) M. Vincent.

partie de longueur ; il a d'ouverture totale 3 minutes et demi, 1 minute et demie en dessus, et 1 minute et demie en dessous : il est bien enchâssé, un peu oblique : disposition favorable, dont le bel œil de M. Talma se rapproche beaucoup, comme on peut surtout le remarquer dans plusieurs effets tragiques où cet acteur célèbre donne une expression si éloquente à sa physionomie.

Le nez, qui concourt également à la beauté et à l'expression, se montre sous la forme d'une élégante saillie, que l'on pourrait regarder comme une élévation de la ligne médiane du visage, formée par la nature pour donner plus d'accord et de symétrie aux différentes parties du visage. Sa longueur a été prise par les artistes comme une mesure pour les autres parties du corps humain ; cette longueur, dans les deux chefs-d'œuvre que nous venons de citer, égale la quatrième partie de la longueur totale de la face; sa largeur, à l'endroit de l'ouverture des narines, est de 6 minutes dans la Diane, et de 7 minutes dans l'Apollon : différence qui paraît tenir au sentiment dont le dieu est animé.

La bouche est à 4 minutes de la base du nez. Sa plus grande largeur est de 7 minutes trois quarts dans la Diane, et de 9 minutes dans l'Apollon, dont l'expression, qui dilate davantage les narines, doit aussi un peu élever et écarter les angles des lèvres.

L'épaisseur de chaque lèvre est de 2 minutes au milieu de chacune d'elles.

L'oreille, vue dans la tête de profil, a tout son dé-

veloppement; elle a 12 minutes de longueur et 6 de largeur : l'extrémité inférieure de son lobe est au niveau de l'aile du nez.

On ne reconnaît pas des proportions aussi complétement semblables dans les autres monumens antiques; il est évident que l'on a voulu faire le frère et la sœur d'après un type commun, leur donner un air de famille; et, si l'on compare avec attention les têtes de ces deux belles statues, on verra qu'elles ne diffèrent que par des nuances légères, des traits fugitifs, et une sorte de délicatesse féminine dans la Diane, et un air plus mâle, une expression de courage et d'indignation sublime dans l'Apollon.

Les autres statues antiques présentent beaucoup plus de variétés dans les proportions de leurs diverses parties, et l'on ne peut guère croire que le calcul ait eu plus de part que le goût et le sentiment à la production de ces chefs-d'œuvre qui excitent si vivement notre admiration, et qui n'en paraîtraient pas aussi dignes si on les supposait composés le compas à la main, et sur des tables générales.

« En effet, dit M. Émeric David, quand on considère l'admirable variété des proportions des figures antiques, la grâce de leurs mouvemens, la vie dont elles paraissent animées, comment se persuader que des membres si souples, si bien assortis, aient été modelés et froidement associés les uns aux autres sur des canons mathématiques (1)?

(1) Le mot *canon* signifie règle ou mesure. Les Grecs avaient

» Combien de canons différens n'aurait-il pas fallu pour tant d'enfans, de vieillards, de femmes, de dieux, d'esclaves, de héros, dans mille poses variées! Il n'y a pas dans les nombreux ouvrages des Grecs deux figures semblables l'une à l'autre, etc... »

Il est donc raisonnable de penser que les sculpteurs grecs, trop bons observateurs de la nature pour la reproduire sans variété, se sont plus ou moins éloignés de certaines lois générales et des proportions déterminées par l'habitude de comparer, mais sans jamais sortir de certaines limites au-delà desquelles le goût leur avait appris qu'on ne trouvait plus de ce degré de beauté qu'ils voulaient atteindre dans leurs productions.

La nature, plus variée dans ses productions vulgaires, la nature, qui réalise tous les possibles, et qui paraît tendre encore plus à éviter la monotonie qu'à chercher la perfection, se donne plus de latitude, travaille sur une échelle plus étendue, et, sans aller même jusqu'à la difformité, offre de très grandes différences dans les proportions du corps humain, non-seulement chez les différens peuples, mais encore chez les individus du même âge et de la même nation.

Chez les enfans, les parties inférieures du corps n'étant encore qu'esquissées, la longueur de la tête forme la quatrième partie et demie ou la cinquième partie de la longueur totale du corps.

Albert Durer donne cinq fois la longueur de l'œil à

des canons de plusieurs espèces: des canons de direction, des canons de proportion, ou des canons mathématiques.

l'étendue transversale de la tête des enfans, à la hauteur de la région des yeux et l'origine du nez : proportions trop fortes, suivant Camper, qui reproche à Van-Dick d'en avoir fait usage dans le Sauveur enfant.

Chez les Indiens, les Chinois, les Tartares, les Hottentots, la plus grande largeur du visage se trouve entre les pommettes, dont la grande élévation forme un caractère de race très remarquable.

Le plus grand diamètre transversal, dans la face des enfans, est un peu au-dessous des pommettes, les sinus maxillaires n'étant pas alors développés, et l'arcade zygomatique ayant peu de saillie, tandis que les joues sont dans un état de gonflement par l'expansion du tissu cellulaire et l'abondance des sucs lymphatiques à cette époque de la vie ; la face est alors plutôt ronde qu'ovale.

Camper a comparé avec beaucoup de soin la hauteur de la tête à sa longueur (1) sur un grand nombre de têtes différentes, et principalement sur des têtes de Kalmouck, de Nègre, d'Européen, etc.

Il résulte de ces mesures comparatives que la forme de la tête paraît d'autant plus belle, que la hauteur l'emporte plus sur sa longueur. Ainsi, dans le Nègre, Camper a trouvé que la hauteur est à la longueur $:: 4 : 4 \frac{1}{2}$, et dans l'Apollon $:: 4 : 3 \frac{1}{9}$ (2).

(1) Camper, comme tous les anatomistes, mesure la longueur de la tête de l'extrémité du menton à l'occiput.

(2) *Voyez* Camper. Dissertation sur les différences réelles que présentent les traits du visage, vol. I, page 37.

Dans cette citation, et dans quelques autres, nous ne nous bor-

L'espace qui s'étend du sommet du front à la partie la plus élevée du crâne, a une partie ou nez de longueur dans l'Apollon; il est beaucoup plus court dans la nature vulgaire, et le Brun a affecté de lui donner moins d'étendue dans les têtes de la plupart des figures de ses tableaux.

Chez le plus grand nombre des individus, les yeux se trouvent placés un peu moins haut que dans les statues antiques; une ligne qui passerait par leur centre diviserait la face en deux parties égales. Ils paraissent d'autant plus élevés qu'il y a moins de front, comme dans les quadrupèdes, chez lesquels ils sont placés au haut de la face, et dirigés vers la terre, comme l'intelligence bornée et le naturel stupide de ces animaux. De petits yeux dirigés obliquement du côté du nez, sont regardés comme un caractère distinctif des Chinois et des Moluquois.

Suivant le peintre West, qui a demeuré long-temps en Amérique, chez les naturels du nouveau continent, l'œil est étroitement placé dans son orbite, et n'offre pas cet évasement de la paupière supérieure, qui ajoute tant d'agrément aux traits du visage chez les Européens (1). On observe quelque chose de semblable dans

nons pas à nous appuyer de Camper; nous tâchons, ainsi que nous l'avons annoncé, de fondre les résultats les plus importans de ses recherches dans cette nouvelle édition de LAVATER, qui doit être, d'après le but que nous nous sommes proposé, une histoire naturelle, physiologique et physiognomonique du visage.

(1) Camper, O. C., vol. I, pag. 8.

les traits des naturels de la Nouvelle-Hollande, d'Onalaska et du Kamschatka.

Les oreilles, comme les yeux, paraissent d'autant plus élevées que l'on s'éloigne des statues grecques; comme on le remarque dans le Nègre, le Hottentot, le Kalmouck. Il suffit même de placer ces parties à la région la plus élevée des côtés de la tête, pour changer le plus beau visage en caricature, pour en faire un idéal de faune et de satyre.

La largeur et l'aplatissement du nez, dans le Nègre, dépendent de la structure générale de la tête, et non, comme l'ont prétendu quelques voyageurs, d'une compression exercée par les mères sur cette partie du visage de leurs enfans. Les Négresses n'ont pas plus d'influence sur ces nez plats, que les femelles des singes sur le peu de saillie des narines dans les individus de leur espèce, ou que les femmes d'Europe sur les nez aquilins, qui caractérisent la race circassienne, et dont on ne s'est pas avisé d'attribuer l'élégant relief aux manœuvres des nourrices.

Souvent, avec une grande injustice, on charge la nature des fautes de l'art; dans l'erreur que nous relevons ici, on fait le contraire, en regardant comme des fautes et en attribuant à l'art de simples variantes de la nature.

Le nez est petit et encore très peu détaché et saillant chez les nouveau-nés et chez les très jeunes enfans en général.

Dans la tête, comme dans la totalité du corps, les parties moyennes et inférieures sont moins développées,

et c'est en procédant de haut en bas que la nature perfectionne et achève le corps humain.

Chez les vieillards, le nez, cessant d'être appuyé à sa base, se voûte, s'allonge, et paraît tomber sur la bouche, surtout quand elle est dégarnie de dents.

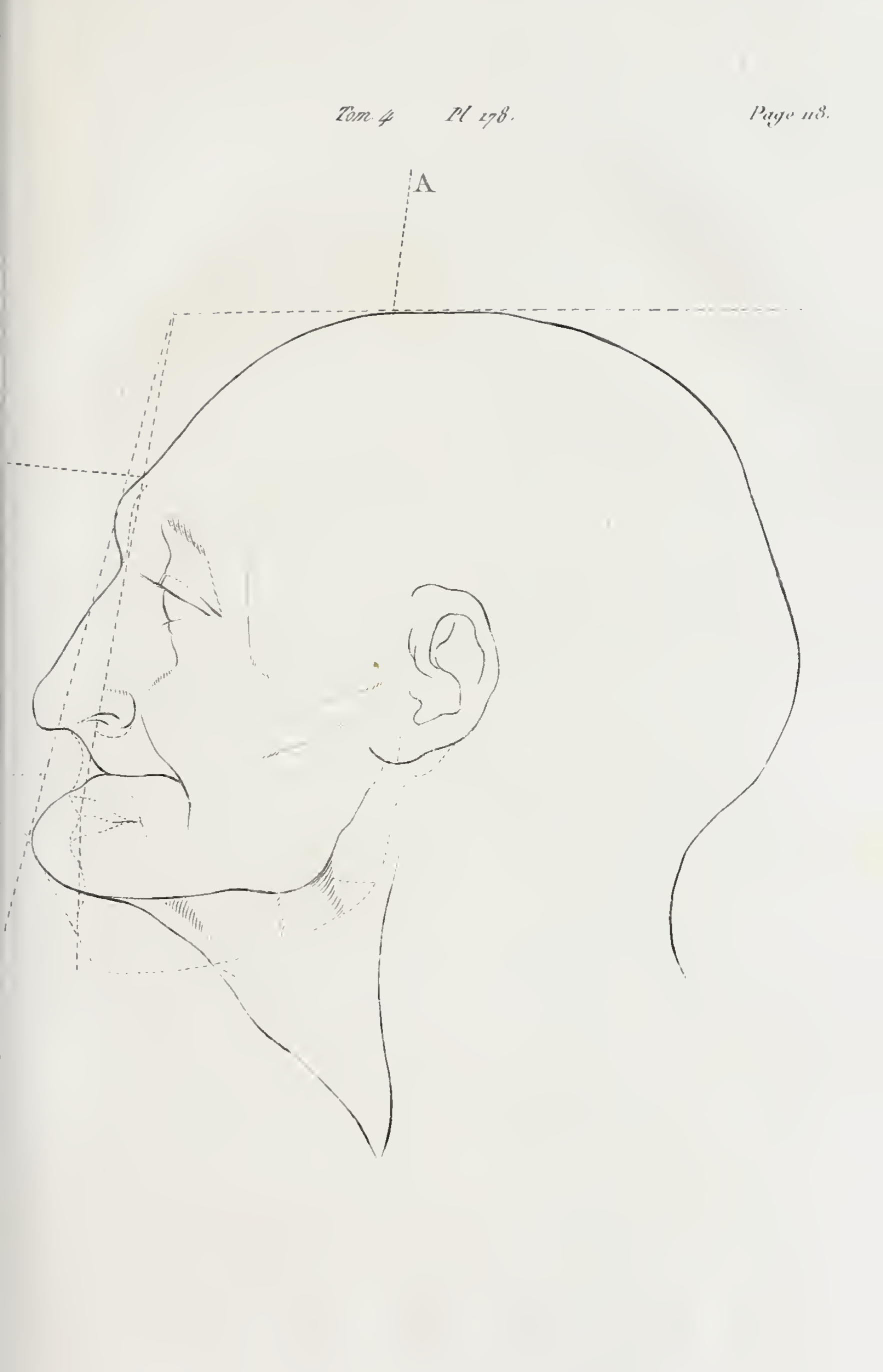
La distance du menton au nez diminue alors d'une manière remarquable; caractère de vieillesse que Raphaël a bien fait sentir, et que Camper reproche à d'autres peintres célèbres d'avoir négligé.

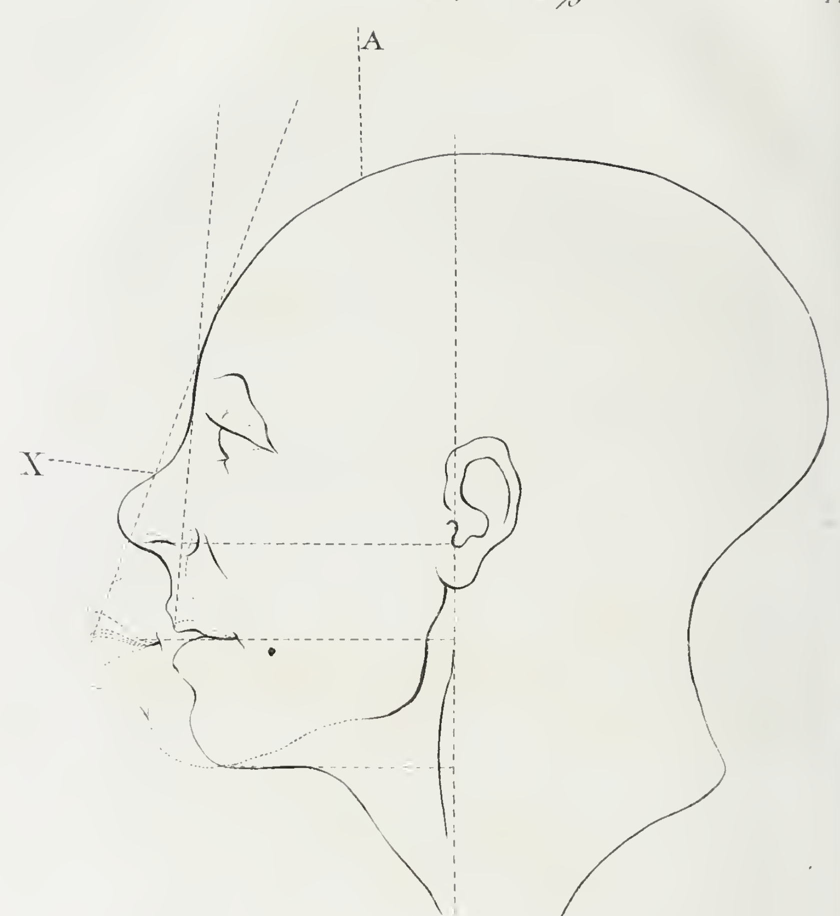
Il faut ajouter que, dans les vieillards, la mâchoire inférieure tend à remonter, que les angles de la bouche sont abaissés, et que le muscle appelé peaucier étant plus étendu, le cou est parsemé de rides bien marquées.

En général, c'est principalement dans le quart inférieur de la face que les altérations produites dans la forme du visage par la vieillesse sont plus sensibles; et il suffit de faire apparaître ce caractère de l'âge dans un profil de jeune homme pour le changer en profil de vieillard.

Suivez, dans la planche 178, le dessin marqué par le trait plein A; c'est le profil bien caractérisé d'un vieillard; regardez le même dessin avec les modifications indiquées par la ligne ponctuée X, et le profil du vieillard vous paraît changé en profil de jeune homme.

Par un procédé analogue, auquel il faut ajouter un changement dans la direction du front, on change à volonté un profil d'Européen en profil de Nègre, et un profil de Nègre en profil d'Européen.


A


A
X

Voyez la planche 179, et cachez dans cette planche la ligne ponctuée X, vous verrez de profil une tête européenne; cachez ensuite la ligne pleine A, et vous apercevrez aussitôt le profil hideux d'une tête de Nègre.

Chez les enfans, la bouche, qui n'a point encore assez de capacité pour loger spacieusement la langue, est habituellement entr'ouverte; et lorsqu'elle est close, les visages enfantins paraissent moins agréables. Le bas du profil des enfans est en outre plus oblique, le double menton plus marqué, et le cou moins long.

Telles sont les différences générales de la face humaine, que nous avons cru devoir faire ressortir dans une histoire naturelle du visage, considérée relativement à la physiognomonie.

L'homme ajoute beaucoup à ses variétés naturelles; et si, comme le lui reproche un philosophe moderne, il ne veut rien tel que la nature l'a fait; s'il aime les bizarreries; si, défigurant tout, il mêle et confond les climats, force une terre à nourrir les productions d'une autre, mutile son chien, son cheval (1), il se change, se déforme, se mutile beaucoup plus lui-même.

Ce qui appartient à l'histoire naturelle, dans ces modifications et ces altérations volontaires du type de l'humanité, fait d'ailleurs partie du tableau des mœurs des Sauvages. C'est en effet dans un état de barbarie, à l'origine de la civilisation, que l'homme, ne songeant point encore à se rendre beau, veut se faire terrible ou

(1) ROUSSEAU. Émile, ou de l'Éducation, liv. Ier.

du moins remarquable; et que, dans ce dessein, il se tatoue (1) de différentes manières, se déchire, se mutile et se couvre avec orgueil de stygmates de douleur ou de traces de courage; seuls caractères physiognomoniques dont l'expression puisse convenir à des nations sur lesquelles des traits moins forts feraient très peu d'impression.

Ces difformités, que l'on a comptées parmi les principales variations de l'espèce humaine, ne sont pas aussi profondes qu'ont voulu le faire croire quelques voyageurs.

Quelques peuplades paraissent cependant avoir cherché à comprimer le front des nouveau-nés, ou d'autres parties du crâne, pour donner différentes formes à la tête. « Les Macrocéphales, dit Hippocrate, sont ainsi nommés, parce qu'ils diffèrent des autres peuples par la longueur de leurs têtes. Cette disposition n'avait d'abord été chez eux que l'effet d'une coutume; mais à présent la nature y concourt aussi.

» Cette coutume doit son origine à l'idée de noblesse qu'ils attachent aux longues têtes.

(1) Plusieurs anthropologistes et quelques philosophes ont attribué les déformations des Sauvages au désir de plaire et à une coquetterie grossière. Il est évident qu'ils se sont trompés; ces changemens ne peuvent avoir pour objet que de se rendre terrible, les femmes étant encore dans un état d'asservissement qui ne peut se concilier avec l'amour, le désir de plaire, la coquetterie, les idées de la beauté : pensées et sentimens qui n'appartiennent qu'à un âge plus avancé de la société. *Voyez*, pour plus de développement, l'article suivant.

» Dès qu'un enfant est mis au monde, et pendant que sa tête est encore tendre, on la façonne avec les mains, on la serre avec des bandages et d'autres machines propres à cet usage, de manière qu'on la force à s'allonger et à prendre insensiblement la figure sphérique. Ce ne fut dans le commencement, comme je viens de l'observer, que l'effet de la coutume; mais, avec le temps, la nature s'y était tellement pliée, qu'elle n'avait plus besoin d'être forcée par la coutume (1). »

Strabon attribue une semblable pratique aux Sigynes, voisins du Mont-Caucase (2).

Bodin assure qu'il fut un temps où les Français eurent aussi ce caprice d'allonger la tête de leurs enfans. *Exemplis domesticis utor. Cum majores nostri vultus, cum oblongos formosiores esse putarent, obstetrices sensim perfecerunt ut longissimi viderentur; id quod videre est, in antiquis statuis et imaginibus* (3).

Plusieurs Sauvages de l'Amérique ont de pareils usages, et c'est sans doute à leur effet que quelques peuplades ont dû le nom de *têtes de boule*, *têtes plates*, etc., qui leur a été donné par les voyageurs.

Suivant la Condamine, les *Omeguas* pressent la tête des nouveau-nés entre des ais de bois; d'autres Sauvages exercent la même compression avec les mains; d'autres

(1) ΙΠΠΟΚΡΑΤΗΣ. ΠΕΡΙ ΑΕΡΩΝ ΤΟΠΩΝ. Traduction française par M. Coray; vol. I, pag. 73 et suiv.

(2) Strabon, l. XI, p. 358.

(3) *Method. ad facilem Historiæ cognitionem*, c. 5, p. 217.

entre des masses d'argile, d'autres avec des oreillers de coton.

« Les Caraïbes se sont surtout rendus remarquables par ces déformations, dit Labat; le front de ces Sauvages est tellement aplati, que, sans l'élever, un Caraïbe peut voir au-dessus de sa tête. »

On sent néanmoins très aisément que ces difformités n'ont pu être bien profondes, puisque alors leur effet aurait nécessairement occasionné la démence : état dans lequel on ne peut pas supposer une peuplade ou une nation, comme de Paw l'a très bien remarqué.

Cependant il paraît que l'aplatissement du front est assez marqué dans les Caraïbes; et Camper, qui a dessiné et mesuré avec beaucoup de soin la tête d'un vieux Sauvage de cette race, reconnaît que le front était sensiblement écrasé, le sommet du crâne plus élevé, et la forme du crâne en général très allongée.

Forster, qui était un excellent observateur, a reconnu aussi l'aplatissement du front chez les naturels de Mallicolo, et le regarde comme un des principaux caractères de cette variété de l'espèce humaine.

En parlant de la forme du nez, chez les Nègres, nous avons eu occasion de faire remarquer que l'on ne pouvait guère attribuer ce caractère national à des usages particuliers

Une critique saine et judicieuse n'est pas moins indispensable dans l'histoire naturelle que dans l'histoire politique des nations; mais, si cette critique ne permet pas de rapporter aux mœurs ce qui tient véritablement à la nature, elle ne doit pas refuser d'ad-

mettre comme vrai ce que plusieurs voyageurs dignes de foi ont dit de certaines particularités extraordinaires, ou de certains usages réels, quoique bizarres et à peine vraisemblables.

C'est principalement aux parties molles du visage que ces pratiques extraordinaires ont fait éprouver des modifications remarquables. Ne pouvant altérer le fond, l'homme a travaillé, tourmenté et changé de mille manières l'enveloppe et la draperie.

Ainsi plusieurs Sauvages ont cherché à allonger leurs paupières; d'autres ont peint ou arraché leurs sourcils.

Les Zélandais, les habitans de la Nouvelle-Hollande, se percent la cloison du nez, et y portent des ornemens de différens poids.

Quelques Arabes passent dans cette cloison de larges anneaux.

Les Péruviens portaient au bout du nez un anneau d'or massif, dont le poids abaissait insensiblement le nez, et le faisait tomber presque sur la bouche.

D'autres Sauvages ont changé diversement la forme des lèvres, en les perçant, en les allongeant, et en y portant aussi des ornemens de différente nature.

Chez quelques Sauvages de l'Amérique méridionale, les femmes portent à la lèvre inférieure une espèce de bijou dont elles augmentent le volume et le poids à mesure qu'elles vieillissent; ce qui les empêche de prononcer les labiales quand elles sont très vieilles.

Les oreilles ont encore subi des changemens plus étendus que les lèvres et le nez.

Les habitans de l'île de Pâques les ont assez longues pour qu'elles descendent jusque sur les épaules.

Les habitans de Siam ont aussi de très longues oreilles. Plusieurs Sauvages y suspendent divers objets; les Zélandais, de l'étoffe, des plumes, des clous, et jusqu'à des paquets de ciseaux ou d'aiguilles. Quelques Négresses y portent des anneaux d'un demi-pied de diamètre; et les Tartares, des pendans qui ont jusqu'à un pied de longueur....

Note. On croirait à peine avec quelle facilité et quelle confiance aveugle des auteurs adoptent des erreurs accréditées par la crédulité publique. Cependant on ne doit pas ignorer qu'il n'y a qu'une compression long-temps continuée, ou les effets du rachitisme qui puissent altérer la conformation primitive des os du crâne de l'enfant. Ces os, quoique légèrement mobiles au moment de la naissance, et courbés en voûte, se soutiennent mutuellement. Mais les déformations qui ne sont qu'individuelles, ne peuvent point former le type fondamental de l'organisation de toute une nation.

J.-P. M.

ARTICLE III.

ANALYSE ANATOMIQUE ET PHYSIOLOGIQUE DU VISAGE.

Dans les considérations précédentes nous avons indiqué d'une manière générale les élémens organisés que la nature a réunis, et que l'analyse fait découvrir dans la structure de la face humaine.

Ce sont les os, les muscles, les vaisseaux, les nerfs, la peau et les vaisseaux capillaires, auxquels elle doit sa couleur et la variété des nuances dont elle se pénètre sous l'influence des passions.

Il faut en outre faire entrer dans cette énumération les vaisseaux lymphatiques ainsi que le tissu cellulaire auquel se rapportent plusieurs phénomènes, sur la cause physique desquels il importe au physionomiste de s'éclairer par l'anatomie et la physiologie.

Il semblerait que, dans l'étude analytique de ces différentes parties constituantes du visage, on devrait commencer par la peau, et ne traiter de l'appareil osseux qu'après avoir successivement enlevé et fait connaître les différentes parties qui le cachent.

Une simple réflexion sur le mode de fonction et d'emploi des divers appareils qui entrent dans la composition du visage, suffira pour prouver qu'il faut adopter un autre ordre.

La peau n'est que le vêtement des chairs, et les chairs elles-mêmes, assemblage très composé de divers organes, ne sont que le vêtement des os.

Si l'on veut connaître le fond avant la draperie, il importe donc de commencer par le squelette, qui est véritablement le corps, la base du reste de l'économie, et la cause principale du caractère et de la variété des formes.

Les artistes grecs, suivant la remarque de M. Émeric David, représentèrent souvent Prométhée modelant un squelette, et paraissant commencer l'homme par l'appareil osseux. La nature ne procède pas sans doute de cette manière dans l'organisation; on est porté à croire du moins qu'elle travaille avec plus d'ensemble, qu'elle fait tout à la fois et d'un seul jet.

Mais cette conduite de Prométhée indique que, pour imiter ou pour étudier l'extérieur de l'homme d'une manière physiognomonique, il faut d'abord s'être arrêté au *dessous*, c'est-à-dire au squelette, et le couvrir ensuite successivement des différens appareils d'organes qui s'y attachent, et qui forment l'extérieur du corps humain.

Dans l'étude anatomique du visage, on doit donc d'abord traiter du squelette de la face, et passer ensuite aux autres parties dont les proportions, le développement, la forme, produisent tant de variétés dans la physionomie.

Nous distribuerons en conséquence ce III[e] article en cinq sections, rangées sous les titres suivans :

I. Appareil osseux. (*Physionomie passive.*)
II. Appareil musculaire. (*Physionomie mobile.*)

III. Appareil nerveux et sympathies de la face. (*Physionomie active.*)

IV. Appareil des artères et des veines de la face.

V. Appareil extérieur composé de la peau, des vaisseaux capillaires et du tissu cellulaire du visage.

I.

DESCRIPTION DE L'APPAREIL OSSEUX DE LA FACE.

Au premier aspect, la face décharnée, l'appareil osseux du visage, et en général le squelette de l'homme, semble devoir ne faire naître que des sensations pénibles; mais, lorsque l'on peut regarder avec quelque sang-froid et quelque courage ces ruines de l'homme, on n'est plus aussi effrayé, et l'intérêt le plus vif, une curiosité philosophique succède à l'impression pénible dont on n'avait pu se défendre. On ne tarde pas alors à voir que ces débris forment un appareil dont les dispositions établissent dans le corps humain l'ordre, les proportions, la beauté de l'ensemble, en un mot, l'arrangement et l'effet de tout l'extérieur de l'organisation.

Le squelette est le soutien de tous les organes; il en établit l'aplomb par son aplomb, les formes pas ses formes; il donne à l'artiste les divisions principales, les grandes masses. Par ses proportions et son mécanisme, il est la cause principale de la grandeur, de la légèreté, de la grâce, de tout ce qu'il y a de fixe et de fondamental dans la physionomie.

Que de faits importans l'anatomiste ne rattache-t-il pas en outre à l'étude du squelette! Ces débris qui effraient, qui repoussent un spectateur vulgaire, sont pour lui des monumens pleins d'intérêt, qu'il sait interpréter, et qui lui rappellent tous les détails de l'admirable structure dont ils ont fait partie.

Là, pourrait-il dire en faisant remarquer le beau développement du crâne, là était contenu le cerveau et se produisaient les phénomènes de la pensée; ces cavités creusées dans différentes régions de la face, sont les demeures abandonnées des organes des sensations; la forme et le mécanisme des côtes me rappellent la respiration; la figure et la direction de la colonne vertébrale me font connaître un des principaux caractères de l'homme; j'aperçois les viscères les plus importans dans les enceintes osseuses qui les renfermaient et les protégeaient. En dehors, je découvre les attaches des muscles; je suis la distribution des vaisseaux et des nerfs; en un mot, par la pensée, je revois, je remets à leur place respective toutes les parties de l'organisation, et je ne puis être effrayé de cette nudité du squelette qui me cache en quelque sorte l'intérêt de mes rapprochemens et de mes souvenirs.

Partageons cet enthousiasme de l'anatomiste philosophe, et étudions dans le même esprit le système osseux de la face, dont les planches 180, 181, 182, 183 et 184 présentent les principaux détails.

La face est toute la partie antérieure de la tête. Elle a beaucoup d'étendue dans l'homme, et se trouve sur le même plan que les principaux organes de la vie de relation, avec lesquels les rapports du visage sont aussi nombreux qu'importans.

Le savant ou l'artiste, qui ont un grand intérêt à s'occuper de l'art de connaître les hommes par la physionomie, ne peuvent donc étudier avec trop de soin et de détail l'ostéologie de la face.

Les différences plus ou moins significatives de l'appareil osseux du visage forment la physionomie passive et permanente.

Cette physionomie ne se borne pas à quelques traits individuels et passagers ; elle est surtout remarquable par des caractères du premier ordre : par ceux des âges, des races, des variétés nationales, du tempérament, etc. Tout ce qu'il y a de fondamental, de général, est marqué, ou se grave avec le temps sur les os de la face.

La division que les anatomistes ont établie entre les os du crâne et les os de la face, n'est pas exacte ; plusieurs os du crâne, tels que le frontal, le temporal, etc., contribuent au squelette du visage.

Nous devons distinguer, relativement au point de vue qui nous occupe, les os qui constituent la forme de la face, son extérieur, de plusieurs pièces osseuses placées dans différentes cavités de cette partie de la tête, où elles entrent dans la composition de quelques appareils d'organes particuliers, tels que ceux des sensations, de la digestion.

Les os qui constituent la forme du squelette du visage sont seuls le sujet de la description suivante, et des planches que nous ne séparons pas de cette description, dont nous avons cherché d'ailleurs à diminuer la sécheresse par quelques développemens physiologiques, et par l'indication fréquente des rapports de ce genre d'étude avec la physionomie.

Dans la planche 180, on voit de profil, et très dis-



A Os frontal
-Bosse frontale
-Bosse sourcilière
- Arcade sourcilière
B-Temporal

b-Trou auditif
b-Apophyse mastoïde
C-Pommette
D-Machoire sup.re
E-Machoire inf.re

e - Angle de la Machoire inf.re
3 - son apophyse Coronoïde
4-son Condyle
F-Arcade Zygomatique
J - Apophyse Styloïde

K - Fosse Canine
N - Os propre du Nez
O - Occipital
P - Parietal

G. Sidnage del.t F. Kaiser sculp.t

tinctement, la face et le crâne, moins la base de ce dernier.

O. L'occipital placé à la partie postérieure du crâne, dont il fait la portion la plus reculée.

B. L'os temporal placé au-devant et sur les côtés de l'occipital, très important à considérer relativement aux arts et à la physiognomonie, parce qu'il se dessine sous la peau, et que le relief qui le termine en arrière varie dans son développement et son expression, suivant le degré de force de l'individu, son tempérament, ses habitudes et sa profession. Il contribue à la face par le trou auditif et par le prolongement qui concourt à former l'arcade zygomatique.

P. L'os pariétal en devant de l'occipital, au-dessus du temporal, et formant avec l'os pariétal du côté opposé la région moyenne du crâne.

A. L'os frontal tout-à-fait au-devant, et contribuant à la fois à la formation du crâne et de la face.

Planche 181. A. L'os frontal vu dans tout son développement et de face, la portion du crâne la plus intéressante à observer pour le physionomiste, par la manière dont les variétés de sa configuration contribuent aux diversités du visage.

N. Les os du nez, au-dessous du frontal, dont ils paraissent un prolongement, et au-dessus des fosses nasales.

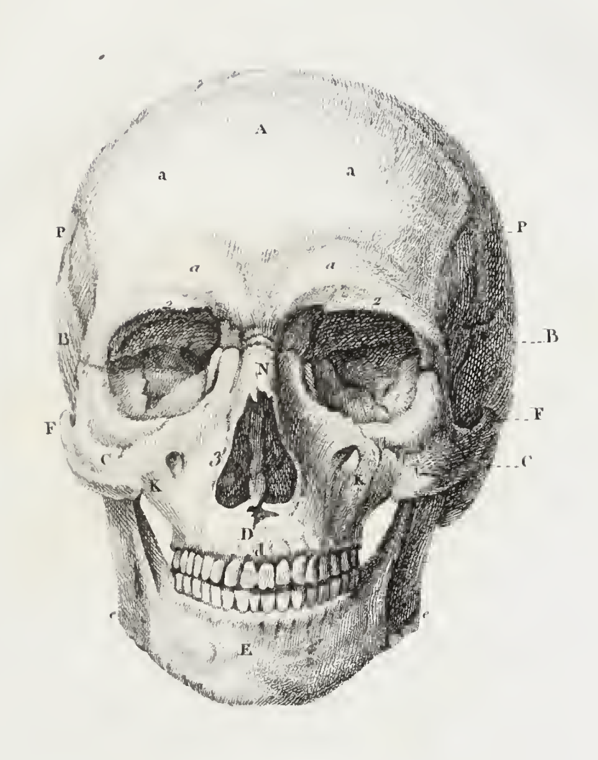
D. La mâchoire supérieure, séparée de l'os maxillaire du côté opposé, par les os du nez, au-dessous du front, et se terminant par une portion très large, que forme le bord alvéolaire supérieur d.

C. L'os de la pommette, uni à l'os maxillaire et à une saillie qui vient de l'os temporal par une articulation très serrée et que l'on aperçoit à peine.

E. La mâchoire inférieure mobile, plus détachée des autres parties de la face, qu'elle termine, et dans laquelle son étendue, sa largeur, ses différens degrés d'enfoncement ou de saillie, produisent des variétés si nombreuses dans la physionomie.

Ces différens os, et quelques autres plus profondément situés (1), forment, par leur ensemble, tout l'édifice osseux de la tête. Ils sont unis entre eux par des articulations plus ou moins serrées, et dont la trace, à peine sensible à la face, est plus marquée au crâne, où

(1) Ces os sont : le sphénoïde à la base du crâne ; les os lacrymaux dans l'orbite ; l'ethmoïde dans l'épaisseur de la face, où il est employé comme partie de l'organe de l'odorat ; le vomer un peu moins profondément, et servant à séparer les fosses nasales ; les os du palais, etc., etc.



A Os frontal
a a – Bosses frontales
a a – Bosses Sourcilières
2 2 – Arcades Sourcilières
B – Temporal
C – Pommette
D – Machoire supérieure
3 – son Apophyse montante
d – bord Alvéolaire
E – Machoire inférieure
e e – Angles de la Machoire infre
F – Arcade Zygomatique
K – Fosse Canine
N – Os propre du Nez
P – Pariétal

G. Sabuge del.t F. Kaiser sculp.t

elle se montre, comme on le voit dans la planche 180, sous la forme de ces linéamens qui, dans les cartes de géographie, servent à indiquer les chaînes de montagnes ou les rivières. (*Voyez* cette planche.)

Le mécanisme de ces articulations est aussi favorable qu'il pouvait l'être; il mérite toute l'attention de l'anatomiste philosophe, et son examen se réunit à beaucoup d'autres preuves, pour démontrer que, plus on étudie la nature dans les détails de ses opérations, plus on apprend à l'admirer.

En effet, il serait difficile de rien imaginer de mieux calculé et de mieux exécuté que le mécanisme des articulations des os de la tête (1). Au crâne, il est tel, que tous les os, unis entre eux par les saillies et les enfoncemens réciproques de leurs bords, soutiennent et sont soutenus, valent les uns par les autres, partagent le poids ou l'effort porté sur l'un d'eux, et dont le mouvement est absorbé ou décomposé en partie par les sutures, de telle sorte, que le cerveau peut difficilement recevoir une commotion, tandis que, d'une autre part, les os sont bien articulés, qu'il est plus facile de les briser que de les désunir.

(1) Ce mécanisme a été le sujet de trois excellens mémoires d'anatomie physiologique; savoir :

1° HUNAULD. *Mémoire sur le mécanisme et l'usage des os du crâne;* académie des sciences, 1730;

2° BORDEU. *Sur le mécanisme des os de la face;* académie des sciences, savans étrangers; vol. II, pag. 13;

3° THOURET. *Mécanisme des os du crâne dans le fœtus;* mémoire de la société de médecine, 1782 et 1783.

Un mécanisme non moins favorable se fait remarquer dans l'articulation des os de la face; tout y est disposé de manière à ce que les différens points du bord alvéolaire soient appuyés en raison de l'effort qu'ils ont à soutenir de la part de la mâchoire inférieure, dont tout le choc se distribue d'ailleurs à l'extérieur, sans pouvoir altérer par des contre-coups, ni le cerveau, ni les organes si délicats de l'odorat et de la vue : mécanisme vraiment admirable, et qui fait que des organes aussi délicats peuvent être impunément placés dans le voisinage des mouvemens et de l'action qui commencent le cercle des opérations de la vie animale (1).

Nous renvoyons aux mémoires cités de Hunauld et de Bordeu, les lecteurs qui voudraient connaître avec détail le mécanisme dont nous indiquons à peine ici les résultats les plus généraux et l'effet principal dans l'économie vivante.

Revenons à l'examen des différentes régions du crâne et de la face.

L'occipital O, que nous avons déjà indiqué, et qui, en se prolongeant en dessous, un peu même au-delà des saillies J (planche 180), contribue à former une grande partie de la base du crâne (2).

(1) La mastication, dans l'homme ou dans les animaux herbivores; de plus, la *préhension*, le combat, le déchirement et le carnage, dans les espèces qui se nourrissent exclusivement de chair.

(2) On appelle ces saillies les apophyses *styloïdes*, de leur forme en stylet.

L'occipital présente, dans son milieu et à la partie postérieure de la tête, des lignes saillantes qui ne se dessinent pas sous les chairs, mais que l'on doit sentir, que l'on soupçonne dans les têtes chauves des personnes faibles ou âgées, et dont les muscles ne sont pas assez épais pour en cacher entièrement les empreintes osseuses; caractère que les sculpteurs et les peintres qui ont profondément étudié la nature, font bien sentir dans les têtes des savans et des philosophes.

Le trou occipital A, placé, dans l'homme, à très peu de distance des saillies J, se trouve presqu'à une distance égale du point E et du point C. (*Voyez* la planche 184, fig. 2.)

On peut voir, planche 180, cette ouverture qui se trouve à la base du crâne, mais on en reconnaît la situation par la manière dont la tête est articulée avec la colonne vertébrale.

L'examen de cette disposition, sur laquelle Daubenton a appelé le premier l'attention des anatomistes, est une des circonstances où l'anatomie comparée se lie à la physiognomonie et à la philosophie générale, par la lumière qu'elle répand sur une des particularités les plus remarquables de l'espèce humaine.

« L'homme, dit le savant que nous venons de citer, ayant le cou et le corps dirigés verticalement, la tête doit être placée en équilibre sur la colonne vertébrale, pour rendre tous ses mouvemens plus faciles, et pour la maintenir sur la colonne osseuse, qui est le point d'appui qui lui donne l'attitude du corps humain. Aussi le grand trou occipital est placé à peu près au

centre de la base du crâne, et ce trou n'est guère plus éloigné de l'extrémité des mâchoires que du fond de l'occiput. La tête est si bien placée pour son équilibre, que, si on prolongeait la ligne verticale que suivent le cou et le corps, elle passerait par le sommet de la tête. »

Rien de semblable n'est présenté par les quadrupèdes, et le trou occipital est d'autant plus reculé que, s'éloignant davantage de l'homme, on va chercher ses sujets d'observation dans les derniers rangs de l'animalité.

Dans les grenouilles, les crapauds, et chez les autres membres de la hideuse famille des reptiles, ce trou est repoussé au-dehors de la base du crâne, et il y a absence totale de cou et de visage.

Ces différences ne sont pas des traits isolés; elles tiennent à l'ensemble de l'organisation.

Ainsi la position du trou occipital presque au milieu de la base du crâne, rend nécessaire la station perpendiculaire (1), détermine la forme du crâne, et peut être regardé comme la cause de la grande étendue et de la beauté du visage, de la situation favorable et de l'accord des organes des sensations.

Le grand trou occipital, dans l'homme, diffère aussi beaucoup de celui des animaux par la direction de son plan.

Ce plan, dans l'espèce humaine, est presque hori-

(1) Par une conséquence de la position du trou occipital, l'homme ne peut, dans l'attitude d'un quadrupède, toucher la terre qu'avec le front.

zontal lorsque la tête est droite, sans s'incliner en avant ou se renverser en arrière.

Dans cette attitude, le visage est sur une ligne verticale presque parallèle à celle du cou et du corps. Les mâchoires ne font alors pas plus de saillie que le front.

Dans les quadrupèdes, et même dans les singes, le plan de l'ouverture du grand trou occipital est beaucoup plus incliné en bas, et passe au-dessous de la mâchoire inférieure.

Nous aurons occasion de remarquer plus tard que la position du trou occipital présente quelques différences dans les six principaux types auxquels on rapporte les variétés de l'espèce humaine.

B. Planche 180. L'os temporal, pièce osseuse double, et placée au-devant de l'occipital, présente à sa surface externe plusieurs parties que l'on a bien fait sentir dans cette planche.

J. Planche 180. Apophyses styloïdes, qui ne peuvent contribuer en aucune manière à la physionomie.

Apophyse zygomatique, très allongée, et qui, en se réunissant avec l'os de la pommette, forme l'arcade zygomatique, plus ou moins arquée, plus ou moins saillante, depuis le paisible herbivore jusqu'aux plus farouches carnassiers, chez lesquels l'étendue et la force de ce relief *zygomatique* favorisent puissamment l'action de l'un des principaux muscles élévateurs de la mâchoire inférieure (1).

La saillie de ce même relief est en général un signe

(1) Le masséter (*zygomato-maxillaire*, Chaussier).

de force, et l'on ne doit pas s'étonner de la valeur et de l'expression que l'on a données dans l'Hercule Farnèse à cette indication.

b. L'apophyse mastoïde, dont le volume fournit aussi un caractère de force très marqué chez les hommes qui font un emploi particulier des muscles de la partie postérieure de la tête.

b. *Le conduit auditif*, dont la situation est si importante relativement à la beauté du visage. Il est placé au-devant de l'apophyse mastoïde, plus bas ou plus haut, suivant la perfection du type dans lequel on le considère.

Quoique les cheveux et une partie de l'oreille externe couvrent en grande partie la fosse temporale B, planche 180, le physionomiste et l'artiste ne doivent pas négliger l'observation de cette région du crâne, dont la grande étendue est une indication de force et de courage; caractère qui se distingue aisément dans l'Hercule Farnèse.

La surface externe du pariétal n'offre rien de particulier pour le physionomiste.

Il n'en est pas ainsi du frontal, à l'examen duquel nous allons rapporter plusieurs considérations qui intéressent également l'anatomiste, le physionomiste et l'amateur des beaux-arts.

Les détails à indiquer sur la surface externe de cet os, sont: 1° les bosses frontales a a, planche 181; 2° les bosses nasales *a a;* 3° les arcades *sourcillières* 2 2, protégeant l'œil par une arête bien tranchée, et offrant en dedans et en dehors deux légères proéminences; 4° les

orbites au-dessous des arcades sourcillières, cavités profondes que remplissaient les yeux, et dont le vide est peut-être ce que les têtes décharnées offrent de plus effrayant et de plus horrible.

Ce qu'il faut d'ailleurs remarquer avec plus de soin dans l'os du front, chez l'homme, c'est son étendue, sa belle convexité, qui annoncent le volume du cerveau et la supériorité de l'intelligence.

Camper, que nous avons eu déjà si souvent l'occasion de citer, a attaché avec raison une grande importance à cette forme arrondie et avancée de l'os du front, dont il a cherché à apprécier mathématiquement les différens degrés de courbures dans les variétés de l'espèce humaine et dans plusieurs genres d'animaux.

Nous demandons qu'il nous soit permis de rappeler ici avec quelque détail, et de fondre en quelque sorte dans cet ouvrage, les résultats des recherches intéressantes de cet anatomiste célèbre, qui aima, qui cultiva lui-même les arts du dessin, ainsi que la partie positive et en quelque sorte physiologique de la physiognomonie.

Camper avait appris, dès sa première jeunesse, l'art de dessiner et de peindre, dont il a fait un fréquent usage dans ses travaux. Avant d'avoir rendu son regard savant par l'étude de l'anatomie, il fut frappé de la grande différence que l'on remarque entre les têtes idéales et la nature vulgaire, sans pouvoir découvrir la cause principale de ce grand caractère de beauté.

Ayant eu dans la suite à dessiner une tête de Nègre,

qui se trouvait dans un tableau de van Den Tempel, qu'il copiait, il vit avec surprise que cette tête n'avait de Nègre que la couleur, et insensiblement ses idées devinrent plus lumineuses et plus étendues; il arriva à distinguer au premier coup d'œil l'antique de ce qui ne l'était pas, le style grec de tous les autres; connaissances auxquelles il faut attribuer la sévérité motivée et juste avec laquelle il a parlé des dessins qui se trouvent dans les recueils sur l'antiquité, par Tristan, Gronovius, Grævius, Burmannus, Montfaucon, Spon, le comte de Caylus même, quoiqu'il fût assez bon dessinateur (1); Natter, de Mariette, enfin de la Chau et le Blond, qui ont donné en 1780 l'explication et la description du cabinet du duc d'Orléans. C'est sans doute par ces premières observations qu'il faut expliquer la préférence que Camper, qui n'avait point voyagé en Italie, accordait aux gravures des tableaux de Raphaël, du Poussin, du Titien, sur les tableaux mêmes de Rubens, sans en excepter celui de la Vierge et de l'enfant Jésus, d'ailleurs admirable, et dont il était bien éloigné de méconnaître la beauté.

Toutes ces remarques le conduisirent à être frappé du défaut de la méthode de l'ovale, employée pour dessiner des têtes; et, lorsque dans la suite il fut chargé d'enseigner l'anatomie à Amsterdam, il fit scier perpendiculairement par le milieu un grand nombre de têtes

(1) Camper préfère à tous ces ouvrages ceux du baron Stosch, qui posséda au plus haut degré le tact nécessaire pour apprécier le caractère du beau antique, et qu'il plaint d'avoir été défiguré par Picart.

d'hommes ainsi que de quadrupèdes, ce qui l'amena à voir que les principales différences de physionomie, dans l'espèce humaine et dans les autres espèces d'animaux, venaient de la direction de la ligne faciale et des différens degrés de saillie et de prolongement des mâchoires.

Cette ligne faciale se tire le long du front et de la lèvre supérieure.

Le Brun avait déjà montré que le front perdait sa saillie, et que, par cet abaissement, on pouvait à volonté dégrader le plus beau profil humain, et le faire passer par tous les degrés de l'animalité.

Camper reconnut ensuite que cette ligne avait une direction constante et déterminée dans le beau idéal : direction dont les anciens artistes se sont peu écartés dans les portraits des grands hommes de leur temps, où la ligne faciale ne diffère en aucune manière de celle des autres hommes de la même race.

Des rapprochemens, des comparaisons entre un grand nombre de têtes appartenant à différens âges et à différentes races, perfectionnèrent ces observations, et permirent d'en tirer des conséquences générales. « En effet, dit lui-même Camper, aussitôt que je faisais tomber la ligne du visage en devant, j'avais une tête antique; si je la faisais pencher en arrière, j'avais une tête de Nègre; si je la faisais encore plus inclinée, j'avais une tête de singe; en augmentant toujours de plus en plus l'inclinaison, j'avais des têtes de chiens, de bécasses, etc. »

Afin de donner à ces recherches plus de précision,

il faut déterminer d'une manière exacte l'inclinaison de la ligne faciale. Pour y parvenir, on tire avec le plus grand soin, et avec la plus scrupuleuse attention, la ligne horizontale *a b*, qui est parallèle à la base du crâne. (*Voyez* planche 184, figure 1.)

La ligne faciale *m g* fait avec la ligne horizontale, dans ce profil, un angle d'environ 77 degrés.

A mesure que le front recule et s'aplatit, l'angle diminue d'ouverture. Il n'a que 42 degrés dans un singe à queue. L'oreille alors remonte, est plus en arrière, et il y a une grande disproportion entre les espaces *n c* et *c d*. Planche 184, figure 1. L'espace *n c*, presque entièrement occupé par la face, est beaucoup plus grand, et le crâne proprement dit, montre assez, par son resserrement, que le cerveau et l'intelligence n'occupent qu'une petite place, et jouent un rôle très borné dans l'organisation. On voit de cette manière, aussi clairement que si le crâne était scié par le milieu, le rapport de la cavité cérébrale avec les mâchoires.

Dans l'orang-outang on trouve d'autres proportions; l'angle facial a 58 degrés, et l'espace *n c* est plus étendu.

Cet espace *n c* : *c d* :: 7 : 5, et la hauteur de la tête est à sa longueur :: 6 : 4.

La hauteur du front donne à cet animal un peu plus de ressemblance avec l'homme : les cavités des orbites sont plus ouvertes par en haut, ce qui donne à l'œil une forme beaucoup plus agréable.

Dans la tête décharnée d'un jeune Nègre, que Camper a observée avec beaucoup de soin, la ligne faciale

faisait avec la ligne horizontale un angle de 70 degrés.

n c était à *c d* :: 31 : 32. Au premier coup d'œil, dit le célèbre anatomiste hollandais, on ne pouvait méconnaître dans les proportions le caractère d'une figure humaine.

Albert Durer, en traitant des métamorphoses des lignes du visage, donne à la ligne faciale le même degré d'inclinaison que Camper. Les anciens paraissent avoir apporté une attention toute particulière à la ligne faciale ou caractéristique des Nègres, comme on peut s'en convaincre surtout dans le Recueil des Antiquités du comte de Caylus, vol. VII, planche 5, figures 1 et 2, et planche 81, figure 5.

Il faut consulter aussi le vol. V, planche 90, figure 12, où l'on trouve des têtes de Nègres modelées sur des vases et des lampes, dont les profils sont exécutés avec beaucoup de précision.

L'angle que fait la ligne faciale d'un Kalmouck, d'après les mesures de Camper sur l'échantillon qu'il possédait, est aussi de 70 degrés, mais la tête a plus de hauteur; il y a plus de face, et *n c* : *c d* :: 11 : 7 $\frac{1}{4}$.

Sur les têtes européennes de toutes les nations, que j'ai soigneusement mesurées, dit Camper, la ligne faciale *m g* fait un angle de 80 degrés avec la ligne horizontale; *n c* : *c d* :: 7 $\frac{1}{2}$: 7 $\frac{1}{4}$. On peut conclure de ces observations que c'est en élevant la ligne faciale entre les limites de 85 et de 100 degrés qu'on ennoblit une physionomie au point d'inspirer à sa vue ce respect soudain, cette vénération religieuse dont Phidias ne

put se défendre en regardant le marbre fait dieu par son ciseau.

Le développement, les progrès de l'esprit humain, sont évidemment en rapport avee ees degrés de beauté. « Nous ne voyons pas, du moins, dit M. Cuvier, qu'aueun des peuples à front déprimé et à mâehoire proéminente ait jamais fourni de sujets égaux au général des Européens, par les faeultés de l'âme; et nous sommes si bien aeeoutumés à eette liaison entre les proportions de la tête et les qualites de l'esprit, que les règles de physionomie qui s'y rapportent sont devenues un sentiment vulgaire. L'importanee de eette proportion du erâne à la faee, ajoute ee eélèbre naturaliste, ne se dément pas plus dans les diverses espèees de singes que dans les diverses raees d'hommes. » En effet, ees animaux ont été elassés, par MM. Cuvier et Geoffroy, d'une manière aussi nouvelle que philosophique, en prenant la saillie du museau et l'inelinaison de la ligne faeiale pour termes de eomparaison.

Les singes, elassifiés d'après eette eonsidération, forment des groupes naturels en quelque sorte, et dans l'observation desquels on voit la forme de la tête, l'étendue de l'os du front, l'ouverture de l'angle faeial, répondre au degré d'intelligenee et de moralité.

« Les ORANGS-OUTANGS, à tête ronde et voûtée, à faee plate, nous étonnent par leur gravité, leur adresse et leur intelligenee.

» Les SAPAJOUS, à faee eourte, à tête légèrement aplatie, sont gais, vifs, légers; ils se font aimer par leurs tours et leur gentillesse.

» Les GUENONS, qui ont presque la même forme de tête, ont aussi beaucoup de rapports avec les sapajous par les mœurs et le caractère.

» Les MACAQUES et les MAGOTS, dont le museau commence à s'allonger, nous montrent de la pétulance, et sont fort peu traitables.

» Les ALOUATES à museau allongé, mais à crâne encore fort convexe, ne sont que sauvages et méchans; ils effraient par leurs hurlemens, et ne s'apprivoisent pas.

» Les MANDRILS ou *babouins*. Ces animaux à museau de chien, aussi laids par leur forme que par le hideux de leur visage, qui a l'air d'être fraîchement écorché, sont tous d'une férocité incorrigible. Ils semblent présenter des images vivantes de la plus révoltante brutalité et des vices les plus infâmes. »

L'angle facial se rétrécit de plus en plus dans cette série de groupes, en descendant des orangs-outangs jusqu'aux mandrils et aux alouates.

Dans le premier groupe, cet angle varie de 55 à 60 et 65 degrés.

Dans le second, il ne va pas au-dessus de 60; il est d'environ 50 dans le troisième, déjà déchu des deux précédens, et très éloigné de la nature humaine.

Dans le quatrième groupe, les différences dans l'ouverture de l'angle facial ne se balancent plus qu'entre 50 et 40 degrés. Enfin, dans les suivans, l'angle facial n'a plus que 30 degrés, et le cerveau, l'intelligence, sont diminués, rétrécis de plus en plus, comme l'annoncent cette indication physiognomonique, et la laideur re-

poussante et hideuse qui caractérise les dernières classes d'une société dont la nature a marqué elle-même les rangs et les distinctions (1).

« Combien de fois, dans le cours de mes recherches, disait Vicq-d'Azyr, j'ai joui d'avance, et par la pensée, du plaisir de voir rangés sous une même ligne tous ces cerveaux qui, dans la suite du règne animal, semblent décroître comme l'industrie ! »

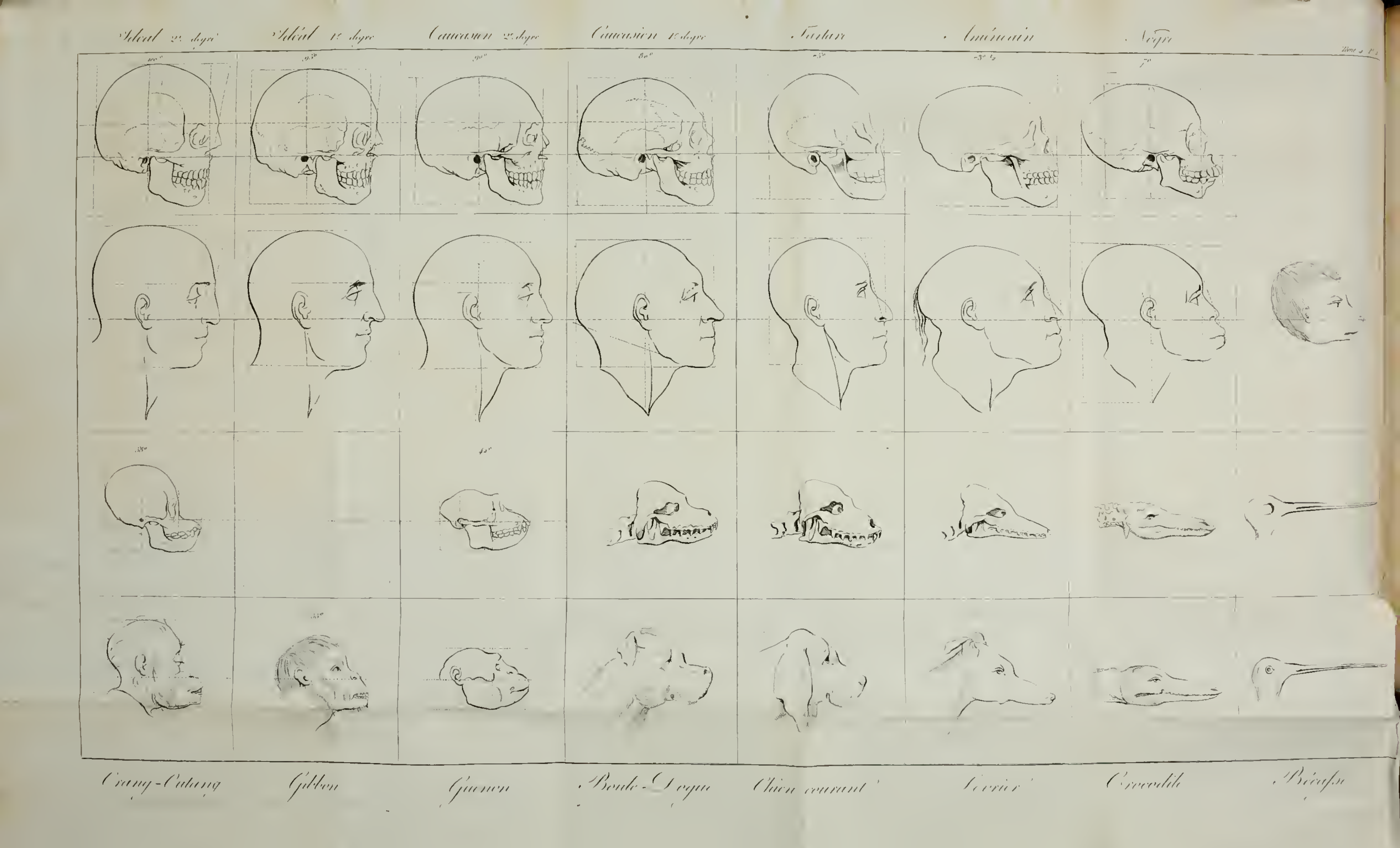
De simples profils de crânes peuvent offrir à l'anatomiste et au physionomiste cette série de types propre à faire voir la progression ou le décroissement de l'intelligence et de la beauté, indiqués par la direction de la ligne faciale.

Camper dit avoir esquissé pour sa satisfaction particulière, et placé sur une même ligne, toutes les variations; ce qui formait, dit-il, un spectacle curieux et une suite de rapprochemens d'un grand intérêt.

Charles White a fait graver dans son ouvrage deux séries analogues de dessins, dans lesquelles on suit tous les degrés d'inclinaison de la ligne faciale; d'abord, dans l'homme, depuis le Nègre jusqu'au type du beau idéal le plus sublime; et ensuite, dans les animaux,

(1) *Consultez* le mémoire de MM. Cuvier et Geoffroy, Magasin encyclopédique, 1re année, vol. III, page 451.

La planche qui est jointe à ce mémoire offre les six principaux types auxquels se rapportent les nombreuses espèces de singes. Depuis l'époque où ce mémoire a été publié, on a fait quelques modifications à la classification qui en est l'objet, mais qui ne diminuent en aucune manière l'intérêt de ces curieuses observations.


Idéal 2e degré
Idéal 1er degré
Caucasien 2e degré
Caucasien 1er degré
Tartare
Américain
Nègre
Orang-Outang
Gibbon
Guenon
Boule-Dogue
Chien courant
Levrier
Crocodile
Bécasse

depuis la bécasse jusqu'à l'orang-outang. Nous avons cru devoir enrichir notre nouvelle édition de LAVATER de cette planche, tirée d'un ouvrage estimé et peu connu en France (1).

Toutes les figures de ces deux séries sont présentées de profil. Pline appelle de semblables dessins *Catagrapha et imagines obliquas* (2); il en attribue la découverte à Simon Cleonæen.

Cette manière de présenter les objets en fait bien mieux ressortir les différences et les caractères, surtout lorsque l'appareil osseux, qui fait la base des traits du visage, est placé immédiatement au-dessus des têtes entières, comme dans la planche que nous empruntons au docteur White. (*Voyez* la planche 182 ci-jointe.)

On voit dans cette planche, et presque d'un seul et même coup d'œil, tous les degrés d'abaissement et d'élévation de l'os frontal.

Dans les sept types principaux de l'espèce humaine, ces variations se balancent entre 70 et 100 degrés d'ouverture de l'angle facial. La tête d'un orang-outang, placée au-delà du terme 70, est là comme un moyen de comparaison, comme un dernier degré duquel on

(1) Cet ouvrage a pour titre : *An account of the regular graduation in man and in different animals and vegetables; and from the former to the latter illustrated with engravings adapted to the subject; by Charles White.* 1 v. in-4°, *London*, 1799.

(2) Lib. 35, cap. 8, § 34.

se rapproche en descendant depuis l'antique jusqu'au Nègre.

Dans la série correspondante, les deux extrêmes sont une tête d'orang-outang, dont l'angle facial est de 58 degrés, et une tête de bécasse où il y a défaut d'angle facial, la ligne du front étant parallèle à celle de la mâchoire inférieure. Dans ce cas, les deux mâchoires s'allongent prodigieusement, ainsi que chez les poissons, et il ne reste pas de place pour de véritables dents, qui manquent en effet dans les oiseaux, les reptiles et les poissons.

Chez quelques animaux du dernier rang, la ligne faciale se trouve élevée par le développement des sinus frontaux; c'est alors une indication trompeuse d'intelligence et de sagesse, l'ouverture de l'angle facial n'indiquant plus alors le volume de l'organe de la pensée. Cette disposition pourrait induire en erreur, si on voulait faire un usage trop général des mesures de Camper dans l'anatomie comparée et la physiognomonie générale ou zoonomique.

Cette remarque a fait dire avec raison à M. Cuvier, que les différences dans l'ouverture de l'angle facial ne peuvent être importantes à considérer que dans l'homme et les quadrumanes, dont les sinus frontaux ne sont pas assez saillans pour donner à la ligne faciale une élévation indépendante du développement du cerveau.

L'ouverture de l'angle facial a d'ailleurs tant d'influence pour embellir et pour ennoblir la physionomie, que, lors même que cette ouverture dépend seulement

d'un renflement osseux, on est porté à la regarder comme un signe de sagesse et d'intelligence.

C'est sans doute par l'effet d'un semblable signe que l'on trouve un air plus distingué à la physionomie de la chouette, qui, sans avoir plus d'esprit et de cerveau que tout autre oiseau, nous en impose par une sorte de masque produit par un renflement osseux du front, dont la convexité, trompeuse dans ce cas, n'indique pas une intelligence ou un cerveau beaucoup au-dessus du cerveau de l'intelligence d'une oie ou d'une autruche.

Si on voulait donner suite aux observations de Camper, et les faire contribuer plus particulièrement aux progrès de la physiognomonie, il faudrait diviser la ligne faciale en deux, savoir : 1° la ligne frontale prolongée jusqu'à la racine du nez; 2° la ligne maxillaire supérieure depuis la racine du nez jusqu'aux incisives supérieures. On comparerait ainsi, suivant la remarque de M. Hallé, l'inclinaison très variée de ces deux lignes, et l'inclinaison d'une troisième, servant à faire apprécier la direction de la partie inférieure du visage. Ces observations, faites avec soin, et sur une grande variété d'échantillons de tous les types de l'humanité, pourraient conduire à plusieurs résultats très intéressans sur les physionomies nationales, ou même sur les physionomies individuelles. Nous regrettons que les circonstances ne nous aient pas mis à même de faire de semblables recherches.

La nature de cet ouvrage semble les appeler, et elle rendait du moins indispensables les détails que nous

avons cru devoir donner sur l'angle facial et la forme du front, d'après les observations de Camper, qui appartiennent bien évidemment à l'anatomie et à la physiologie de la face, considérées relativement à la physiognomonie, et dont le résultat n'avait pas encore été exposé dans des ouvrages spécialement destinés aux artistes et aux amateurs éclairés des beaux-arts (1).

Ces développemens sur une doctrine que nous avons promis de faire connaître, par le titre de cette nouvelle édition, étaient d'ailleurs nécessaires pour former une espèce de repos au milieu de l'étude aride et de la description peu attrayante que nous allons maintenant reprendre et continuer d'une manière rapide.

Les OS DU NEZ, N, planches 180 et 181, p. 130, 131 et 132. Au-dessous de l'os du front et au-dessus des fosses nasales, non moins effrayantes dans les têtes de mort que les cavités orbitaires, parce que sans doute ces grandes cavités abandonnées et désertes attestent et rappellent plus vivement les effets de la destruction.

Les oz du nez, rapprochés l'un de l'autre et articulés avec l'os frontal, ne se dessinent pas sous la peau, dont ils sont séparés par un muscle et par une quantité assez considérable de tissu cellulaire. L'angle qu'ils font avec le front diffère beaucoup, non-seulement dans les grandes variétés de l'espèce humaine, mais aussi

(1) M. Neveu, professeur de dessin à l'école polytechnique, a indiqué à la vérité cette doctrine de l'angle facial, mais d'une manière trop superficielle. *Voyez* Cahiers du journal de l'école polytechnique, an 3.

dans les individus de la même variété. Ces diversités sont toujours des traits physiognomoniques assez remarquables. Camper fait observer que souvent la proéminence des os du nez produit insensiblement l'élévation, d'où résulte la forme du nez aquilin, qui manque aux Nègres et à tous les peuples indigènes de l'Asie. Il ajoute que les Grecs n'ont pas indiqué dans leur style cette élévation, parce que, donnant au nez une direction presque perpendiculaire, ils ne pouvaient lui ajouter cette rondeur sans qu'il en résultât une difformité.

Os MAXILLAIRE SUPÉRIEUR, ou *mâchoire supérieure*, D, planches 180 et 181, p. 130, 131 et 132. Cet os est comme enclavé au milieu de l'appareil osseux de la face.

d. Planche 181. Bord alvéolaire, qui reçoit les dents et que couvraient les lèvres.

k. Fosse canine, correspondant à la partie supérieure des joues.

3. L'éminence ou apophyse montante de l'os de la mâchoire supérieure, qui s'articule en haut avec l'os du front, et sur les côtés avec les os du nez.

Os DE LA POMMETTE, C, placé sur les côtés de la face, entre l'os maxillaire supérieur et l'os temporal. Cet os, d'une figure irrégulière, est articulé avec le temporal, avec le frontal et avec l'os maxillaire; il a plus ou moins de saillie, de longueur et de largeur, ce qui produit des variétés constantes et fondamentales dans la physionomie.

La mâchoire supérieure, E, mobile sur le temporal, planche 180.

Son corps, E.

Sa branche, où il faut remarquer l'angle de la mâchoire *e*, son apophyse coronoïde 3, et le condyle 4.

La mâchoire inférieure se dessine sous la peau, surtout dans son bord inférieur, qui devient plus épais, forme une saillie bien marquée.

Les différences dans la forme de cet os sont toujours d'un grand effet dans la physionomie.

Dans le cours de la description qui précède, nous nous sommes trouvés entraînés jusque vers la base du crâne, qui ne paraissait pas devoir entrer dans le plan de nos recherches; nous nous y sommes arrêtés à l'examen de la position et de la direction du trou occipital dans l'homme. Nous devons ajouter qu'à cette même base du crâne se trouvent d'autres ouvertures beaucoup moins considérables; les trous qui donnent passage aux nerfs, et qui sont d'autant plus grands que le cerveau a moins de volume, et qu'il reste moins de place dans cet organe pour les phénomènes de la pensée : caractère important du premier ordre, et qui appartient nécesssairement à la physiognomonie envisagée sous un point de vue assez vaste pour mériter le nom de physiognomonie *zoomonique*, et pour s'étendre à toutes les natures vivantes.

Nous terminons ici notre description. Les parties du squelette de la tête, qu'elle a eu principalement pour objet, sont toutes celles qui se montrent sous la peau, et qui contribuent directement à la physionomie.

Tels sont les bords de l'orbite, l'os de la pommette, la saillie des os du nez; plusieurs détails à la région du

menton, les fosses temporales, dont l'étendue détermine la largeur du visage, le trou auditif qui assigne à l'oreille sa véritable place, etc. (1).

La distribution bien entendue des clairs et des ombres, dans nos deux premières planches, fait bien ressortir tous ces détails, ainsi que les cavités et les reliefs qui donnent des attaches aux muscles.

(1) *Voyez* Camper, O. C., page 192, VI.

II.

OSTÉOLOGIE COMPARÉE ET PHYSIOGNOMONIQUE DE LA FACE.

Les considérations générales que nous avons présentées sur l'histoire naturelle du visage et sur tout ce qui tient à la doctrine de l'angle facial, nous ont donné l'occasion de rassembler et de faire ressortir plusieurs résultats d'anatomie comparée, d'un grand intérêt relativement à la physiognomonie. L'union de la tête avec le cou, à peu près par le milieu de la base du crâne, le beau développement du front, des mâchoires courtes et sans *museau*, et la cavité cérébrale augmentée aux dépens des fosses nasales et palatines ; tels sont les grands traits, les particularités remarquables d'organisation qui nous ont frappés dans l'homme, et dont la physiognomonie générale et zoonomique ne nous a pas permis de méconnaître la liaison avec la supériorité intellectuelle et morale de l'espèce humaine. Si nous avions voulu donner plus d'étendue à ces considérations, il nous eût été facile de faire voir que la forme de la tête dans les animaux, et surtout la forme des mâchoires, fournit également d'excellentes indications physiognomoniques, et des signes non équivoques des mœurs et du genre de vie de ces individus.

Ainsi, par exemple, la physiognomonie des têtes décharnées du lion, du tigre, du loup, d'un paisible ruminant ou d'un faible et timide rongeur, ne laisse aucun doute sur les vues de la nature, dans le mode

d'organisation propre à ces différens genres d'animaux, sur le fond de leur subsistance, sur les mœurs, les habitudes dominantes de ces êtres, dont le moral se trouve placé dans une dépendance rigoureuse du physique, et révélé par les caractères que le naturaliste tire de l'ostéologie de la face, pour former *ses classifications*. Des dispositions analogues dans la forme du bec des oiseaux et de la bouche des insectes, annoncent aussi la nature des alimens, et par conséquent le trait dominant du genre de vie propre aux différentes familles, que l'on distingue avec soin dans ces deux classes d'animaux.

C'est ici le moment de rappeler une vue éminemment philosophique de Buffon sur les parties qui diffèrent le plus dans les animaux, et qu'il faut prendre pour terme de comparaison lorsque l'on veut indiquer les traits caractéristiques des espèces d'un même genre, ou des variétés, ou même des individus d'une même espèce.

« La partie intérieure, qui fait le fondement de l'économie animale, dit ce célèbre naturaliste, appartient à tous les animaux, sans aucune exception. Elle est à peu près la même, pour la forme, dans l'homme et dans les animaux qui ont de la chair et du sang; mais l'enveloppe extérieure (1) est très différente, et c'est aux extrémités de l'enveloppe que SONT LES PLUS GRANDES DIFFÉRENCES.

(1) Cette portion de l'économie vivante, que Buffon appelle l'enveloppe, est tout l'extérieur de l'organisation, les membres, les sens, tous les organes de la vie de relation.

» Nous divisons le corps en trois parties principales : le tronc, la tête et les membres. La tête et les membres, qui sont les extrémités du corps, sont ce qu'il y a de plus différent dans l'homme et dans l'animal. Ensuite, en considérant les extrémités de chacune de ces trois parties principales, nous reconnaîtrons que la plus grande différence dans la partie du tronc se trouve à l'extrémité supérieure et inférieure de cette partie; de même l'extrémité inférieure de la tête, les mâchoires et l'extrémité supérieure, le front, diffèrent prodigieusement dans l'homme et dans l'animal. »

Cette vue de Buffon s'applique évidemment à la physiognomonie, et déjà nous avons eu souvent l'occasion de faire remarquer que ce qu'il y a de plus caractéristique dans la physionomie passive, c'est la forme du front et des mâchoires.

Il n'y a peut-être pas deux individus dans lesquels ces deux extrémités du visage ne présentent une différence caractéristique, et ne forment le trait principal de la physionomie.

Plusieurs de ces *différences* individuelles, et l'expression générale de l'appareil osseux de la face, n'ont pas échappé à Lavater, qui en a fait le sujet d'un fragment assez étendu (1); mais on pourrait ajouter un grand nombre d'observations à celles qu'il a faites, et dont la philosophie ne peut pas toujours admettre les conséquences qu'il tire.

Ces observations, qui manquent à la science des

(1) *Voyez* tome II, art. I.

physionomies, sont délicates et difficiles; il faudrait voir long-temps, recueillir un grand nombre de faits, avant de conclure et de s'arrêter à des idées générales; mais on peut affirmer sans crainte que ces recherches ne seraient pas sans résultat, et qu'elles contribueraient puissamment aux progrès de la physiognomonie. Il faudrait seulement avoir beaucoup de zèle, de patience, un peu de sagacité, et faire pour l'amour de la vérité ce que le docteur *Gall* a exécuté pour appuyer une vaine théorie. On a formé, dans le muséum de l'école de médecine, une collection de têtes sciées en deux, du haut en bas, qui seraient assez propres à ce genre d'observation, si on avait quelques renseignemens sur les sujets dont ces ossemens ont fait partie.

En manquant même de ces données, on ne peut comparer tous ces profils osseux sans être frappé d'une expression physiognomonique présentée, soit par l'étonnante variété des fronts et des mâchoires, soit par une foule de différences dans l'étendue des régions temporales et occipitales, la saillie et la longueur de l'arcade zygomatique, l'angle des os du nez avec le frontal, la largeur des narines, la largeur, la séparation et la direction des cavités orbiculaires, etc., etc. On voudrait en vain se défendre de l'idée qui porte à attacher une valeur physiognomonique à ces différences (1).

(1) *Voyez* cette suite de profils dans le muséum de l'école de médecine, qui a été si considérablement augmenté et embelli depuis quelque temps par la munificence du gouvernement, l'administration de M. Thouret, directeur de cet établissement, et les soins de M. Gondoin, qui n'a cessé, depuis la fondation de la

« Tous ces profils, me disait un peintre célèbre à la vue de toute cette collection, ne signifient rien, n'expriment rien, et ne rappellent que la pensée de la mort, lorsqu'on les considère séparément ; mais tous ces ossemens, dont on serait tenté de détourner les yeux, deviennent expressifs, sont intéressans à observer, et présentent des signes, des caractères qui paraissent appartenir au langage physiognomonique. Si on les compare les uns aux autres, on remarque les différences nombreuses et importantes que présentent leurs différentes parties. »

Un adversaire de la physiognomonie, voulant faire une objection très forte, rappela, dans une espèce de pamphlet, que plusieurs doutes s'étant élevés parmi les savans sur les reliques tirées des catacombes des environs de Rome, il suffisait, pour rassurer la dévotion alarmée des fidèles, de faire examiner les ossemens douteux par LAVATER, qui, à l'aide de la physiognomonie, ne manquerait pas de décider la question, et de rétablir les vraies reliques dans leur premier crédit.

Le docteur *Gall* ne serait sûrement pas embarrassé pour résoudre un semblable problème. Ses observations dans les prisons de Spandau et de Berlin sont bien plus merveilleuses et plus extraordinaires que la sagacité qui serait nécessaire pour prononcer sur la valeur des signes de la sainteté, et décider, par exemple, à la

nouvelle école de médecine de Paris, de perfectionner et d'agrandir le bel édifice où cette école est établie (les anciennes écoles de chirurgie) ; monument qui a tant contribué à la gloire de l'architecture française.

vue de crânes donnés comme des reliques, si les régions de la *théosophie* et du courage sont développées et exprimées comme il convient dans un saint et dans un martyr.

Lavater, qui avait porté beaucoup moins loin que M. *Gall* le talent *céphaloscopique* (1), affirme qu'il n'a jamais prétendu distinguer le saint du brigand, uniquement par le crâne (2).

En effet, la plupart des différences qui sont propres à chaque individu, qui dépendent de l'emploi de ses facultés, et qui forment son caractère moral, sont trop délicates pour qu'il soit possible d'en trouver le signe ou la trace dans la physionomie passive et la nature morte.

Trop demander à l'art ou à la science, méconnaître leurs limites, c'est en méconnaître le caractère, et tendre à substituer le système à la vérité et à l'observation. Ainsi donc, le physionomiste le plus exercé ne pourrait répondre avec précision au philosophe qui lui dirait, comme Hamlet aux fossoyeurs dans un des plus beaux ouvrages de Shakespeare :

« Cette tête avait une langue autrefois..... Ne pourrait-elle pas être celle d'un ministre qui, dans son orgueil, se croyait capable de tromper Dieu même?.... ou d'un courtisan qui savait dire tous les matins : Bonjour, mon aimable seigneur?....

» En voilà encore une autre. Ne serait-ce pas le crâne

(1) Ce mot veut dire inspection de la tête.

(2) Vol. Ier de cet ouvrage.

d'un avocat? où sont maintenant ses équivoques, ses subtilités, etc., etc.?»

De semblables traits ne se découvrent pas dans la nature morte; avec beaucoup d'expérience et de tact, on reconnaît même souvent à peine ces différences individuelles et légères dans la physionomie mobile et vivante, c'est-à-dire, dans le jeu des parties molles et dans la forme des traits du visage que produisent la contraction fréquente et le mouvement des muscles, qui servent à exprimer les impressions et les passions prédominantes et habituelles.

Mais, si l'on ne doit pas chercher, dans l'inspection de l'appareil osseux du crâne et de la face, des nuances si délicates et purement individuelles, on peut y découvrir des différenceset des caractères propres à signaler les grandes variétés du genre humain.

Le philosophe, l'artiste, n'interrogeraient pas en vain l'anatomiste et le physionomiste sur ces diversités et sur leurs signes dans un riche muséum anatomique, ou dans un de ces vastes cimetières des grandes villes, où sont réunis et accumulés les ossemens de tant de nations différentes.

Ce crâne, que je vous engage à observer, pourrait dire cet anatomiste à ses interrogateurs, est celui d'un homme âgé : la faiblesse des reliefs de la partie postérieure de la tête m'annonce assez un genre de vie sédentaire, l'empire, la prédominance de la pensée sur l'exercice des facultés physiques : cette tête est peut-être celle d'un poète ou d'un philosophe. Cet autre crâne est celui d'un homme dans la vigueur de l'âge,

et qui fut doué d'une force athlétique. Ces crânes, qui sont si nombreux, appartinrent à des enfans arrêtés, les uns aux portes de la vie, et d'autres un peu plus loin dans la carrière. Mon attention se porte sur ces autres têtes : les formes en sont étrangères; je ne puis m'y tromper : ce sont des têtes d'hommes qui ont trouvé une tombe bien loin de leur patrie et de leur berceau, des crânes de Nègres, d'Américains, d'Asiatiques, etc.

Spallanzani, dans des *fouilles* relatives à la géologie, trouva des crânes dont l'angle facial avait au moins 84 degrés. Put-il, dans cette circonstance, avoir des doutes sur la race à laquelle ces têtes appartenaient, ne pas voir que cette race était placée au premier rang de l'humanité, et aussi remarquable par la beauté que par l'intelligence?

Les muscles, les parties molles, en général, n'ont qu'un langage du moment, ou n'expriment que des variétés secondaires; on pourrait dire qu'ils se bornent à attester les effets de l'habitude ou de l'éducation, les différences purement individuelles; tandis que c'est sur le squelette, dans sa forme, ses proportions, surtout au crâne et à la face, que sont marquées les différences générales, et que la nature montre les caractères du petit nombre de types principaux auxquels se rapportent ses variations dans l'organisation de l'homme.

Ainsi donc, c'est dans l'observation de l'appareil osseux qu'il faut chercher les traits bien arrêtés de l'âge, des races, des variétés nationales.

Les six profils de la planche 183 offrent une *esquisse* des six principaux types de l'humanité, caractérisés par les différens degrés d'ouverture de l'angle facial.

1. Le profil de la tête d'Apollon, supposée dans l'isolement des chairs, ou telle que le sculpteur grec a dû la faire d'abord pour la couvrir ensuite et l'animer par l'apparence des parties molles, est remarquable par la grande étendue du crâne comparée à la face. La ligne *m g*, dont l'inclinaison donne la mesure de cette étendue, fait avec la ligne *a b* un angle d'environ 92 degrés. La mâchoire inférieure est très courte, beaucoup moins éloignée du trou auditif que dans les autres profils.

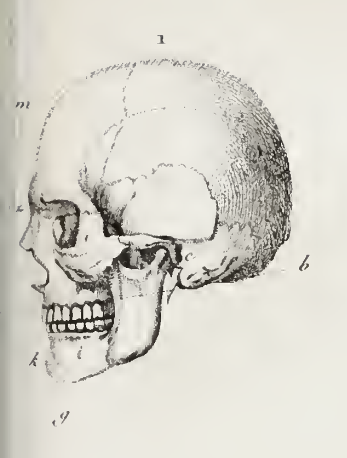
Trois points donnés dans cette figure, l'un au trou auditif *c*, l'autre à l'origine du nez *z*, et le troisième à base du menton *k*, sont les extrémités d'un triangle équilatéral (1).

Les lignes aboutissant à ces trois points ne forment pas dans les cinq autres têtes un semblable triangle, qui est inséparable de l'angle facial de 90 ou 100 degrés, et forme ainsi que lui un des principaux carac-

(1) On pourrait appeler ce triangle le triangle buccal. Ses variétés indiquent les proportions de la mâchoire, comme les variétés de l'angle facial les proportions du front.

Je n'ai pas trouvé l'indication de ce triangle dans Camper, et j'avoue avec autant de plaisir, que j'en suis redevable à un artiste, qui pense qu'il faut beaucoup étudier l'homme pour le bien peindre.

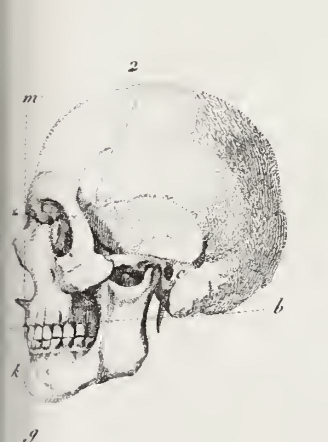
1



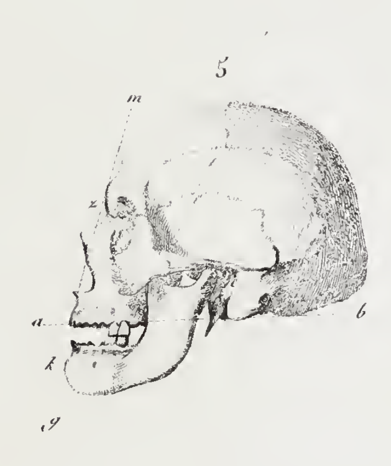
4



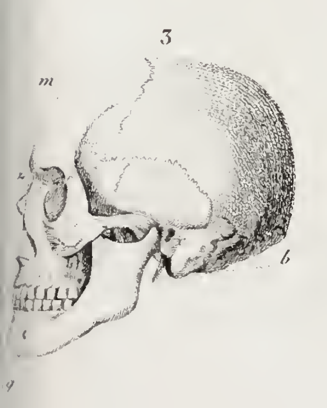
2



5



3



6



tères du beau idéal, du type propre au premier rang de l'humanité.

Le profil 2 s'éloigne déjà du profil 1. La ligne faciale *m g*, moins élevée, ne fait plus avec la ligne horizontale *a b* qu'un angle de 84 degrés. Le côté *k z* du triangle *c k z* est plus long, et la mâchoire plus lourde, moins élégante.

Le profil 3 s'éloigne encore plus du profil 1 que 2; l'angle facial est de 75 degrés. La tête, moins agréable dans sa forme, est presque carrée par derrière; les arcades zygomatiques forment en devant et sur les côtés une très grande différence : ce qui n'aurait pas lieu dans la tête n° 2, ni même dans la tête n° 6.

Le côté *k z* du triangle *c k z* est d'ailleurs plus long que dans le profil n° 2.

4 et 5. Ces profils ne diffèrent sensiblement du 3 que par les rapports de la hauteur et de la longueur de la tête.

Arrivé à la figure 6, on semble avoir fait un pas vers l'animalité, et l'expression de la vie intellectuelle n'apparaît plus avec autant de développement et d'éclat. C'est encore l'homme, cependant, mais l'homme un peu moins élevé dans l'échelle des êtres vivans, comme l'attestent les deux indications physiognomoniques les plus sûres : la pesanteur, le volume des mâchoires, l'abaissement de la ligne frontale. Il est inutile de remarquer que le côté *k z* du triangle *c k z* est plus long que dans les autres profils.

Les grandes variétés dans les formes humaines, dont ces six modèles de crânes offrent les principaux carac-

tères, sont : 1° le beau idéal, ou *antique;* 2° la race *caucasienne* ou blanche, qui a pour patrie l'Europe, moins la Laponie, l'Asie occidentale et le nord de l'Afrique; 3° la race *mongolique*, l'Asie orientale et septentrionale; 4° la race *américaine;* 5° la race *malaise;* 6° enfin la race *éthiopienne.*

Parmi ces types, le Caucasien, le Nègre et le Mongol, sont ceux auxquels il faut donner plus d'attention. Le beau antique ne paraît être que l'imitation perfectionnée, et d'après des mesures déterminées, ou des *canons*, du type caucasien, élevé par cette savante imitation au-dessus de la nature vulgaire.

Les types 4 et 5 ont beaucoup d'analogie avec le type 3, ou Mongol; et plus on médite sur les grandes variétés de l'espèce humaine, plus on est tenté de vouloir les rapporter, avec un moderne, à trois races principales, primitivement attachées aux trois grandes élévations du globe, savoir : 1° la race caucasienne ou blanche (mont Caucase); 2° la race atlaïque (1) ou

(1) Les 2e, 3e, 4e, 5e et 6e profils de la planche 183 ont été dessinés d'après nature. Blumenbach avait également fait dessiner sous ses yeux, et avec beaucoup de soin, six profils analogues pour le traité qu'il a publié sous le titre : *De generis humani varietate nativâ.*

Il avait choisi pour modèles des cinq grandes variétés de l'espèce humaine; 1° une tête de Tunguse, pour la race mongolique; 2° la tête d'un chef de Caraïbes, de Saint-Vincent, que lui adressa M. Banks, pour la race américaine; 3° une tête d'Otaïtien, également donnée par Banks, pour la race malaise; 4° et 5° un crâne de Géorgienne et un crâne de Négresse de la

noire (mont Atlas); 3° la race mongolique ou tartare (le grand plateau de la Tartarie), dont les branches se seraient répandues dans le Nouveau-Monde par la côte nord-ouest de l'Amérique.

Les têtes n° 2, n° 3 et n° 6, sont très différentes les unes des autres, et distinguées par des caractères assez tranchés pour servir à déterminer trois espèces, ou au moins trois races humaines.

La première est remarquable par la forme ovoïde de la face, l'une des formes les plus agréables en général dans toutes les productions de la nature et de l'art, suivant la remarque d'Hogart.

La tête n° 3 s'éloigne beaucoup de l'élégance de cette forme; elle est carrée, ainsi que nous venons de le remarquer, et, dans le dessin d'une semblable tête vue par derrière, les arcades zygomatiques se détachent sur les côtés, et paraissent comme des *anses* par lesquelles on pourrait saisir ou suspendre le crâne. Le volume, la force de la mâchoire inférieure, la saillie des os de la pommette, l'étendue des fosses temporales, caractérisent ce type.

Dessinée et vue par derrière, la tête n° 6 présenterait aussi, mais à un moindre degré, cette saillie latérale de l'arcade zygomatique, tandis que la mâchoire, beaucoup plus saillante, serait aperçue en grande partie, et donnerait à ce dessin une forme beaucoup moins régulière.

Dans ces trois variétés, et dans les trois autres variétés

côte de Guinée, pour la race caucasienne et pour la race nègre, V. O. p. C. page 324.

que nous avons indiquées, l'inclinaison de la ligne faciale, qu'il faut regarder comme le caractère principal, détermine nécessairement les autres caractères et les différences physiognomoniques que l'on remarque dans chacun de ces modèles.

Ainsi, dans les têtes européennes, le nez doit paraître plus ou moins aquilin, parce que la mâchoire supérieure ne fait point saillie. L'allongement, la proéminence de cette mâchoire, font paraître, au contraire, le nez plus large, et comme écrasé, dans le Mongol et le Nègre. Il faut faire attention, dans ce cas, à la longueur du côté *k z* du triangle *c k z*.

L'ouverture de l'angle facial détermine également la position des yeux, la direction des dents incisives, la saillie de l'arcade zygomatique, l'étendue des fosses temporales et la position des oreilles.

L'angle facial ayant 90 à 100 degrés, la totalité du front fait partie de la face, et la ligne qui partage le visage en deux parties égales, passe un peu au-dessus de l'œil, qui est mieux enchâssé. Le trou auditif descend également ; l'arcade zygomatique est moins prononcée, et la fosse temporale a moins d'étendue : disposition que l'on ne peut apercevoir sans se rappeler que les muscles temporaux et masseters, qui servent à la mastication, et qui s'attachent, l'un à cette arcade zygomatique, l'autre à cette fosse temporale, doivent l'emporter d'autant moins sur les muscles de la physionomie, que l'expression de la vie intellectuelle prédomine d'une manière plus marquée sur celle de la vie animale, comme cela a lieu dans les figures

dont l'angle facial a 80, 84 ou 90 degrés d'ouverture.

La propension du visage n'est pas la même dans toutes les races, ce qui dépend de la position du trou occipital. Dans l'Européen, l'ouverture occipitale étant à peu près au milieu de la base du crâne, la tête reste en équilibre, repose mollement, sans effort, sur sa tige : attitude qui est à la fois gracieuse et noble.

Dans l'antique, le trou occipital est un peu plus reculé, et les sculpteurs grecs, en donnant plus de poids à la partie antérieure de la tête, ont représenté le visage un peu baissé : ce qui rend la figure plus agréable. Planche 183, fig. 1.

Dans le Kalmouck, la tête est sur le point de paraître plutôt attachée au corps que portée sur le cou, ce qui dépend de la position du trou occipital, beaucoup plus reculé dans cette variété de l'espèce humaine que dans les autres. Une disposition contraire a lieu dans le Nègre ; le trou occipital est plus avancé, et la tête, qui est très pesante dans sa partie postérieure, se trouve jetée en arrière (1).

Camper ayant eu à sa disposition le squelette d'une tête de Chinois, l'a mesurée, l'a comparée avec beaucoup de soin à plusieurs autres échantillons d'un grand nombre de variétés nationales ; il y a trouvé : 1° l'angle facial de 75 degrés ; 2° l'orbite plus large que haut, ce qui paraît contribuer à rendre le regard triste ; 3° la mâchoire supérieure modérément avancée, et ne rendant pas la lèvre qui lui correspond très épaisse ; 4° un

(1) Camper. O. p. C., vol. I, pag. 45 et suivantes.

très grande largeur de la mâchoire inférieure, que le savant que nous venons de citer regarde d'ailleurs comme un caractère tranché de la race asiatique, et qu'il a également reconnue sur la tête d'un Otaïtien, d'un habitant de Célèbes, d'un habitant de Macassar, d'un Mongol et d'un Kalmouck, qui font partie de son muséum anatomique (1).

La race américaine, que tant de raisons portent à regarder comme une variété du type asiatique boréal et oriental, diffère cependant de ce type. La mâchoire inférieure est ordinairement moins forte, le menton paraît se terminer en pointe; les pommettes sont encore saillantes, mais beaucoup moins que dans le Kalmouck; les fosses latérales de la tête et de la face ne sont pas aussi profondes, aussi larges, suivant la remarque de Blumenbach. Le nez est large, mais pas aussi écrasé que dans le type nègre. Planche 183, figure 4.

Camper avoue que le front d'un crâne de Caraïbe, qu'il a dessiné, paraissait sensiblement aplati, tandis que la sommité du crâne était très élevée. On remarque cette même disposition dans une autre tête de Caraïbe, gravée dans les mémoires de l'Académie des sciences, année 1740, et décrite par Hunauld. Winslow a aussi remarqué l'aplatissement de l'os frontal dans le crâne d'un Caraïb .

(1) Camper reproche à Buffon et à Daubenton de n'avoir pas fait remarquer cette différence si frappante, ce caractère asiatique dans une tête de Tartare qu'ils ont fait graver, vol. XV de l'Histoire naturelle, première édition.

On ne trouve pas seulement sur l'appareil osseux du visage ces grands traits physiognomoniques, ces différences qui ont servi de base à la division du genre humain en grandes familles ou races; on trouve aussi dans les diversités et les variations de ce même appareil, des traits qui servent à signaler les classes d'hommes, moins nombreuses, qui constituent les peuples, les peuplades, les nations, et même souvent les subdivisions du même peuple, les habitans des différentes provinces.

Ces variations secondaires s'observent plus particulièrement dans le volume, l'épaisseur des os du crâne, la forme de la mâchoire inférieure et du front.

Dans la Frise, Camper assure que les habitans d'Hindelopen, Molkwerum et Koudum, présentent encore leur face étroite et leur longue mâchoire. Un Ecossais ne peut être confondu avec un Anglais, relativement à cette forme de la mâchoire.

Dans le midi de la France, les habitans, et surtout les femmes, présentent plusieurs exemples de cette rondeur de la mâchoire inférieure, qui est un des principaux élémens de la beauté, et qui rappelle le type de la Vénus et de l'Apollon Pythien. Chez les habitans du nord, comme chez les Ecossais et les Hollandais, on trouve au contraire plus fréquemment des têtes très rétrécies avec un visage effilé, parce que les os zygomatiques sont couchés en arrière, disposition opposée à celle de ces os dans le type tartare ou asiatique, et que, suivant Camper, qui l'a fait sentir, il est impos

sible de saisir et d'évaluer, si l'on n'a point modelé d'après la bosse.

Blumenbach assure, d'après les observations dont il avoue qu'il est redevable à B. West, que le caractère dominant et spécial du type juif consiste moins dans la forme arquée du nez que dans le passage et le *confluxus* du nez à la lèvre supérieure. Sœmmering, qui a eu l'occasion de voir et de comparer, dans un riche muséum anatomique, une grande variété de crânes de toutes les nations, assure que la forme oblongue de la tête est un caractère national des Belges; que la tête des Allemands est moins allongée que celle des Turcs, et que celle des Turcs est presque ronde. En général, dans les contrées méridionales, la tête est moins forte en os, moins grosse que dans le nord. Cette différence est si grande, que le terme moyen pour le diamètre de la tête, à un an et chez l'homme adulte, n'est pas le même en France, en Espagne, en Allemagne et dans le nord de l'Amérique. M. Chatelain, fameux manufacturier de Paris, fut instruit à ses dépens de cette variété nationale par une méprise qui fournit un trait assez curieux à l'histoire naturelle et anatomique de l'homme.

Une cargaison de chapeaux faits sur des formes pour Paris, fut envoyée par ce M. Chatelain dans le nord, et n'y fut point vendue. Ces chapeaux avaient depuis un décimètre 62 millimètres jusqu'à un décimètre 89 millimètres; il les eût fallu d'un décimètre 89 millimètres à 2 décimètres 17 millimètres (1).

(1) *Voyez* les Recherches de M. Tenon sur le crâne humain,

Les habitudes, les usages, l'effet de certaines professions, et plusieurs autres causes analogues, qui sont au moins aussi énergiques que l'influence du climat, peuvent agir assez fortement sur l'appareil osseux pour y laisser des traces de leur action et occasionner des variétés secondaires qui ne doivent pas échapper à l'œil du physionomiste.

Ainsi on remarque en général dans les changemens et les altérations des os l'empreinte de plusieurs métiers, ou les stygmates de l'esclavage volontaire à certaines modes que le caprice ne paraît quelquefois mettre en crédit que pour outrager la beauté.

On ne peut révoquer en doute l'effet des métiers de porte-faix, de tonnelier, de tisserand, de cordonnier, de tailleur, etc., etc. Linfluence des usages ou de certaines modes n'est pas moins profonde, et laisse ses vestiges sur le squelette.

Nous avons déjà eu occasion de faire remarquer que Hunauld, Winslow et Camper, se sont assurés par leurs observations de l'aplatissement de l'os du front dans des crânes de Caraïbes. Sœmmering, dont l'autorité est d'un si grand poids dans les sciences anatomiques, prétend que les femmes de Hambourg se déforment la tête en la serrant habituellement avec des bandelettes. Le même anatomiste regarde l'aplatissement du sommet du crâne, dans les momies égyptiennes, comme une preuve que les têtes qui présentent

Mémoires de l'Institut, sciences mathématiques et physiques, vol. I, page 221.

ce caractère sont des têtes d'hommes, parce que les femmes ne portaient jamais de fardeaux que sur le sommet de l'épaule.

Camper a très bien prouvé que la déformation produite par l'effet des chaussures modernes s'étend jusqu'aux os des phalanges, qu'elle rend nos pieds tout-à-fait différens de ceux des belles statues grecques; et qui ne se rappelle pas encore les effets, si contraires à la santé et à la beauté, que produisirent les corps à baleines dans le dix-huitième siècle? Pour un Winslow, pour un Vicq-d'Azyr, les femmes pouvaient alors se diviser en deux classes : 1° la classe des femmes du peuple, dont le squelette était bien conformé dans toutes ses parties; 2° la classe des demoiselles et des dames de condition, dont on pouvait reconnaître le squelette déformé à la première vue; différence, dit Fontenelle, qui parle de cette remarque dans l'Histoire de l'Académie des sciences, différence que l'on ne pouvait sûrement pas mettre sur le compte de la nature, qui méconnaît nos distinctions, et qui a si souvent à souffrir de nos usages.

La physionomie des âges est peut-être encore plus fortement exprimée sur le squelette de la face et de la tête en général, que la physionomie des races et que les vestiges de certaines habitudes relatives à la mode ou aux diverses professions.

Rien n'est plus remarquable, ni plus digne de l'attention d'un observateur éclairé et philosophe, que le spectacle de ces différences dans les galeries du muséum anatomique de l'École de médecine de Paris, où les

dépouilles osseuses d'un grand nombre d'individus de tout âge, depuis trois à quatre mois jusqu'à la naissance, et depuis la naissance jusqu'à quatre-vingt-quatre ans, montrent, en quelque sorte, toutes les époques du travail de la nature dans le système osseux de l'homme, surtout au crâne et à la face, où la série de ces changemens et de ces variétés est mieux suivie et plus marquée que dans les autres parties du corps.

Voici une description très abrégée de ces variétés, que j'adressai il y a quelque temps à un amateur (1) éclairé des beaux-arts, qui m'a souvent engagé à donner un caractère scientifique aux observations de LAVATER, et à placer parmi ces observations tous les résultats, toutes les données et tous les faits que mes méditations sur l'homme physique, et mon expérience médicale pourraient me fournir de relatif à la physionomie, et à la liaison des beaux-arts avec l'histoire naturelle, l'anatomie et la physiologie.

« JE vous ai parlé quelquefois, Monsieur, des pièces que l'on a rassemblées dans plusieurs armoires du muséum de l'École de médecine de Paris, pour montrer les principaux changemens du squelette dans l'homme aux différentes époques de la vie. Je suis, dans ce moment, en présence de ces monumens, non moins curieux et peut-être plus instructifs que les *cires* du

(1) M. d'Hermand, chef de la division des relations commerciales au ministère des relations extérieures, dont l'opinion et le suffrage sont pour moi une autorité et un encouragement d'un grand prix.

cabinet de Florence, dont Dupaty a parlé avec tant d'enthousiasme dans ses Lettres sur l'Italie (1).

» Je voudrais bien vous avoir là près de moi pour vous faire partager ce spectacle, et ajouter à mes observations tout l'intérêt dont je ne pourrais pas manquer d'être redevable à vos impressions, à vos remarques, à vos vues, et même à vos questions. Vous seriez convaincu, Monsieur, de l'importance, j'allais presque dire, de l'attrait de nos sciences anatomiques.

» Vous verriez que la nature morte mérite encore d'avoir des observateurs, et qu'elle a des droits incontestables aux regards et aux méditations des sages.

» Mais sans m'en apercevoir, je me laisse entraîner par des idées générales ; venons aux faits particuliers, dont je veux essayer de vous tracer ici un tableau d'après nature.

» En regardant les objets que j'ai dans ce moment sous les yeux, je suis d'abord frappé du volume consi-

(1) « Ce qui attire surtout nos regards dans cette galerie, c'est l'homme. Une cire savante, et peut-être plus durable que l'airain, en offre dans ce cabinet une image complète. Vous voyez toutes les pièces les plus secrètes de cette machine si compliquée, d'abord isolées, ensuite rassemblées, réunies, toutes prêtes à remplir dans le concert de l'économie générale du corps humain, à leur tour et à leur place, la partie qui les concerne ; toutes prêtes à vivre.

» Ces détails remplissent une douzaine de chambres ; il n'y a, pour ainsi dire, pas un point de cette copie de l'homme qui n'ait exigé le sacrifice d'un exemplaire entier de l'original. Ce type en cire a consommé mille cadavres. Quel travail ! quelle patience ! mais aussi quel beau monument ! » *Lettres sur l'Italie*, lettre 33.

dérable de la tête, dans l'homme, pendant les premiers mois de la vie, et après la naissance.

» Pendant tout ce temps, la tête est au moins une grande division du squelette, qui est grêle et peu développée, surtout dans ses parties inférieures.

» Dans tous ces modèles, vous diriez, comme moi, que le système osseux se présente sous la forme d'un ouvrage dont la partie supérieure est déjà très avancée, et presque terminée, tandis que le reste est beaucoup moins développé, et doit augmenter dans une proportion beaucoup plus grande.

» En suivant sur ces pièces toutes les degrés de l'accroissement du squelette, on croirait presque que la tête diminue; et, dans l'homme adulte, on voit qu'elle n'est plus que l'extrémité, que le sommet, à la vérité imposant et majestueux, d'un édifice dont elle était d'abord une des plus grandes parties.

» La tête ne varie pas moins relativement à sa forme que sous le rapport des proportions de son développement comparé à celui du squelette.

» D'abord elle est ronde et comme globuleuse; ensuite elle perd insensiblement cette forme, et s'allonge d'une manière remarquable à l'époque de l'accouchement. Avec un peu d'imagination et de croyance aux causes finales, on est tenté de penser, en observant ces changemens, que la nature les opère avec dessein, et qu'elle donne ainsi une forme allongée à la tête, dans l'intention d'en favoriser la sortie et de diminuer la difficulté d'une expulsion qui, malgré cette prévoyance,

est trop souvent une crise bien violente et bien douloureuse.

» La tête demeure assez long-temps oblongue après la naissance, et n'a point avant l'âge de quatre ou cinq ans, cette belle convexité qui est propre à la tête de l'homme.

» La position du trou occipital change un peu pendant les deux ou trois premiers âges. Dans plusieurs têtes de fœtus, de nouveau-nés, et d'enfans morts avant d'avoir atteint leur deuxième année, on voit que cette ouverture occipitale est beaucoup plus avancée vers la face que dans l'homme adulte; elle paraît reculer à mesure que l'on se rapproche de cet âge.

» Dans les têtes de squelettes de fœtus et d'enfans très jeunes, la face est peu développée, presque nulle. Vous seriez frappé, comme moi, de cette disproportion; et l'on ne va pas trop loin en disant qu'alors la face ne se présente en quelque sorte que comme un *appendice*, un léger accessoire du crâne.

» Dans l'homme adulte, il y a au front, à la partie supérieure et sur les deux côtés du nez, des cavités dans l'intérieur des os, qui sont des prolongemens des fosses nasales, et qui contribuent à donner plus de largeur à la face. Ces cavités ne sont pas encore développées dans le fœtus, ni chez les enfans très jeunes; la mâchoire supérieure a peu d'étendue, et l'inférieure n'est point recourbée dans sa partie postérieure ou ses branches, qui forment à peine, avec le corps de l'os, un angle de cent soixante degrés; les fosses temporales ne sont qu'indiquées.

» Ainsi le siége de la physionomie n'a point encore, dans la face des sujets très jeunes, toute l'étendue nécessaire au langage des passions. Les avantages que présentent plusieurs parties du visage, relativement à la mastication, ne sont qu'indiqués; l'homme, dans cet état d'insuffisance et de faiblesse, a une existence presque aussi dépendante que s'il était dans le sein maternel. En cherchant les traits de sa nature, on peut voir quelle est sa manière d'exister à cette époque de la vie, dans ce développement si peu avancé de la face, qui, en prenant plus d'étendue par la suite, et en devenant une grande division de la tête, donne à la vie morale un espace physionomique moins borné, et à la vie animale des attaches et des leviers plus favorables à l'action des muscles qui servent principalement à la mastication.

» Ces changemens s'opèrent par le développement progressif des cavités intérieures dont je vous parlais tout à l'heure, des arcades zygomatiques, des fosses temporales, et des branches de la mâchoire inférieure, qui se recourbent, et forment avec le corps de l'os un angle de près de quatre-vingt-dix degrés.

» Les degrés de cette courbure suffiraient seuls pour indiquer les différens âges de squelettes; et dans la collection où je fais les observations dont j'ai l'honneur de vous adresser les résultats, on a placé sur une même ligne un grand nombre de mâchoires inférieures, choisies à toutes les époques de l'ossification, et dans la série desquelles on voit d'abord les branches à peine indiquées, et presque parallèles au corps de l'os, s'en

détacher insensiblement, monter, se recourber toujours de plus en plus jusqu'à la vieillesse : époque à laquelle la courbure diminue un peu, et se trouve moins éloignée de l'inclinaison qui caractérise le premier âge.

» Ces différences sont surtout remarquables quand on les observe à des époques un peu éloignées les unes des autres, dans l'embryon, le nouveau-né, l'enfant de sept ans, l'homme adulte et le vieillard.

» On a prodigué les exemples et multiplié les échantillons dans la collection dont je viens d'essayer de vous donner une idée générale; en sorte que l'on peut saisir, observer dans cette collection, non-seulement les caractères frappans et remarquables, mais aussi les nuances les plus délicates, et un grand nombre de petites différences plus ou moins importantes.

» Il nous a suffi de tracer ici quelques grands traits; nous pourrons nous occuper des détails lorsque, suspendant pour quelques instans vos recherches intéressantes et aimables, vous viendrez, comme vous me l'avez promis, visiter notre riche muséum, et porter sur les monumens de la nature ces regards et cette attention que vous avez si bien habitués à l'observation des monumens de l'art, et des titres d'ancienneté et de noblesse des nations (1). »

On peut sans doute ajouter un grand nombre de remarques importantes à ces vues générales sur la physionomie du crâne et de la face dans les différens âges. M. Tenon, qui a consacré à ce sujet des recherches très

(1) M. d'Hermand s'occupe avec distinction de l'étude des médailles, dont il possède une très belle collection.

curieuses, est arrivé à des résultats d'un grand intérêt. Un nombre suffisant d'observations a prouvé à ce savant et laborieux anatomiste, que, dès le moment de la naissance, le crâne avait déjà au-delà de la moitié de l'étendue qu'il doit avoir dans l'homme adulte, tandis qu'il n'a encore acquis en poids qu'environ un vingtième de celui qu'il aura dans la force de l'âge. Les observations de M. Tenon ne laissent aucun doute sur ce fait, et elles prouvent évidemment que le crâne prend plus de développement en étendue pendant les neuf premiers mois qui précèdent la naissance, que pendant les vingt années qui la suivent.

Ces comparaisons, ces recherches, ont été faites sur des crânes choisis avec le plus grand soin aux quatre principales époques de la vie; savoir : 1° à la naissance; 2° un peu avant la sortie de la dent de sept ans; 3° à l'âge fait; 4° à la décrépitude.

Pour ce dernier âge, M. Tenon n'a observé qu'un seul échantillon, celui que lui a fourni le crâne d'une femme de cent un ans. Ce crâne ne pesait que 374 grammes 2 centigrammes. Sa grande circonférence avait augmenté de 14 millimètres, en prenant pour terme de comparaison l'étendue de cette circonférence dans l'âge adulte (1).

(1) M. Tenon a fait ses recherches avec beaucoup de soin et sous les rapports les plus importans pour l'histoire naturelle de l'homme et la physiologie. Il distingue avec raison l'accroissement du crâne en poids de son accroissement en étendue. En conséquence, le poids du crâne et le développement de sa surface ont été comparés aux différentes époques de la vie. Il résulte des com-

En comparant sous plusieurs rapports les différences physionomiques qui dépendent des changemens de l'appareil osseux de la face, aux diverses époques de la vie, et surtout pendant les premiers âges, on voit d'ailleurs que la tête, comme l'ensemble du squelette, se développe de haut en bas. Par une suite de cette marche de l'accroissement, le crâne est la seule partie de la tête que l'on puisse apercevoir dans l'embryon; peu à peu la face commence à paraître; il y a déjà une grande différence entre la tête d'un nouveau-né et celle d'un enfant d'un an.

Le crâne d'un nouveau-né, et en général le crâne de l'enfant au berceau, se présente, selon Camper, sous la forme d'un ovale couché transversalement, et portant à sa partie la plus étroite les mâchoires, alors très peu

paraisons relatives au poids, que, depuis la naissance jusqu'à six ans, le crâne a crû en poids de 205 grammes 11 centigrammes; depuis six ans jusqu'à l'âge fait, de 379 grammes 31 centigrammes. Les comparaisons relatives à l'étendue de la surface ont fait connaître : 1° que cet accroissement n'est pas uniforme à toutes les époques et dans tous les sens; que le crâne s'allonge plus depuis la naissance jusqu'à six ans, et qu'après six ans il prend plus de hauteur; 2° que, dans l'âge de la décrépitude, le crâne paraît s'allonger encore de quelques lignes; 3° que le grand diamètre de la tête croît plus que le petit, pendant le premier âge, et que le petit diamètre croît plus ensuite; 4° que l'accroissement le plus considérable en étendue, après la naissance, répond à l'intervalle compris entre la naissance et six ans, tandis que l'accroissement le plus considérable en poids se rapporte à l'intervalle compris entre la sixième année et l'âge fait.

Voyez les Recherches de M. Tenon, Mémoires de l'Institut, sciences mathématiques et physiques, vol. I, pag. 221.

développées. L'extrémité du front et le menton sont sur une même ligne. Les orbites sont très grands, et beaucoup moins élevés que dans l'adulte; le front plat, les os du nez petits; ce qui explique pourquoi, à cette époque, le nez forme à peine un cinquième de la face. La face conserve très long-temps sa forme oblongue, surtout dans les Pays-Bas, selon l'observation de Camper. Le centre du mouvement et de suspension de la tête est beaucoup plus en devant pendant tout ce premier âge; la ligne faciale est beaucoup plus élevée; elle fait un angle qui varie entre les limites de 90 et de 100 degrés: ce qui tient au développement peu avancé de la face, comparativement à celui du crâne, agrandi d'ailleurs par des espaces membraneux, dont l'ossification doit s'emparer dans la suite.

D'après ces remarques et les observations qui les précèdent, il est évident que le squelette, dont les diversités indiquent les différences générales dans les formes extérieures, varie, surtout à la tête, depuis le moment de la naissance jusqu'à un, deux, trois ou quatre ans; et qu'un peintre qui s'est livré à une étude approfondie de la nature humaine, ne fera pas sur le même modèle un enfant Jésus et un petit saint Jean au berceau, et des Chérubins ou des Amours.

On peut faire en outre une remarque très philosophique à la vue de ces changemens et de ces métamorphoses de l'appareil osseux de la tête, depuis la naissance jusqu'à l'âge adulte; c'est que les grands caractères du genre humain, les signes qui annoncent, même sur le squelette, le haut rang de la nature de l'homme, ne

se prononcent qu'à mesure que l'accroissement fait des progrès.

On dirait qu'en avançant dans la carrière de la vie, et en perfectionnant ses organes, l'homme s'éloigne d'autant des animaux par ses formes, par la partie matérielle de son organisation, comme par le développement de ses facultés. Plusieurs traits de ressemblance qu'il avait d'abord avec les quadrupèdes s'effacent et disparaissent (1); le visage, après avoir été rond, et presque triangulaire, arrive par degrés à la forme ovoïde; le nez, peu marqué, comme dans les petits singes, prend une agréable saillie; le cou s'allonge, et la tête, qui se détache mieux du corps, paraît porter sur une tige élégante, et dont les mouvemens étendus et flexibles varient et agrandissent le champ des sensations; enfin l'homme, qui, pendant le premier âge, n'avait que des grâces, acquiert une beauté dont le squelette rappelle l'image; une beauté physiognomonique, et dans laquelle on ne peut méconnaître les titres de noblesse de l'homme, la perfection de ses organes, et le

(1) On trouve dans le fœtus humain les os inter-maxillaires ou labiaux, que l'on avait crus propres aux quadrupèdes; il faut ajouter à cette remarque que, pendant les deux premiers âges, les membres inférieurs sont très peu développés, comme dans les autres mammifères; que le bassin est très étroit; les apophyses épineuses de la colonne vertébrale sont faibles, peu saillantes : ensemble de dispositions qui n'offre pas encore les conditions d'une station perpendiculaire facile et assurée, et qui explique comment le très jeune enfant, qui ne peut se tenir debout, fait l'essai de la locomotion en rampant ou en marchant à quatre pieds, comme le dernier des quadrupèdes.

développement, la plénitude de toutes les facultés attachées à sa nature.

La femme, dont les marques distinctives s'étendent en général à toutes les parties de l'organisation, diffère-t-elle de l'homme par des particularités bien tranchées dans l'appareil osseux du visage, et peut-on dire avec assurance, en voyant plusieurs têtes de morts, voici une tête d'homme, voici une tête de femme? La physionomie passive et permanente des os ne me paraît pas offrir des différences assez tranchées pour former, par leur ensemble, un *signalement* non équivoque. Le célèbre anatomiste Sœmmering a cru pouvoir cependant assurer que, dans le squelette de la femme, le poids du crâne, comparé au poids de la totalité du squelette, est plus considérable que dans l'homme; que le crâne a plus d'étendue, et que la voûte du palais, l'ouverture de la bouche, et tous les trous de la base du crâne sont moins larges; accord de caractères qui semblerait annoncer que l'organisation de la femme a quelque chose de plus parfait, de plus délicat, de mieux approprié à la supériorité du sentiment et de la pensée.

Mes observations et celles de tous les anatomistes que j'ai consultés ne m'ont rien fait apercevoir de semblable. Dans la belle collection que j'ai déjà citée, on est seulement frappé, en observant d'une manière comparative des têtes d'hommes et des têtes de femmes du même âge, de la différence dans l'expression de tous les reliefs, dont la grande saillie est en général une indication assez sûre de la force musculaire.

Tout est plus adouci en général chez la femme, les éminences mastoïdes, surtout, sont moins prononcées, moins étendues, ainsi que les arcades zygomatiques; la courbure du rebord alvéolaire de chaque mâchoire est plus élégante, plus adoucie, et tous les autres reliefs sont en général plus faibles; on voit évidemment que toutes les surfaces où s'attachent les muscles n'ont pas été aussi vivement tourmentées ni aussi profondément sillonnées ou élevées que dans l'homme.

Generaliter, est femina quæ cum viro communia habet, ea feminina habet non virilia; sic ossibus ejus feminini quid quiddam est, non ita facile ad explicandum.

Minus perfecta esse existimes quamvis, tamen certè suo in genere ut femina perfecta fuit. In comparatione autem ad virum minus plena sunt, ostenduntque imbecillitatem, infirmitatemve ac gracilitatem quamdam femininam.

Cernas id manifestius iis in partibus quæ robur significant; quippe quæ roboris significant minus. Neque enim feminæ æquè robustæ sunt, aut robur illud virile comparatæ, itaque veluti non exuberat iis tanto opere.

Et quæ per cursum ætatis accedunt per apposita ossibus annexaque leviora sunt; id quod in iis, quæ per musculos fiunt, evidentius (1).

On doit regarder tous ces caractères comme très incertains, puisqu'ils dépendent plutôt de la vie sédentaire que de la nature de la femme, et qu'une tête

(1) Albinus, *de Sceleto humano;* 1 vol. in-4°, chap. 126.

Voyez aussi Soemmering, *Tabula Sceleti feminini, juncta descriptione;* 1 cahier in-fol.

Ackerman. *Dissertatio de discrimine sexuum*, 1778.

d'homme de lettres pourrait les présenter, tandis que la tête d'une femme arrachée au genre de vie exigé par la nature de son organisation, et forcée aux métiers pénibles, pourrait bien se trouver couverte d'empreintes et d'arêtes plus prononcées que les cavités et les saillies du crâne d'un sybarite, d'un poète ou d'un philosophe.

La nature, dans ces circonstances, paraît avare d'indications; en employant le même cachet à plusieurs usages, elle en rend nécessairement l'empreinte moins caractéristique et plus douteuse.

Les caractères de la vieillesse qui se rapportent à l'état de l'appareil osseux du visage, consistent principalement dans l'altération du nez et de la bouche, par un effet nécessaire du changement qui s'opère dans la forme des mâchoires.

La mâchoire inférieure, dépourvue, en totalité ou en partie, de ses dents, usée dans son bord alvéolaire, perd de sa hauteur; et, n'étant plus soutenue à une distance convenable de la mâchoire supérieure, elle est poussée en avant par les muscles; le menton s'allonge par l'effet de cette disposition, et la distance qui le sépare du nez devient d'un sixième plus courte : caractère qui n'a point échappé à Lairesse, P. Testa, Raphaël, mais que Rubens et de Whitt n'ont pas saisi, suivant la remarque de Camper. La branche de la même mâchoire fait en outre avec le corps un angle beaucoup plus ouvert, et se rapproche, sous ce rapport, de la forme qu'elle avait pendant le premier âge. Dans les vieillards, la perte des dents est accompagnée de la

diminution bien marquée des bords alvéolaires ; la voûte du palais se rétrécit ; et la capacité de la bouche devenant moins large, la langue se porte plus en avant, et paraît plus longue.

Toute la mâchoire supérieure devient plus creuse ; la lèvre semble en quelque sorte rentrer dans la bouche ; le nez, qui n'est plus aussi bien soutenu, devient aquilin, se recourbe ; et sa pointe, qui s'abaisse jusqu'à l'ouverture de la bouche, paraît la recouvrir. Toutes ces différences, dont l'observation est d'un si grand intérêt pour le physionomiste et pour l'artiste, prouvent bien évidemment que les caractères essentiels, les traits principaux de la physionomie de la vieillesse et de la caducité, ne consistent pas dans une simple altération des parties molles ; mais que, comme toutes les grandes diversités qui viennent immédiatement de la nature, les caractères des derniers âges de l'homme sont marqués sur le squelette de la face ; on pourrait même assurer qu'on les distingue d'une manière moins équivoque sur une tête décharnée que sur une tête vivante, dont les muscles, plus ou moins exercés par le travail de la pensée et par les passions, indiquent mieux comment on a vécu, que l'époque de la vie où l'on est arrivé ; époque que l'état de l'appareil osseux ne permet jamais de méconnaître.

Le poète a dit avec raison, en parlant d'un héros :

Ses rides sur son front ont gravé ses exploits.

La pensée ne serait pas aussi juste, si elle attribuait rigoureusement cet effet à la vieillesse.

Les parties molles peuvent être regardées comme un masque dont l'état et les changemens attestent l'usage qui en a été fait dans le drame burlesque ou tragique de la vie. Il faut voir ce qui existe sous ce masque, ou attendre que la mort et la destruction l'aient fait tomber pour reconnaître à des marques certaines les époques de la nature dans les changemens d'organisation d'où dépendent les âges.

Camper a bien senti cette vérité, et nous aimons à avouer que nous ne faisons ici que développer une idée qui se trouve dans son bel ouvrage, où d'ailleurs nous avons déjà puisé tant d'observations et de remarques importantes, appelées par le sujet que nous traitons, et qui, comme les observations de Lavater, avaient peut-être besoin d'être présentées avec plus d'ordre (1),

(1) Les ouvrages de Camper, qui méritaient de passer dans notre langue dans une version très soignée, ont été assez mal traduits, d'une manière à peine intelligible, par M. Denis-Bernard Quatremère Disjonval. M. *Jansen* a donné à la vérité une traduction plus supportable, mais dans laquelle on reconnaît trop souvent l'étranger qui ne s'est pas rendu notre langue assez familière pour l'écrire avec élégance et avec cette *propriété d'expression* d'où dépend la clarté du style.

La liaison des recherches de Camper avec la physiognomonie, et la peine que nous avons nous-mêmes éprouvée pour nous instruire du résultat de ses recherches dans les deux traductions que nous venons de citer, nous ont engagés à présenter avec beaucoup de soin et de clarté ce que l'on peut véritablement appeler la doctrine de Camper, que nous avons d'ailleurs promise dans le titre de cette nouvelle édition, et qui n'est pas moins nécessaire au complément du travail de Lavater, que les vues et les

pour être connues et appréciées par les amateurs éclairés de la physiognomonie et des beaux-arts, auxquels elle ne manqueront pas de faire faire un grand nombre de remarques et de réflexions.

Les différences individuelles du crâne et de la face, qui pourraient sans doute devenir le sujet de recherches physionomiques très curieuses, n'ont pas encore donné lieu à une suite d'observations concluantes et positives. Tous les hommes qui ont eu occasion d'examiner un grand nombre de têtes décharnées et de squelettes, ont seulement été frappés de la diversité des formes de la tête, plus ou moins haute, ou plus ou moins longue, et des variétés dans l'étendue ou le volume des os du crâne et de la face; mais sans pouvoir rapporter, que d'une manière douteuse et équivoque, ces différences extérieures à des diversités intérieures physiques ou morales. Ne connaissant rien de l'histoire privée des individus auxquels appartiennent ces dépouilles osseuses, comment prononcer, comment décider sans se laisser égarer par l'hypothèse et la conjecture? Les monumens dont la mort vient enrichir chaque jour le muséum des anatomistes, sont des monumens qui, pour la plupart, sont non-seulement inédits, mais équivoques, si l'on veut y chercher d'autres physionomies que celles des différences générales d'organisation que nous avons signalées. Cependant il ne serait peut-être pas impossible de trouver une valeur physiogno-

observations d'Aristote, Porta, La Chambre, Le Brun, Pernetti, Claramontius, etc.

monique à plusieurs différences individuelles, si l'on voulait suivre avec un esprit philosophique ce genre d'observation. L'étendue de la fosse temporale, la longueur et la saillie de l'arcade zygomatique, sont des signes et des révélations non équivoques de la nature des animaux carnassiers; quelque chose d'analogue dans une tête humaine ne pourrait-il pas être regardé comme un indice de férocité et *d'appétits meurtriers*, surtout si on remarque cette disposition d'une manière assez constante au squelette du crâne et de la face des scélérats qui se sont livrés d'une manière effrayante à des habitudes cruelles et sanguinaires? La hauteur et la largeur de la mâchoire inférieure, toutes les différences dans la courbure de sa partie postérieure, et dans l'ouverture de l'angle de ses branches avec son corps; l'étendue du front, comparée à celle de la région occipitale; la profondeur et le rapprochement des orbites; la largeur et la saillie des pommettes; la longueur et la largeur des os du nez, pourraient être autant d'indications plus ou moins sûres d'une foule de variétés intérieures.

J'ai dans ce moment sous les yeux une tête dont les formes paraîtraient justifier ces aperçus. Dans cette tête, les os du nez, qui sont très larges, ont près de 21 lignes de longueur. Les fosses temporales et les arcades zygomatiques sont beaucoup plus longues que dans l'état ordinaire; le front n'a point la belle convexité qui distingue généralement les individus de race caucasienne; le crâne est très allongé, et l'élévation de la ligne faciale fait à peine un angle de 77 degrés.

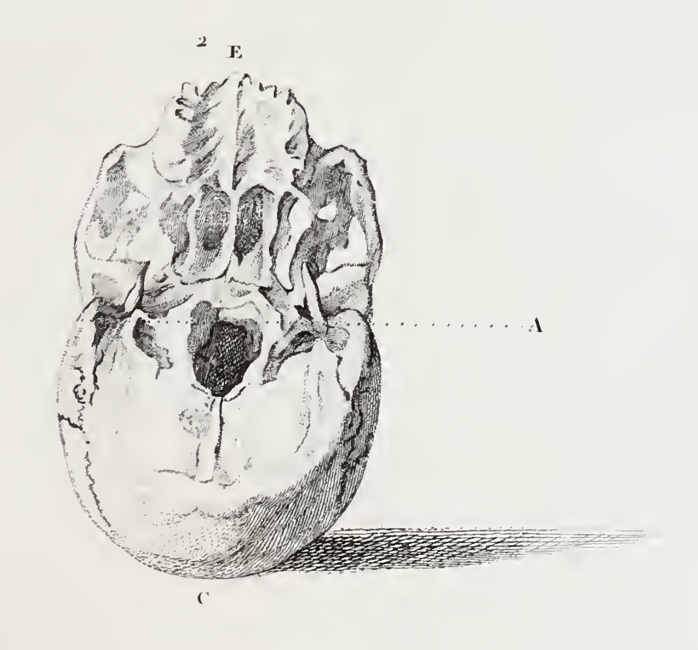
Il est impossible de ne pas lier à ces particularités une valeur physiognomonique, une indication d'un esprit borné ou même stupide, d'une prédominance dans la vie animale, et de mœurs farouches, très rapprochées du naturel des espèces que des causes organiques impérieuses portent à la guerre et au carnage.

Voici le profil de cette tête, qui fait partie du muséum anatomique de l'École de médecine de Paris, auquel elle a été donnée par M. Beauchesne fils, protecteur de cette école, qui se livre avec distinction aux progrès et à l'enseignement de l'anatomie et de la physiologie. On a fait jusqu'à ce moment des recherches inutiles pour avoir des renseignemens propres à justifier ou à détruire les conjectures que nous nous sommes permises.

M. Pinel possède une autre tête, qu'il m'a fait observer plusieurs fois, et dont les différences individuelles ont une signification physionomique qui ne laisse aucun doute : c'est celle d'une jeune idiote, morte à la Salpêtrerie à l'âge de treize ou quatorze ans. Cette tête a à peine le volume et la forme de celle d'un enfant de trois ans. En général, on remarque un aplatissement non équivoque du crâne, et une diminution de la tête, chez les idiots de naissance, et surtout chez les crétins.

Un grand nombre de variétés individuelles du crâne et de la face pourraient offrir des traits physionomiques, si, dans les grandes collections d'anatomie, on avait soin de joindre aux différens crânes dont on les enrichit, et qui paraissent remarquables par des particularités


1
m
n
d
b
g


2
E
A
C

bien tranchées, quelques notes biographiques sur les individus dont ces débris ont fait partie.

En Angleterre, quand on condamne un criminel à une peine capitale, on ajoute à sa sentence de mort que son corps sera livré à l'anatomiste. Pour rendre cette mesure plus utile pour la science, il suffirait d'ajouter à cette sentence, qu'une note sur la vie de l'individu condamné, l'abrégé du procès-verbal de ses principaux délits, sera livré avec le cadavre, qui, avec ces renseignemens, pourrait bien mieux servir aux progrès des connaissances anatomiques et physiologiques, que cette foule de cadavres inconnus, apportés chaque jour dans les amphithéâtres, où ils servent si souvent à la dissection, sans enrichir la science.

Lavater a fait quelques observations qui, sans avoir le degré d'exactitude que l'on exige dans les sciences naturelles, offrent des résultats qu'il ne faut pas entièrement rejeter. *Voyez* planche 44, volume II, et l'explication correspondante. Les cinq figures de cette planche ont une expression qu'il est impossible de méconnaître. Lavater va sans doute un peu loin lorsqu'il assure que dans le profil n° 1 on distingue le caractère d'une femme naturellement portée aux petites choses, à l'exactitude, à la propreté, à l'avarice, et n'ayant de sagacité que dans les minuties.

L'aspect de la physionomie ne peut pas atteindre ces détails, ces nuances d'expression; et tout ce que l'on peut reconnaître dans ce profil n° 1, c'est un air efféminé, un caractère de faiblesse, toutes les marques d'un genre de vie paisible et sédentaire. Il y a évidem-

ment plus de force dans les nos 2, 3, comme il est facile de le voir par la forme de la mâchoire inférieure. Les profils n° 4 et n° 5 ont aussi une expression qui n'est pas douteuse, si on les compare, surtout par le bas du visage, avec la partie de la face dont les traits sont en général les caractères individuels les moins équivoques, soit que les parties molles se trouvent enlevées, soit qu'elles couvrent encore la nudité du squelette.

Nul anatomiste ne serait plus en état de suivre aujourd'hui ce genre de recherches, que M. Gall, si, renonçant avec courage à un système que la morale et la science repoussent également, il voulait se borner à recueillir des faits, des observations, et à voir la nature sans en être séparé par le prisme toujours trompeur de l'hypothèse et de la théorie.

On a dit, dans l'un de nos journaux les plus estimés, que l'un des admirateurs du docteur Gall avait cru s'apercevoir qu'il était merveilleusement servi dans ses étonnantes découvertes par une grande sagacité physiognomonique, et que, sur la remarque qui lui fut faite que cette sagacité devait *être comptée* au moins autant que sa théorie, le docteur répondit par un sourire qui n'était pas d'improbation.

Nous n'avons pas craint d'assurer, il y a déjà quelques années, qu'il ne pouvait y avoir de vrai, de bon dans les recherches de M. Gall, que ce qui tient directement à la physiognomonie, et que ses observations sur les variétés individuelles du crâne peuvent conduire à quelques résultats utiles pour la science, si on les

présente sous le point de vue auquel se rapportent les travaux de Lavater. Nous faisons de nouveau cette remarque, et nous y reviendrons dans l'exposition complète et détaillée d'un système que la mode, qui l'a mis en crédit pendant quelques instans, abandonnera peut-être, lorsque nous nous en occuperons, et que nous le soumettrons à l'examen impartial de la science, et d'une critique motivée et philosophique.

Note. Que les temps sont changés! Le docteur Gall, qu'à son arrivée en France chacun se faisait une gloire d'accueillir, dont toutes les petites-maîtresses raffolaient, que les savans même recherchaient avec une sorte d'empressement, est à peu près oublié, et son système entièrement abandonné. On ne doit point en rechercher la cause dans la mode et dans cette inconstance naturelle au Parisien; le motif en est tout entier dans l'absurdité du système. Nous souhaitons que la leçon que les grands du monde ont reçue dans cette circonstance, où ils ont été si complétement la dupe du docteur allemand, les guérisse à l'avenir de la précipitation et de l'enthousiasme ridicule avec lesquels ils acccueillent si facilement les merveilleuses promesses du premier charlatan.

J.-P. M.

III.

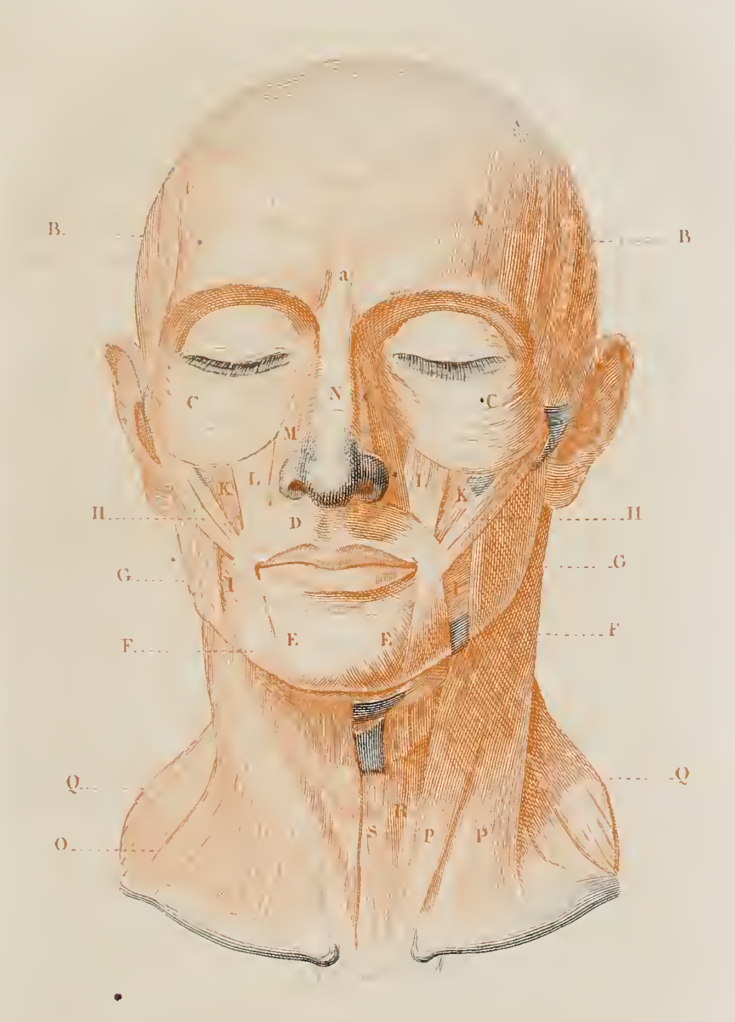
IDÉE GÉNÉRALE DE L'APPAREIL MUSCULAIRE DU VISAGE.

La planche 185, sur laquelle nous appelons les regards et toute l'attention des lecteurs, présente, dans son ensemble et dans ses détails, l'appareil musculaire du visage.

Le cadavre, ou même une partie du cadavre dans cet état, constitue ce qu'on appelle l'*écorché* dans les écoles. C'est à cette partie de l'anatomie que s'attacha plus particulièrement l'actrice célèbre dont nous avons cité l'autorité et l'exemple, dans nos considérations générales sur la liaison des sciences anatomiques et des beaux-arts.

Ce nouveau point de vue de la nature morte, sur lequel il nous importe tant de nous arrêter, offrira peut-être, au premier aspect, quelque chose de plus repoussant que l'appareil osseux, parce qu'il rappelle une mort récente, tandis que le squelette, qui depuis long-temps semble ne plus appartenir à la vie, ne doit pas faire naître des idées ou des impressions différentes de celles qui sont attachées en général à la contemplation des monumens et des débris échappés à une ancienne destruction.

L'appareil que nous offre cette planche 185 se trouve placé entre le système osseux, qu'il recouvre, et la peau, le tissu cellulaire et les vaisseaux que l'on a enlevés.



A *Muscle Frontal*	E - *Quarré*	K - *Canin*	P P - *Sterno mastoïdien*
a - *Pyramidal*	F - *Triangulaire*	L - *Releveur de la levre Supre*	Q - *Trapeze* .
B - *Temporal*	G - *Masseter* .	M - *Releveur commun*	R - *Sterno Hyoïdien*
C - *Orb[illegible]laire*	H - *Zygomatique*	N - *T[illegible] du Nez*	S - *Sterno Thyroïdien*
D [illegible]	I - *Buccinateur*	O - *Peau[illegible]*	

G. Sabiné [illegible] *F. Kaiser*

Les muscles du visage en forment la partie essentiellement active et mobile. Ce sont les principaux et presque les seuls organes de la physionomie en mouvement. En jetant un simple coup d'œil sur les planches indiquées 185 et 186, il est impossible de ne pas remarquer combien est heureusement disposée la structure de cet appareil musculaire de la face, que l'on voit se présenter sous la forme de faisceaux élégans, délicats, et agissant sur des parties dont le moindre mouvement, l'ondulation la plus légère, le frémissement presque insensible, révèlent nos sentimens et nos pensées. On peut, en outre, appliquer aux muscles du visage ce que le peintre Hogarth a dit d'une manière générale des muscles du corps humain, en les considérant relativement à leur effet dans la beauté des formes.

La ligne ondoyante, suivant la remarque de cet artiste savant et philosophe, est d'un grand effet dans tous les objets qui plaisent, et fait toujours naître l'idée du beau et de l'agréable. On trouve cette ligne dans les contours de la figure humaine, et sur le corps des plus beaux animaux.

Les divers degrés de flexion, ajoute Hogarth, les directions variées des fibres entre elles, et relativement aux os, forment des renflemens, des dépressions extrêmement agréables, lorsque la graisse et la peau qui recouvrent les muscles donnent le moelleux et l'ensemble à la figure. Dans l'*écorché*, cet entrelacement étant à découvert, on voit les élémens de ces formes et le secret de la nature pour produire ces ondulations

qui charment l'œil dans une belle statue. On voit qu'il n'existe aucun objet naturel dans lequel les lignes serpentines aient été autant prodiguées que dans la forme humaine. C'est à cette circonstance que l'homme doit l'avantage de la beauté et de la grâce sur tous les autres animaux. Que l'on compare la figure de l'Apollon avec un plâtre de mêmes dimensions, mais qui représenterait un corps infiltré, de manière que toutes les sinuosités gracieuses fussent effacées ; que l'on compare encore avec ce marbre antique un plâtre de mêmes dimensions, mais dont les muscles seraient desséchés et aplatis, de manière que les renflemens soient peu ou point sentis, on pourra prendre ainsi une idée de l'influence de la ligne serpentine sur la beauté de la forme humaine.

La graisse et la peau sont destinées à adoucir, à arrondir les contours, qui seraient brusques et désagréables; mais, dans la fleur de la jeunesse, elles ne dérobent jamais entièrement les lignes serpentines, qui donnent la grâce à l'ensemble et aux détails. La nature a eu soin de remplir avec la graisse les cavités qui auraient donné lieu à des transitions trop brusques; elle a veillé ainsi à conserver à toutes les parties du corps ces formes qui doivent aux lignes serpentines la grâce qui nous charme.

Lorsque l'on nous représente cette enveloppe, cette surface du corps humain, composée d'un nombre infini de lignes, qui toutes s'entrelacent et serpentent dans des directions diverses, pour produire l'ensemble le plus gracieux que la nature puisse offrir à l'œil, on

conçoit combien doit être difficile cet art du statuaire, qui rend avec une rigoureuse précision les plus légères nuances; et quand on voit l'artiste donner les dernières touches à son chef-d'œuvre, on comprend le *poco più* des Italiens, qui distingue les originaux des meilleures copies qu'on puisse en faire.

Ces remarques d'Hogarth sur les muscles, considérées d'une manière générale, sont fondées; mais elles semblent encore plus exactes si on les applique d'une manière spéciale à l'appareil musculaire du visage (1).

Dans cet appareil, le regard de l'anatomiste philosophe ne peut s'empêcher de voir réunies à l'excellence de la structure, qui contribue à la beauté de la forme humaine, la simplicité et la fécondité de l'artifice que la nature emploie pour réunir et développer sur une surface aussi peu étendue que celle du visage, les moyens nombreux et variés du langage physiognomonique.

Les indications jointes à la planche 185 (2) présentent en partie l'énumération et la nomenclature des muscles que comprend l'appareil musculaire de la face, et de

(1) *Voyez* Hogarth, *Analysis of the beauty,* et l'extrait très étendu de cet ouvrage dans la Bibliothèque britannique.

(2) Nous engageons nos lecteurs à chercher et à trouver plusieurs fois, à l'aide de ces indications, chaque muscle du visage, et à se familiariser avec le nom, la position, la forme, la direction de ces parties. Cet exercice préliminaire est indispensable pour prendre quelque intérêt à la lecture de ce qui suit, et pour être initié dans tous les détails de l'organisme d'où dépend en grande partie la physionomie humaine.

quelques autres muscles, qui, sans appartenir spécialement au visage, contribuent cependant à l'expression de la physionomie.

Il faut d'ailleurs rappeler ici la division que nous avons déjà indiquée des muscles de la face en deux classes, savoir : 1° les muscles qui n'appartiennent pas à la vie de relation (1), et dont le principal usage est de contribuer à la vie animale, en opérant avec force l'élévation de la mâchoire inférieure; 2° les muscles du visage, dont l'emploi principal est relatif à la vie morale et intellectuelle.

Les muscles de la première classe sont au nombre de six, savoir : les deux temporaux b b, planche 185; les deux masseters g g; et les deux buccinateurs j j, plus profondément situés, et que l'on n'aperçoit qu'en partie. Les temporaux et les masseters forment avec quelques autres muscles un appareil particulier, qui,

(1) On entend par vie de relation, en physiologie, l'ensemble des phénomènes que comprennent les sensations, la pensée et la locomotion : fonctions qu'exécutent les organes des sens, le cerveau et les muscles.

Ces derniers doivent être divisés en deux ordres, savoir : 1° l'appareil musculaire extérieur, l'organe de la locomotion générale, le moyen actif et puissant de tous les mouvemens qui servent ou expriment la volonté; 2° un deuxième ordre de muscles qui se compose de plusieurs petits appareils propres à des mouvemens particuliers, qui n'appartiennent pas d'une manière directe à la locomotion générale, mais à d'autres fonctions, telles que la digestion, la respiration, etc.

Voyez l'Essai sur la division la plus naturelle des phénomènes physiologiques, par M. Buisson; 1 vol. in-8°, page 110.

en faisant mouvoir avec une grande énergie la mâchoire inférieure sur la mâchoire supérieure, opère le déchirement, l'incision, la trituration des alimens, et commence ainsi le cercle des actions dont se compose la nutrition. Ces muscles, ainsi que les buccinateurs, sont distincts des muscles du visage; ils se trouvent sur les côtés ou dans l'épaisseur de la face, à la forme de laquelle ils contribuent, sans presque prendre aucune part à son expression habituelle. Ils sont d'ailleurs très forts, très volumineux, et plus propres à effectuer des mouvemens énergiques, ou à triompher d'une grande résistance qu'à former quelques-uns des traits délicats et rapides du tableau de la physionomie.

Ces muscles paraissent du moins, même par leur position, ne pouvoir servir qu'au fond et à la bordure de ce tableau; les caractères de leur structure, dans laquelle toutes les conditions d'une grande puissance sont rassemblées, répondent bien mieux à la véhémence des impulsions d'un aveugle instinct qu'aux déterminations éclairées de la volonté.

Ces muscles, que nous croyons devoir séparer de l'appareil musculaire qui appartient directement à la physionomie, influent toutefois, dans quelques circonstances, sur les variétés individuelles de la face, et agissent dans l'expression de quelques passions.

Les buccinateurs (1), dont on ne voit ici, planche 185,

(1) *Buccinateur,* Winslow, Cowper, etc.; *bucco-labial,* Chaussier; *alveolo-maxillaire,* Dumas.

que la portion labiale, ont leurs attaches fixes, en arrière et en dehors, au bord alvéolaire supérieur et au bord alvéolaire inférieur. Ils ont leur attache mobile aux angles des lèvres, qu'ils tendent continuellement à retirer en arrière. Ces muscles, qui se trouvent dans l'épaisseur des joues, contribuent à la trituration des alimens et à la déglutition, en reportant les alimens sous les dents ou vers le pharynx; ils sont en général plus développés chez les hommes qui mangent beaucoup, et chez lesquels la vie animale prédomine d'une manière remarquable et caractéristique.

Les mêmes muscles sont plus larges et influent d'une manière plus sensible sur la forme des joues, chez les joueurs d'instrumens, qui sont obligés de retenir une grande quantité d'air dans leur bouche, et chez les ouvriers qui sont constamment employés au *soufflage* du verre.

M. Dupuytren, à qui je dois cette remarque, m'a dit avoir vu plusieurs de ces hommes employés au *soufflage*, dont les joues avaient été entièrement déformées par cette habitude, et privées de leur ressort, au point d'obliger ces ouvriers, dans la mastication, de reporter leurs alimens sous les dents molaires avec les doigts, les buccinateurs, chargés de cette fonction, ne pouvant plus la remplir par l'effet de cette dilatation forcée et presque continuelle.

Cet état des joues, produit par la dilatation des buccinateurs dans le jeu des instrumens à vent qui exigent une grande quantité d'air, est bien exprimé dans le Joueur de cornemuse, par Teniers fils, et chez le

trompette que Lebrun a placé dans son tableau de l'Entrée d'Alexandre dans Babylone.

Les musiciens qui se servent d'instrumens à anches, sans former ainsi un réservoir d'air de leur bouche, ont les buccinateurs dans un état habituel de contraction, et les joues sensiblement creuses et déprimées (1). Un amateur des beaux-arts, un physionomiste éclairé par l'anatomie et la physiologie, pourraient donc, à la première vue, distinguer un musicien qui donne du cor ou du basson, d'un autre musicien qui joue de la flûte ou de la clarinette. Ici le cachet de la profession a une empreinte si profonde, si visible, qu'il est impossible de la méconnaître.

Quelquefois, dans des douleurs de dents très violentes, un muscle buccinateur, se trouvant trop fortement et pendant trop long-temps contracté, finit par retenir l'angle des lèvres abaissé de son côté, et rend la bouche de travers : caractère physionomique que d'autres altérations physiques peuvent aussi occasionner, mais qui se prend ordinairement en mauvaise part, et qu'en effet on a remarqué assez souvent chez des personnes qui n'avaient eu aucune maladie, et sur le visage desquelles il ne pouvait être regardé que comme une preuve de l'association constante et irrécusable de la dépravation morale et de la difformité physique.

(1) Cette contraction des buccinateurs agit évidemment dans la mastication; ce n'est pas de cet usage, mais de leur emploi pour sonner de la trompette, que l'on a donné à ces muscles le nom de buccinateurs. On attribue le choix de ce nom au célèbre anatomiste Cowper.

Les muscles masseters G, et temporaux B, planche 186, sont, ainsi que les buccinateurs, assez développés, pour influer sur la physionomie chez les personnes qui mangent beaucoup et avec une grande avidité. Ces mêmes muscles, en se contractant avec effort dans la colère, la fureur, et toutes les passions convulsives et cruelles, modifient bien sensiblement le visage des hommes chez lesquels des passions de ce genre sont habituelles, et forment le trait principal du caractère. En voyant ces muscles, étrangers en quelque sorte à la physionomie, la modifier et y former un trait isolé très frappant, il est difficile de ne pas porter un jugement défavorable On reconnaît sûrement à ces signes effrayans et sinistres une nature plus grossière, moins perfectionnée, et trop voisine de celle des animaux carnassiers, dans la face desquels ces mêmes caractères, qui sont aussi prononcés qu'ils puissent l'être, annoncent à la fois la nécessité rigoureuse et les moyens redoutables de se nourrir exclusivement de chair, et de vivre sans cesse au milieu de la guerre et du carnage (1).

On sera frappé de ces remarques, si on les applique avec attention à l'examen physionomique des portraits des hommes qui se sont fait connaître par un caractère impitoyable ou des habitudes querelleuses, duellistes et meurtrières. Ce fut sans doute par des indications de cet ordre que Lavater fut si vivement ému, et qu'il

(1) Pour mieux apprécier cette remarque, voyez, dans Porta, le rapprochement de la figure du lion, et du genre de physionomie humaine le plus analogue à cette figure.

porta un jugement si défavorable à la vue de ce jeune homme (1) dont tout Zurich admirait la beauté, mais qui ne put en imposer à l'habile physionomiste, ni lui cacher un moral affreux et sanguinaire. J'ai moi-même remarqué bien souvent de semblables variétés individuelles dans les traits du visage, chez des scélérats d'une cruauté peu commune, et dont la physionomie devait à ces dispositions un caractère de réprobation assez prononcé pour être classée parmi les physionomies altérées et perverties par les penchans déformateurs et les aberrations les plus violentes de la sensibilité.

La dissimulation constante et la concentration spasmodique des sentimens les plus impérieux, et des transports d'une âme agitée et tourmentée sans cesse par les projets les plus vastes ou par les passions les plus violentes, tiennent aussi les mâchoires dans un état habituel de resserrement, et donnent à la bouche une disposition dont il est facile d'apprécier, au premier coup d'œil, toute la valeur physiognomonique. Les muscles des lèvres, et quelques autres muscles dont nous aurons occasion de parler bientôt, contribuent d'ailleurs beaucoup à cette variété individuelle et acquise par l'effet de leur contraction fréquente, qui a lieu dans ces efforts et ces mouvemens excités avec le dessein

(1) L'abbé Frickt, que Lavater reconnut par la seule inspection physiognomonique pour un scélérat destiné à périr d'une manière honteuse : décision que l'événement ne tarda pas à justifier. *Voyez* la Vie de Lavater, placée à la tête de cet ouvrage.

de contenir et de comprimer sans cesse l'expression d'un naturel violent et impétueux.

Chez les personnes de ce caractère, les lèvres sont ordinairement minces, et jamais entr'ouvertes, pas même dans le plus grand repos de la physionomie; l'espace placé entre les narines et la bouche a peu d'étendue, et la lèvre supérieure est toujours plus mince et moins avancée que la lèvre inférieure.

La sécurité, la candeur, l'innocence, la franchise qui va jusqu'à la crédulité, s'annoncent au contraire par une bouche entr'ouverte, comme dans les enfans, chez lesquels ce caractère dépend à la fois de l'état moral et de la disposition des organes.

Concluons de ces observations, que les muscles qui élèvent la mâchoire n'intéressent que sous quelques rapports le physiognomoniste, et tirons de leur effet la conséquence philosophique, que c'est d'une manière secondaire, par emprunt, et avec des organes qui appartiennent plus particulièrement à la vie animale, que l'homme exprime des penchans grossiers et bas, des passions farouches, cruelles, contraintes, et que, par une réaction morale, il imprime à sa physionomie un caractère de brutalité, de violence et de dissimulation.

Les muscles de la face proprement dits, les véritables organes de l'expression de la vie morale et intellectuelle, ne paraissent pas prendre autant de part à la manifestation de sentimens auxquels l'homme ne peut s'abandonner sans paraître sortir de sa nature; cet appareil sans être entièrement étranger à des fonctions purement

animales et nutritives, auxquelles il concourt d'une manière indirecte, appartient spécialement à la vie de relation.

Son jeu, ses mouvemens, constituent seuls le *geste* détaillé et volontaire du visage; c'est là véritablement la fonction principale, l'emploi de ce petit appareil musculaire; et si quelques autres usages se joignent à cet usage, c'est que, dans l'économie vivante, tout se tient, tout se prête un mutuel appui, et joint au rôle principal que la nature lui a confié un ou plusieurs rôles secondaires.

Ainsi donc, l'organisation musculaire du visage constitue un appareil évidemment affecté à la vie de relation, au service du sentiment et de la pensée, qui, par quelques circonstances de son action, prend part à la vie nutritive et animale (1).

Dans un autre cas, dans celui de la respiration, c'est un appareil destiné à l'entretien des phénomènes essentiels et généraux de la vie animale, qui, comme par occasion et d'une manière épisodique, contribue si puissamment par la parole à l'expression, au développement de la pensée, et rentre, par cette circonstance de son action, dans l'empire de la vie de relation (2).

L'appareil musculaire du visage, en n'y comprenant

(1) Les muscles des lèvres, dont le principal emploi est évidemment relatif à la physionomie, concourent à la digestion par la préhension des alimens.

(2) *Voyez* notre Supplément sur la physionomie de la voix, vol. III.

pas les muscles qui sont placés sur les côtés ou dans l'épaisseur de la face, et qui contribuent cependant à la physionomie, est composé de vingt-sept muscles, savoir : douze de chaque côté, et trois impairs placés au milieu et sur le trajet de la ligne médiane. Il faut ajouter à ces vingt-sept muscles le muscle *peaussier*, qui agit dans l'expression de plusieurs passions; les douze muscles de l'œil, savoir : six pour chaque œil; enfin, l'appareil musculaire particulier de l'oreille, composé de six muscles, trois pour chaque oreille; en tout quarante-six muscles, dont l'action et le jeu, combinés avec une grande variété, peuvent exprimer, avec une délicatesse et un détail à peine concevables, les divers états de la sensibilité humaine.

Chaque genre de pensées, de sentimens, d'affection, trouve dans ces organes éloquens l'expression qui lui est propre; et, parmi tous ces muscles, il y en a pour toutes les modifications de la joie, pour l'amour, la tendresse, le mépris, l'orgueil, la colère, la crainte, la tristesse, etc., etc.

La *locomotion* générale se compose des grands déplacemens du corps, à l'aide des muscles du tronc et des membres; elle forme dans l'économie vivante une fonction par laquelle l'animal, exprimant et servant à la fois la volonté ou l'instinct, repousse et combat les corps ennemis et nuisibles, évite l'objet de ses craintes, cherche, poursuit, arrête, embrasse celui de ses désirs et de ses affections.

L'action de l'appareil musculaire du visage est une sorte de locomotion à part, une fonction dont l'objet

est bien distinct ; elle ne sert pas aussi directement la volonté ; elle est bien plus au *service* de l'intelligence et du sentiment que des besoins physiques. Cet appareil est l'organe d'une locomotion particulière, plus délicate, moins étendue, et par laquelle l'homme n'exécute pas lui-même ce qu'il veut, ce qu'il désire, mais demande à tout ce qui l'entoure de servir sa volonté, d'entendre sa pensée, de répondre à ses affections.

La nature, dit Haller, la nature, qui tend à favoriser parmi les êtres vivans tous les genres de commerce et de société, a voulu que dans l'homme toutes les affections de l'âme fussent exprimées par la voix, le geste, et surtout par le visage, dont le langage, parlé par l'homme avec tant de rapidité, est entendu par l'homme aussi rapidement, et même quelquefois par les animaux, surtout par le chien, qui lit bien distinctement la joie, le plaisir, la satisfaction, le mécontentement et la colère, dans la physionomie calme, épanouie ou agitée de son maître (1).

Les muscles du visage ne sont pas moins caractérisés par leur structure que par leurs usages. Les autres muscles se meuvent en général sous la peau (2), sans l'entraîner dans leurs mouvemens ; on ne s'aperçoit de

(1) Haller, *Elementa physiologiæ corporis humani;* in-4°, t. V, page 590.

(2) Ces muscles, et principalement ceux des membres, sont enveloppés d'une *aponévrose,* qui fortifie leurs fibres en leur donnant des points d'appui, et qui permet en même temps à ces muscles de se mouvoir librement et de glisser sous la peau, à laquelle ils ne sont pas adhérens.

leur action que par leur volume, qui se trouve augmenté par la contraction : phénomène dont l'effet, si bien connu des sculpteurs et des peintres, donne nécessairement plus de saillie aux muscles, et les fait se dessiner sous leur enveloppe avec cette force et cette expression qui caractérisent l'athlète, et que l'on admire dans l'Hercule Farnèse. Les muscles de la face peuvent aussi annoncer, jusqu'à un certain point, leur action, en se dessinant à la surface du visage, et en contribuant à y produire ces lignes ondoyantes et serpentines que le peintre Hogarth regarde avec raison comme les lignes de la grâce et de la beauté; mais ces muscles ont en outre une autre manière d'annoncer leurs mouvemens : n'étant pas, comme les autres muscles, revêtus d'une aponévrose, ils adhèrent à la peau, et la forcent à se *plisser*, à se rider dans divers sens, suivant la direction des fibres musculaires.

Ces traces, ces plicatures de la peau, qui sont d'autant plus profondes et plus marquées que la face a moins d'embonpoint, et qu'elle a été plus travaillée par les passions, coupent toujours à angle droit les fibres des muscles qui les occasionnent. C'est par une suite de cette disposition que les rides sont horizontales au front et au cou, dont les muscles ont des fibres longitudinales, en rayons divergens autour de la bouche et des yeux, et presque parallèles au contour de la mâchoire inférieure.

Dans le rire, le sourire, et en général dans l'expression des sentimens agréables, il se forme sur les côtés des joues, chez quelques personnes, une fossette qui

donne beaucoup de grâce à la physionomie, et que le savant Haller attribue à un écartement entre le grand et le petit zygomatiques, alors contractés, pour écarter et relever les angles des lèvres.

Les muscles de la face manifestent aussi leur contraction d'une manière très expressive, en écartant ou resserrant, élevant ou abaissant les parties délicates et mobiles auxquelles ils se terminent, et dont ils ne peuvent changer la forme, l'attitude, la direction, sans révéler une pensée, une impression, ou même un sentiment; surtout à la lèvre supérieure, dont les plus petites différences sont significatives pour le physionomiste exercé.

Le nombre, l'élégance, la délicatesse des faisceaux musculaires, l'adhérence de ces faisceaux à la peau, leur action sur les parties les plus apparentes du visage, dont ils varient à chaque instant l'aspect, sont donc autant de caractères qui distinguent les muscles de la face des autres muscles du corps humain.

Plus on observe cette admirable structure de l'appareil musculaire de la face, plus on s'aperçoit, même par une observation superficielle, et en jetant seulement un coup d'œil sur notre planche 185, que cette structure réunit toutes les conditions nécessaires pour un langage aussi rapide que détaillé dans ses nuances et ses combinaisons, plus en même temps on est forcé de reconnaître que la physiognomonie est une connaissance expliquée et appuyée par l'organisation du visage, appartenant à la physiologie, pouvant être regardée comme l'étude, comme l'intelligence d'un lan-

gage que tous les hommes parlent de la même manière dans tous les lieux de la terre, et dont la nature a travaillé l'organe avec un soin qu'elle n'a pris que pour l'espèce humaine.

Ce degré de certitude de la physiognomonie, si souvent contesté, peut être établi ici, par l'anatomie, de manière à ne laisser aucun doute.

L'appareil musculaire du visage comprend à lui seul, ainsi que nous l'avons déjà fait observer, quarante-sept muscles, auxquels il faut ajouter les six muscles placés sur les côtés ou dans l'épaisseur des joues, et qui, sans appartenir directement au visage, contribuent à la physionomie d'une manière assez remarquable.

Cinquante-trois muscles, dont les mouvemens particuliers se combinent de toutes les manières dans le jeu des passions, forment ainsi l'organisation de la face; ils sont à la disposition de l'âme humaine pour exprimer ses différentes affections. Chacun de ces muscles est plus ou moins employé par les passions diverses, et se trouve plus directement au *service* d'un ordre particulier de pensées et de sentimens. Chacun a sa manière de figurer dans le tableau physionomique, son *geste*, son mouvement propre, avec lesquels se combinent le geste et le mouvement des autres muscles; de là une foule d'actions mixtes, aussi variées, aussi nombreuses que les nuances de la pensée et des affections.

Chaque homme ayant sa manière de sentir, de penser, de juger, en un mot, ses habitudes morales et intellectuelles, il est évident que les muscles de l'appareil du visage ne sont pas également employés et exercés dans

les différens individus. De cette inégalité résulte la physionomie, suivant Haller, dont nous invoquons ici l'autorité, et qui avait acquis une trop grande connaissance de la nature vivante pour méconnaître le rapport de l'homme moral et des traits du visage (1).

Une émotion accidentelle et passagère, une passion qui ne tient pas au fond du caractère, ne laisse, à la vérité, aucune trace; et, en général, chez les enfans et chez les femmes, pendant la jeunesse, ou chez tous les individus d'une constitution nerveuse et mobile, il y a peu ou presque point de physionomie en repos; et les passions, les pensées sont si variées, si éphémères, qu'elles rident à peine la surface du visage. Il n'en est pas ainsi dans la plupart des autres constitutions humaines: à mesure que les penchans originels se développent ou se modifient par l'éducation, et que l'existence morale se forme et s'étend, il y a dans le visage des parties qui changent, qui prennent du caractère, ou qui présentent même une autre expression. Le moral, sans cesse en action, travaille, modèle en quelque sorte le physique; certains muscles restent inactifs et faibles; d'autres, qui sont plus exercés et qui se contractent sans cesse dans l'expression répétée des passions dominantes, ont plus de force, de relief, sillonnent plus profondément la peau, ou font éprouver aux parties sur lesquelles ils agissent, des changemens de formes plus marqués,

(1) *Hinc nascitur physiognomia.* Rectè perspectum est non dudùm pluresque quidem dominantes affectus in vultu inspecto legi, ut lætum hominem et jocosum, tristem et severum, superbum, mitem et benignum, etc. (Vol. V, pag. 591.)

révèlent par quelques traits caractéristiques, non la passion du moment, mais le sentiment, les habitudes qui forment le trait principal ou le fond du caractère. Ainsi, il suffira de rire ou de sourire très souvent; d'éprouver constamment des sentimens d'amour, de tendresse, de pitié ou de bienveillance; de céder d'une manière fréquente à des mouvemens d'orgueil, de mépris, de dédain; ou bien enfin de se laisser dominer par la haine, l'envie, et d'abandonner en quelque sorte sa vie aux passions cruelles, farouches, concentrées et convulsives, pour donner au visage un caractère permanent, une sorte de forme et d'empreinte qui annonce l'affection dominante et habituelle. L'*effet* devient ici symptôme; il révèle et manifeste sa cause par des signes dont une expérience suivie et des observations nombreuses et bien faites font reconnaître et apprécier tous les degrés de valeur et d'expression. La *trace* des affections mixtes, ou des nuances et des modifications et des degrés, dont un même genre d'affections est susceptible, peut même souvent se reconnaître, et le *langage linéaire* de la *physionomie* est d'une richesse et d'un détail dont nous croyons pouvoir attribuer ici la cause à la perfection de son organe.

Il faut joindre d'ailleurs aux moyens d'expression que fournit l'appareil musculaire de la face tout ce que peuvent ajouter à ces caractères les variétés de la physionomie passive, et les nuances, les diversités dans la couleur et l'aspect plus ou moins animé de la peau du visage et des yeux.

Ces preuves de la certitude de la physiognomonie,

qui ont manqué à LAVATER, et que la physiologie trouve dans la structure du visage, ces preuves ne laissent aucun doute; on serait presque tenté de croire que la plupart des hommes les admettent presque à leur insu, du moins en partie, et qu'un pressentiment secret les détermine à accorder, dans plusieurs circonstances, une confiance sans bornes aux révélations de la physionomie. En effet, ce n'est pas seulement l'expression dramatique des grandes passions qui nous frappe et qui se fait reconnaître; nous démêlons aussi, même involontairement, les traces de la passion moins forte, mais constante, habituelle.

Ce que nous avons à attendre ou à craindre d'un homme que nous voyons pour la première fois, est annoncé, à la première entrevue, par un je ne sais quoi que nous ne pouvons définir, par un trait qui nous frappe sans que nous puissions l'analyser, et qui, pour le physionomiste éclairé par l'anatomie, ne peut être regardé que comme une des variétés individuelles, formées dans le visage par le développement des muscles employés dans l'expression souvent répétée de la bienveillance, de la sévérité, de l'orgueil ou du mépris.

Il y a des personnes qui sont douées d'une sagacité naturelle si grande, que, sans connaître même le nom de la physiognomonie et de l'anatomie, elles saisissent au premier coup d'œil ces traits délicats, ces lignes, ces vestiges des affections caractéristiques de chaque individu; elles se décident, dans les occasions les plus importantes de leur vie, d'après ces indications, ou se

repentent presque toujours d'avoir résisté à de semblables déterminations.

Nous observons, nous admirons avec le même esprit les productions des beaux-arts; et dans une galerie de portraits et de bustes dont les originaux nous sont pour la plupart inconnus, nous cherchons, avec plus ou moins de succès, dans ces images, une âme et un caractère. Ceux de ces portraits ou de ces bustes qui font revivre en quelque sorte de grands personnages dont on nous dit les noms, nous intéressent plus particulièrement; nous croyons entrevoir dans ces imitations plus ou moins fidèles ce qui distingua le plus l'existence morale des grands hommes dont ces imitations conservent le souvenir; l'effet, le travail de leurs pensées ou de leurs passions dominantes sur leur visage; le mobile de leur talent, le ressort de leur esprit, quelques traces de leurs vertus ou de leurs vices, quelques marques de leurs titres à l'admiration ou au mépris de la postérité.

Nous voulons même retrouver cette expression caractéristique dans les productions libres, dans les compositions véritablement poétiques de la peinture et de la sculpture. Pour nous intéresser, il ne suffit pas que la toile et le marbre respirent; il faut que le marbre et la toile paraissent sentir, penser d'une foule de manières différentes; le plus grand peintre, c'est celui qui s'est le plus occupé de l'expression, de l'étude pratique de la physionomie, et qui a le mieux connu et le mieux

fait paraître dans ses ouvrages la liaison des affections morales avec l'organisation du visage (1).

L'examen particulier et détaillé de l'usage et des effets physionomiques de chaque muscle de la face achèvera de développer ces remarques philosophiques, dont on ne trouve pas même l'indication dans les meilleurs traités d'anatomie et de physiologie; remarques qui d'ailleurs tiennent directement aux points de vue sous lesquels il importe aux artistes et aux physionomistes de se livrer à l'étude de la nature humaine.

(1) *Voyez*, relativement à cet objet, les remarques de Mengs sur Raphaël.

Note. C'est à tort que M. Moreau (de la Sarthe) prétend qu'on ne trouve dans aucun ouvrage d'anatomie, rien qui approche des vues philosophiques qu'il a présentées sur les muscles du visage. Ces considérations sont exposées avec beaucoup de détail dans mon Manuel de l'anatomiste, dont la première édition n'a paru, il est vrai, qu'au commencement de 1807.

J.-P. M.

IV.

DES MUSCLES DU VISAGE EN PARTICULIER.

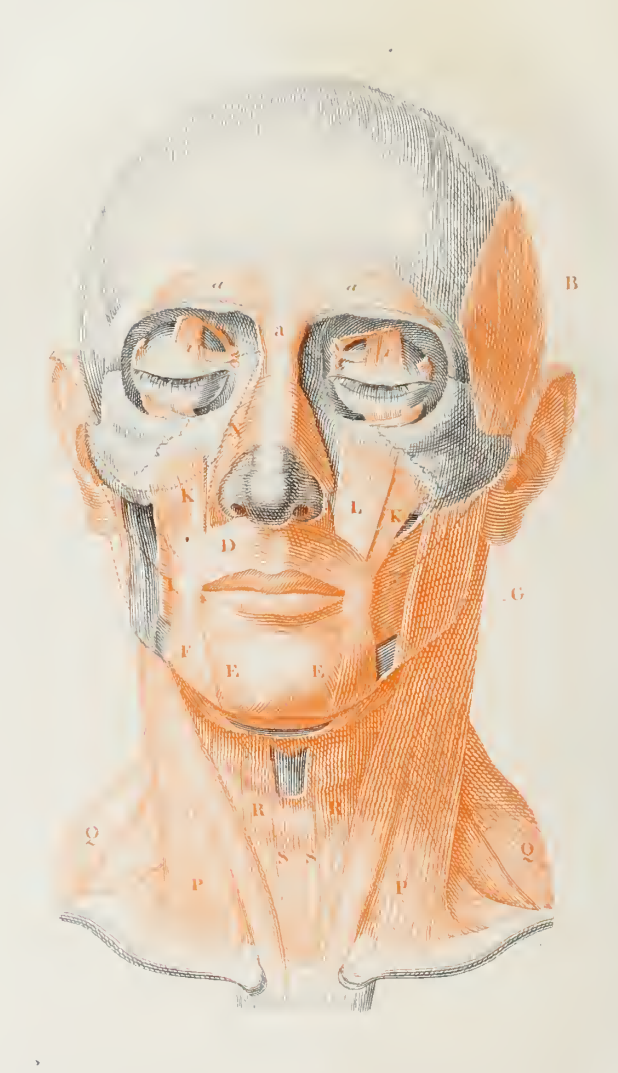
Nous avons déjà engagé nos lecteurs à jeter un coup d'œil rapide sur les muscles du visage, et à se faire une première notion, une idée générale de ces organes si éloquens de la physionomie, en regardant avec attention la planche 185, qui en montre l'ensemble.

Revoyons avec plus de soin, et dans le plus grand détail, ce tableau, dont il nous a suffi d'abord de faire une étude superficielle (1).

La planche 186, consacrée à la description des mêmes organes, montre dans tout leur développement les muscles qui sont plus profondément situés, et qui, dans la planche 185, se trouvent cachés en partie par les muscles plus superficiels et placés immédiatement sous la peau.

En regardant ces deux planches 185 et 186, on voit évidemment que les muscles du visage, les organes directs et particuliers de la physionomie, sont placés au

(1) Cette revue nous a forcés à offrir une seconde fois à l'observation de nos lecteurs la planche 185, nécessaire dans la partie de l'ouvrage où nous l'avons placée pour la première fois, et également indispensable à l'endroit où elle se trouve ici de nouveau, et où elle correspond à un texte dont elle est inséparable. J.-B. Porta, dont nous avons suivi l'exemple dans cette occasion, a souvent reproduit la même figure jusqu'à quatre et six fois.



a a Muscles sourciliers	E – *Quarré*	K – *Canin*	Q – *Trapèze*
a – *Pyramidal*	F – *Triangulaire*	L – *Releveur de la lèvre supre*	R – *Sterno-hyoïdien*
B – *Temporal*	G – *Masseter*	N – *Transversal du Nez*	S – *Sterno-thyroïdien*
D – *Labial*	I – *Buccinateur*	P – *Sterno-mastoïdien*	1 – *Releveur de la paupière s.*

G. Salvage delt *F. Kauser scu*

milieu de la face ; qu'ils sont situés en grand nombre, et sous la forme de faisceaux élégans et bien séparés, aux lèvres, au nez et aux yeux ; tandis que les muscles placés sur les côtés et dans l'épaisseur des joues, le buccinateur 1, le masseter C, le temporal B, dont nous avons déjà, et d'une manière générale, indiqué l'influence dans le caractère permanent de certaines physionomies, n'appartiennent véritablement pas au visage (1), et contrastent, par leur volume et par leur force, avec la délicatesse et l'élégance des petits muscles, dont nous allons exposer à grands traits les principales dispositions.

Ces petits muscles, qui composent l'appareil du visage, forment, par leurs combinaisons dans différentes parties de la face, des appareils secondaires plus ou moins composés, et dont les physionomistes ne peuvent pas ignorer l'arrangement sans perdre tous les avantages que la philosophie naturelle leur offre pour justifier leurs décisions et diriger d'une manière plus positive leurs observations et leurs recherches.

Examinons successivement ces différens appareils, après avoir donné un coup d'œil à un muscle qui n'appartient au visage que par une petite portion de sa partie supérieure.

Ce muscle, qui appartient plus au cou qu'au visage, est cette longue et large expansion musculaire O,

(1) *Voyez*, plus haut, la distinction que nous avons établie entre la face et le visage : expressions qui ne sont pas *synonymes*, et que l'on ne peut pas employer indifféremment dans un grand nombre de cas.

planche 185, qui vient s'épanouir supérieurement à la partie inférieure de la face, dont elle recouvre les muscles sans les cacher; ce que le dessinateur a bien fait sentir dans le dessin que nous avons sous les yeux.

Ce muscle, appelé muscle peaussier, est large, mince, et fait partie, dans les quadrupèdes, d'une espèce de peau charnue (le panicule charnu) dont les contractions froncent la peau et agitent les poils d'une manière très expressive. Ce muscle, dans l'homme, s'étend du sommet de l'épaule et de la partie supérieure de la poitrine au bord externe de la mâchoire inférieure et à l'angle des lèvres. Ses fibres étant longitudinales, il doit rider transversalement la peau du cou lorsqu'il se contracte.

Quand il agit violemment chez les personnes maigres et faibles, ou âgées, il se dessine fortement sous la peau, et forme sur les côtés du cou deux reliefs extrêmement durs, deux espèces de plans, dont l'aspect a quelque chose de désagréable.

Le peaussier abaisse la mâchoire inférieure et écarte sensiblement en dehors la lèvre inférieure, ainsi que l'angle de la bouche. Il agit dans le sourire, mais plus ordinairement il concourt à l'expression des passions tristes et sévères, en contribuant, avec plusieurs autres muscles, à déprimer les traits du visage.

Dans le Calisthène, que quelques personnes regardent comme une tête de Caton le Censeur, la part que le peaussier prend au caractère de la physionomie ne peut être révoquée en doute : la surface du cou, dans cette figure, a été sensiblement tourmentée et rendue inégale

par les contractions habituelles de ce muscle ; et l'abaissement, la dépression et l'écartement des angles des lèvres ne permettent pas de méconnaître une expression permanente d'humeur chagrine et sévère.

L'action du peaussier doit nécessairement imprimer aux longues barbes, chez les peuples de l'Orient, des mouvemens très expressifs.

Lorsque, dans un âge avancé, la mâchoire inférieure, qui n'est plus soutenue en arrière par les dents, se porte en devant, le peaussier, qui se trouve alors plus étendu, et dans un état habituel de contraction, produit, d'une manière permanente, un abaissement et un écartement des angles des lèvres : caractère de vieillesse et de caducité dont les artistes ne doivent pas ignorer la cause.

Dans les animaux, le muscle peaussier, beaucoup plus épais, plus large et plus long, couvre et gêne dans leur action les muscles de la face, qui ne sont pas ainsi masqués et bornés dans l'homme ; ce qu'il est facile d'observer dans la planche 185.

Ce développement plus ou moins grand d'une toile musculaire est d'une assez haute importance pour être pris en considération dans l'étude de la nature humaine (1) ; et l'étendue de ce muscle peaussier qui envahit toute la face du quadrupède, explique très bien comment et pourquoi les animaux en général, et

(1) Nous avons fait remarquer avec quelque détail cette différence d'organisation entre l'homme et les animaux. *Voyez* les remarques physiologiques sur la nature de l'homme, et l'article sur les caractères de la face humaine.

même les espèces les moins éloignées de l'homme, ne peuvent faire que des grimaces, des mouvemens grossiers et bornés comme leur intelligence, tandis que la mobilité, la liberté, la finesse des muscles du visage, semblent répondre, dans l'homme, à la délicatesse et à la variété des impressions et des sentimens de son âme.

1. Appareil. *Muscles du front et des paupières.* Les muscles de cet appareil se tiennent, sont partout continus, le releveur de la paupière supérieure excepté : on doit moins les regarder comme des muscles particuliers que comme des divisions d'un seul et même muscle très étendu, qui recouvre en partie le crâne, environne les orbites, et se prolonge jusqu'à la partie supérieure du nez et même des oreilles.

Toutefois nous décrirons séparément, et comme des muscles distincts, toutes ces portions musculaires, afin d'en mieux faire connaître l'usage, et de montrer ainsi, d'une manière analytique, l'effet produit par la direction de leurs fibres et les combinaisons de leurs mouvemens, dans le jeu de la physionomie.

1° *Muscle frontal* A, planche 185. Ce muscle, confondu avec le muscle du côté opposé, se présente sous la forme d'un plan charnu très mince, d'une espèce de *toile* musculaire : il a ses attaches mobiles à la peau, au muscle sourcillier, qu'il recouvre, et au muscle orbiculaire C, ainsi qu'au muscle pyramidal a, avec lequel il paraît se confondre. Ce même muscle a ses attaches fixes et ses limites à une *aponévrose* qui adhère fortement au crâne ainsi qu'à la peau, et dont la *tension* peut

d'ailleurs être augmentée par la contraction des muscles *occipitaux* attachés à la ligne courbe supérieure de l'os occipital.

Les fibres du muscle frontal sont longitudinales ; et, quand elles se contractent également dans tous les points des deux muscles, elles forment vers le milieu du front des rides transversales et régulières.

Winslow, que nous aurons souvent occasion de citer, a remarqué que l'arrangement des fibres musculaires des muscles frontaux varie dans les différens sujets, comme les rides frontales et les limites de la chevelure du front (1).

Dans leurs fonctions habituelles, les muscles frontaux élèvent les sourcils, ouvrent les paupières, et font apparaître des rides transversales vers le milieu du front, où la peau, qui est plus adhérente aux fibres musculaires, résiste à leur action.

Dans ce mouvement, les muscles du front ont pour auxiliaires les muscles occipitaux, qui se contractent en même temps, comme l'on peut s'en assurer en plaçant la main derrière la tête, où ce mouvement coadjuteur des occipitaux sera bien senti, si alors on élève tout à coup les sourcils et la paupière supérieure.

Dans quelques circonstances, et principalement sous l'influence des passions tristes et oppressives, le frontal, se contractant de haut en bas, contribue à donner à la physionomie un air sombre et mélancolique.

(1) WINSLOW, Exposition anatomique des différentes parties du corps humain ; 1 volume in-4°. *Traité de la tête*, n° 258, page 671.

Le pyramidal a, placé de chaque côté sur le nez, aux os duquel il s'attache, agit puissamment dans cet abaissement du frontal, qui exprime si éloquemment les grandes douleurs de l'âme, et tous les genres d'affections pénibles, sévères et concentrées (1).

Ces muscles pyramidaux ne sont véritablement qu'un prolongement des muscles du front, qui, par cette extension longitudinale de leur plan, peuvent trouver au besoin un point fixe dans leur attache inférieure, et devenir les auxiliaires des muscles qui contribuent plus particulièrement à l'expression des passions tristes et oppressives.

2° *Muscle orbiculaire de l'œil* C, planche 185. Ce muscle réuni avec le frontal, mais distinct de ce muscle par la direction de ses fibres, est placé de chaque côté au-devant de l'œil. Il fait la partie principale du voile mobile qui environne cet organe, et qui constitue la paupière.

L'orbiculaire a son attache fixe à l'angle interne de l'orbite, du côté du nez, et son attache mobile en dehors, à l'angle externe, au-delà duquel ses fibres se prolongent, comme on le voit aisément dans la planche que nous avons sous les yeux. Le muscle orbiculaire, dont cette même planche montre très bien la disposition, comprend toute l'étendue des fibres charnues qui, par une couche très mince, entourent la circon-

(1) Les muscles pyramidaux sont beaucoup mieux développés dans la planche 186; ils sont d'abord séparés l'un de l'autre, se réunissent ensuite, et se confondent dans leur attache inférieure au tissu membraneux qui recouvre le nez.

férence de l'orbite, et de là, sans interruption, s'étendent jusqu'aux cils.

Ces fibres, qui se réunissent à leur extrémité externe et interne, se dirigent de dedans en dehors, où elles se rejoignent par un entre-croisement très difficile à développer.

Lorsque l'orbiculaire se contracte vivement, soit pour protéger l'œil, blessé par une lumière trop vive, soit pour exprimer une affliction profonde, il ramène une partie de la peau du front et des joues vers l'œil, et l'on aperçoit à l'angle externe, ainsi qu'aux paupières, des rides rayonnées, dont la signification ne peut être équivoque pour le physionomiste.

3° *Muscle releveur de la paupière supérieure* 1, planche 186. Ce muscle, espèce de faisceau délicat et mince, a son attache fixe au fond de l'orbite, et son attache mobile au bord de la paupière, où il s'épanouit sous la forme d'une aponévrose assez large. Il est entièrement recouvert par l'orbiculaire. Le releveur de la paupière est l'antagoniste de l'orbiculaire ; les alternatives un peu brusques et continuelles de sa contraction et de son relâchement contribuent au clignotement.

4° *Muscle sourcilier a*, planche 186. C'est un faisceau musculaire très délicat, et dont la contraction forme un trait décidé et caractéristique dans le tableau des sentimens concentrés.

Ce muscle a son attache fixe en dedans, à l'articulation des os du nez avec l'os du front. Il se contracte en ramenant les sourcils vers le nez, et alors la peau

du front est sillonnée par des rides transversales plus ou moins profondes.

Telle est la disposition générale des muscles du front et des paupières. Essayons d'indiquer également à grands traits les principaux effets de ces organes dans la physionomie en mouvement et dans la physionomie en repos.

Le frontal concourt à l'expression de plusieurs états différens du cœur et de la pensée. Il agit, mais sans effort, dans la joie expansive, dans tous les sentimens agréables, ou au moins dans toutes les affections qui ne portent point dans l'âme ce trouble et ce désordre que réfléchissent tous les traits du visage. Dans toutes ces émotions douces et tranquilles, les muscles frontaux coopèrent à l'expansion du visage, à l'élévation des paupières et au développement du front, dont la peau, doucement entraînée, est à peine marquée de quelques rides superficielles. La face est alors sensiblement agrandie et comme dilatée par le concours de plusieurs autres muscles. Ces *effets* sont bien exprimés dans plusieurs tableaux des plus grands maîtres des différentes écoles : dans la sainte Cécile de Raphaël ; dans sa sainte Vierge témoin du sommeil de l'enfant Jésus ; dans la femme présente à la mort de Saphire, par le Poussin ; dans la femme placée dans le coin du tableau de la Famille de Darius, de Lebrun, etc.

Dans toutes ces passions modérées et doucement expansives, le front est étendu, épanoui, et la contraction de ses muscles montre à peine sa surface par quelques rides. Il est impossible de ne pas voir, dans l'expression

habituelle de ces sentimens, combien est grande l'influence de la beauté morale sur la beauté physique : c'est le caractère que l'on admire dans les plus belles têtes de Raphaël ; dans sa sainte Cécile, ses Madeleines, ses Vierges, ses Anges ; dans plusieurs têtes du tableau de l'École d'Athènes, de la Transfiguration, de la sainte Famille, etc.

Le courage, la sécurité, l'état du sage, dont on peut dire :

Si fractus illabatur orbis
Impavidum ferient ruinæ.

La sérénité d'âme qu'expriment ces mots de Joad, dans Athalie :

Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai pas d'autre crainte.

Toutes ces habitudes morales se peignent aussi par la contraction égale et modérée des muscles frontaux, marqués à peine à l'extérieur par quelques plis de la peau.

La tête d'Alexandre, dans les Batailles de Lebrun, et la tête du maître d'armes dans le tableau où Raphaël s'est peint avec son maître d'escrime, offrent bien cette disposition du front, qui résulte d'un état habituel de sécurité et de courage.

Les muscles frontaux se contractent violemment dans la terreur subite, l'épouvante et toutes ses modifications. Alors ces muscles sont très apparens ; ils sillonnent la peau de rides profondes et rapprochées vers le nez, qui paraît retiré en haut par la violence

de ce mouvement. Le muscle occipital agit en même temps avec force, et, en attirant à lui l'aponévrose à laquelle il est attaché et qui adhère fortement à la peau, il produit le redressement des cheveux, qui paraissent alors se hérisser, en ne faisant que céder à une impulsion dont il importe à l'artiste éclairé de connaître la véritable cause.

Toute cette participation si éloquente des muscles frontaux, dans l'expression de l'épouvante, est bien rendue sur le visage de l'un des acteurs de l'admirable tableau de l'enlèvement des Sabines, par le Poussin.

La figure du satrape, dans la Bataille d'Alexandre contre Darius, montre également bien la part active que les muscles du front prennent à l'expression d'une grande frayeur.

Le plus grand peintre des passions, Garrick, contractait ces mêmes muscles du front d'une manière singulièrement expressive; et avec le sentiment de la situation dramatique où il se trouvait, dans le rôle de Richard III, lorsqu'il était réveillé par les ombres de ses victimes, qui lui criaient :

« Tyran couvert de sang et de forfait, réveille-toi du réveil du crime; désespère et meurs. Que nos images pèsent comme le plomb sur ta conscience, odieux Richard !.... désespoir et mort !.... »

Pendant ces rêves affreux, au milieu de ces apparitions terribles, le Roscius anglais, véritablement rival de Shakespeare, s'exprimait par les mouvemens et le jeu de son front, aussi éloquemment que par ces paroles du poète :

« Ciel, aie pitié de moi. Mais, que fais-je? ce n'est qu'un rêve..... O lâche conscience! comme tu me tourmentes!..... Une sueur froide couvre mon front tremblant. Que crains-je donc?.... moi-même?....

» Ma conscience a mille voix. Tous les crimes divers, tous commis sous toutes les formes, s'attroupent au tribunal de ma conscience, et me crient tous ensemble : Coupable!.... coupable!.... Je tomberai dans le désespoir; il n'y a pas une créature qui m'aime... Il me semble que toutes les âmes de ceux que j'ai fait périr sont venues dans ma tente, et que chacun a menacé la tête de Richard pour demain (1). »

Dans toutes les passions que nous venons de citer, les muscles frontaux se contractent en élevant les sourcils et les paupières. Dans les passions tristes et sombres, pendant l'accès d'une noire mélancolie, sous l'influence de la haine, du remords, de la jalousie; enfin, lorsque l'âme est assiégée de soucis cruels ou occupée de projets ambitieux; qu'elle conspire, qu'elle rêve, désire ou prépare un grand crime, ces mêmes muscles du front

(1) *Hogarth* a peint Garrick dans cette situation; mais il est vraisemblable qu'il est resté bien loin de son modèle. Ce portrait, que j'ai dans ce moment sous les yeux, et qui fait partie d'une collection complète des œuvres d'Hogarth, in-fol., a beaucoup d'expression, mais de cette expression plus forte que nuancée et détaillée. Il eût fallu, pour rendre une situation semblable, un peintre d'histoire, le pinceau d'un Raphaël, ou ceux du Poussin, de le Sueur ou de Lebrun. Nous engageons cependant nos lecteurs à examiner attentivement cette gravure d'Hogarth, que nous aurons occasion de rappeler dans l'Étude des passions.

se contractent de haut en bas. Les muscles pyramidaux a, qui sont leurs auxiliaires, et qui ont une attache fixe aux os du nez, les soutiennent : le point ordinairement mobile des frontaux devient alors un point fixe; le front est profondément ridé à sa partie inférieure, les yeux presque fermés et baissés, tandis que les sourcils se rapprochent par la contraction de leur muscle, qui fronce la peau, la sillonne de rides longitudinales, et la ramasse en quelque sorte du côté du nez : mouvement inséparable des passions tristes et oppressives, ou d'une méditation profonde et soutenue.

Cette contraction de haut en bas des muscles du front, et l'ensemble des mouvemens de la face, qui répond à cette contraction, sont exécutés dans plusieurs rôles, avec un grand effet, par M. Talma (1) ainsi que par mademoiselle Raucour (2), chez laquelle les muscles frontaux sont doués d'une mobilité que n'ont pas d'ailleurs les autres parties de son visage.

Les muscles sourciliers *a a*, planche 186, sont toujours très fortement contractés dans ces états de l'âme où les frontaux se meuvent d'une manière si expressive vers la partie inférieure du front, qui devient leur point fixe. Cette action des sourciliers est un des symptômes les plus tranchés de l'expression des affections pénibles ou concentrées; on dirait même que l'usage principal

(1) On remarque plus particulièrement ces effets du jeu du front, chez M. Talma, dans les rôles de Brutus, de Manlius, de Charles IX, etc., etc.

(2) Dans les rôles de Médée, d'Athalie, etc., etc.

de ces petits muscles est de former dans le tableau physionomique le caractère principal des sentimens sombres : ce qui s'explique très bien par la situation de leur point fixe, qui se trouve en dedans du côté du nez : disposition qui rend ces muscles propres à resserrer, à concentrer les principaux traits de la *face*, comme il convient dans toutes ces passions vraiment oppressives ou profondes, dans ces affections dont le sentiment semble porter l'organisation à revenir sur elle-même, à se contracter et à *s'amoindrir*, comme pour offrir moins de prise et de surface à des impressions redoutables ou importunes.

Terminons ces remarques sur la part que les muscles du front prennent à l'expression des passions, en rappelant que ce n'est pas sans raison que cette région du visage a été regardée par LAVATER comme le siége principal de l'expression de la vie intellectuelle et des affections qui tiennent le plus à la pensée. Dans plusieurs de ces affections de l'âme, telles que l'attention, le ravissement, l'admiration, l'amour moral, l'extase, le front seul est un peu tendu ; la bouche est entr'ouverte par le relâchement des muscles élévateurs de la mâchoire inférieure ; tout ce qu'il y a de terrestre, d'animal, dans l'existence, paraît oublié.

Les muscles orbiculaires C, planche 185, qui appartiennent plus particulièrement à l'organe de la vue qu'à l'appareil général des muscles du visage, servent néanmoins, et d'une manière très efficace, à l'expression. Ils agissent concurremment avec les sourciliers dans ce resserrement sinistre et sombre dont nous venons de

parler; alors l'occlusion entière ou partielle de l'œil est éminemment active. La portion supérieure du muscle orbiculaire se contracte fortement du côté du nez, et produit, en cet endroit, des rides profondes. Le rapprochement des paupières, qui a lieu dans le sommeil, ne s'opère pas ainsi, et ne dépend que du relâchement de l'élévateur : différence que l'on aperçoit aisément, et qu'ont bien observée les grands artistes, qui ne s'aviseraient pas de rendre l'occlusion de l'œil dans l'homme éveillé comme dans l'homme dont le sommeil a assoupi et fermé les paupières.

Lorsque l'orbiculaire est en même temps élevé et contracté, comme cela a lieu dans l'épouvante, la peau est fortement tendue dans toute la circonférence de l'angle temporal de l'orbite, et couverte de rides rayonnantes, ainsi qu'on peut le remarquer dans la tête que nous avons déjà citée, et qui fait partie du tableau de l'Enlèvement des Sabines, par le Poussin.

Les muscles élévateurs de la paupière 1, planche 186, agissent seuls, ou avec les muscles frontaux, dans l'élévation de la paupière supérieure; ils prennent nécessairement part à l'expression de toutes les passions dans lesquelles ces muscles se contractent et relèvent la peau du front avec plus ou moins de force. Ces muscles élévateurs de la paupière supérieure paraissent agir seuls dans un réveil paisible et doux. La paupière inférieure ne se meut pas alors; la paupière supérieure est seule mise en mouvement, se plisse en travers, et se cache sous l'arcade orbitaire de l'os frontal, où elle est

reçue dans un enfoncement rempli d'un tissu cellulaire graisseux.

Les élévateurs de la paupière peuvent être regardés comme les antagonistes des muscles orbiculaires, les uns ouvrant les yeux, tandis que les autres tendent à les fermer.

La pudeur, la modestie, l'abattement, s'expriment par le relâchement complet ou incomplet du releveur de la paupière supérieure, qui s'abaisse plus ou moins dans ces affections de l'âme. L'expression fréquente et habituelle de ces sentimens, vrais ou simulés, rend permanent cet état d'abaissement de la paupière supérieure, et en fait un caractère physiognomonique très agréable. La coquetterie s'est emparée souvent de cette observation, et n'a rien négligé pour employer, comme un moyen de plaire, cette expression d'un sentiment qui lui est étranger. Ce relâchement de la paupière supérieure convient bien d'ailleurs à la molle langueur, dont il est l'éloquent moyen d'expression. Uni, chez les femmes, à une sorte de trouble dans l'œil, il annonce le désir ou l'habitude des émotions voluptueuses.

Les peintres habiles savent bien reconnaître et reproduire ces nuances d'expression.

Les muscles pyramidaux a, planche 185, sont puissamment employés dans l'expression des passions où les frontaux se contractent de haut en bas; ce sont les muscles pyramidaux qui forment, par leur contraction et leur gonflement à la partie supérieure du nez, cette proéminence longitudinale, ce relief plus ou moins

prononcé, qui caractérisent la haine, l'envie, le remords, la tristesse, et tous les degrés de la mélancolie.

Les plis, les lignes, l'attitude habituelle, la direction, le volume des différens muscles du front et des paupières, plus ou moins exercés, suivant la nature des passions dominantes et des habitudes morales les plus impérieuses, forment dans la physionomie en repos des variétés individuelles très nombreuses, et des caractères permanens dont la valeur et la force font souvent, par un seul trait, des révélations et des aveux, qui s'expliquent jusqu'à un certain point par l'anatomie physiologique du visage. En général, le front ne parle pas aussi éloquemment que l'œil ou la bouche, dans la physionomie en mouvement; mais il est peut-être plus significatif dans la figure en repos, il décèle, par plusieurs variétés faciles à observer, le caractère chagrin ou sévère, l'habitude de l'observation et de la méditation, de la colère, de la haine, de l'envie; le désordre ou le calme et l'harmonie des pensées, le penchant à la démence, etc.

Les rides du front sont surtout significatives avec un grand détail; et, sans avoir dans la métoposcopie (1) une confiance superstitieuse et peu éclairée, il est impossible de ne pas accorder une grande valeur physiognomonique aux différentes traces que l'action musculaire a imprimées sur la peau du front et à la circonférence des orbites. Ce n'est donc pas sans raison que

(1) Partie de la physionomie qui se rapporte au front, et dont on a exagéré pendant long-temps l'importance et l'étendue.

LAVATER s'est livré d'une manière particulière à l'observation de cette partie du visage, et qu'il l'a regardée comme une des régions de la face dont il importe le plus au physiognomoniste d'entendre le langage. On peut citer plusieurs de ces remarques et de ces décisions, en les appuyant par l'anatomie.

Ainsi ce n'est pas porter trop loin sa confiance dans l'interprétation des traits physionomiques, que de regarder comme des signes d'application habituelle et d'énergie de pensée, des rides perpendiculaires à la partie inférieure du front. La permanence d'un semblable trait ne peut dépendre que d'une habitude de méditation, ou d'un sentiment prolongé de tristesse ou de mélancolie, dont les hommes médiocres ne sont pas susceptibles.

Une attention presque automatique, qui exerce peu la pensée, peut graver aussi à la partie inférieure du front une ou deux rides longitudinales, sur la signification desquelles les autres traits du visage empêchent de se méprendre.

J'ai fait plusieurs fois cette observation physiognomonique sur le front de différens ouvriers d'une intelligence très bornée, et dont la profession exigeait impérieusement une attention uniforme et mécanique, qui, par la continuité de son expression, avait marqué le bas du front d'un ou de plusieurs plis longitudinaux vraiment caractéristiques.

Un front ouvert, bien développé, marqué seulement de quelques rides transversales, dans un âge assez avancé, annonce nécessairement des passions peu ora-

geuses, libérales, douces, et un exercice facile de la pensée; en un mot, des habitudes morales ou intellectuelles dont l'expression musculaire n'a jamais eu rien de forcé, de violent ou de convulsif.

Chez un naturaliste qui s'est attaché à l'observation des plus petits détails, et qui, faisant un usage fréquent de la loupe, exerce plus son œil que son esprit, le front doit avoir à sa région moyenne, et du côté de l'œil qui est le plus employé, des rides plus nombreuses et plus profondes que du côté opposé : ce que l'on peut aisément expliquer par l'action inégale des fibres musculaires des frontaux, dans cette habitude dominante d'étude et d'observation.

La combinaison régulière de rides horizontales vers la partie moyenne du front, avec des incisions longitudinales profondes entre les sourcils, conviennent dans le portrait des philosophes, des gens de lettres et des artistes très laborieux, des savans et des sages qui se sont également livrés à l'observation et à la méditation. On a cru remarquer en outre que des plis obliques, irrégulièrement dessinés et inégalement tracés, confusément épars et luttant les uns contre les autres, décelaient la faiblesse d'esprit, la disposition à la démence, aux convulsions; un esprit difficile, un caractère brouillon et sauvage.

Cette observation se lie à des considérations générales de physiologie sur l'action musculaire et sur ses rapports avec le cerveau et le développement de la sensibilité morale.

Le faisceau, la réunion des fibres dont se compose

chaque muscle du visage ou de toute autre partie du corps humain, ne se meut pas en masse, mais chaque fibre se contracte isolément, et le mouvement général du muscle résulte de tous les mouvemens partiels qui s'exécutent avec plus ou moins de régularité et d'ensemble. L'accord ou le trouble de ces mouvemens répond à l'état du cerveau (1). Si l'influence nerveuse se distribue d'une manière égale et uniforme dans chacune des fibres d'un muscle; dans celles des muscles frontaux, par exemple, ces différentes fibres se contracteront à la fois et au même degré, sous l'influence d'impressions ou d'affections bien réglées. La peau se froncera d'une manière régulière, et on verra à sa surface des rides horizontales d'une égale profondeur. Si, au contraire, l'action nerveuse est troublée dans ses irradiations, si le cerveau remplit mal ses fonctions, s'il est exposé ou livré à la démence, aux *tics*, aux manies, à l'exaltation délirante, à des dérangemens et à des désordres quelconques, les muscles doivent se ressentir de ce trouble.

Les fibres des muscles frontaux ne se contracteront pas simultanément et au même degré; les unes seront plus fortement excitées, d'autres moins, et les rides obliques, irrégulières, confuses du front, correspondant à ces agitations désordonnées des fibres musculaires, pourront être regardées comme les symptômes des vices de l'âme, d'un esprit troublé ou d'une lésion plus ou moins profonde du cerveau et de la sensibilité.

(1) Bichat, Anatomie générale, volume III, *Système musculaire*.

Concluons de ces remarques que, malgré les nombreuses exceptions et restrictions que l'on peut nous opposer, rien n'est moins vrai que l'adage latin, *fronti nulla fides;* et qu'avec raison les grands poètes, chez toutes les nations civilisées, ont attribué beaucoup de valeur et de signification au front, dans les tableaux qu'ils nous ont laissés des passions humaines.

II. Appareil. *Muscles du nez.* Six petits muscles composent cet appareil, dans lequel nous ne faisons pas entrer les pyramidaux, que nous avons rapportés à l'appareil du front.

1° *Releveurs communs des ailes du nez et des angles des lèvres*, M, planche 185. Faisceaux délicats, élégans, un peu longs, ayant leur point fixe en haut et leur point mobile en bas, presque exclusivement relatifs à la physionomie.

2° *Les transverses*, N, réunis sur le milieu du nez, et venant, de leur point fixe en haut, se porter sur les côtés. Planches 185 et 186.

3° *Les abaisseurs du nez*, que les anatomistes appellent aussi *myrtiformes*. Très petits faisceaux musculaires profondément situés, et que l'on n'a pu faire voir dans la planche 185 ni dans la planche 186 : ils ont leur point fixe en bas, à très peu de distance du point mobile. Ces six muscles, dont les mouvemens sont très bornés, prennent cependant part à l'expression physiognomonique, et l'on ne peut pas dire, avec un anatomiste moderne (1), que ces différens muscles du

(1) Bichat, Anatomie descriptive, vol. II.

nez n'ont aucune influence dans le langage des passions.

Le resserrement des narines, qui est très significatif dans plusieurs circonstances, s'opère par la contraction simultanée des deux myrtiformes. Les muscles transverses, propres par leur disposition (1) à seconder les releveurs communs, soulèvent, dilatent les ailes du nez; et leur action, marquée à l'extérieur par des rides obliques qui se forment sur la peau, au côté du nez, est très prononcée chez les mourans, lors des inspirations forcées en général, et dans toutes les passions convulsives.

On a remarqué que les asthmatiques avaient les narines dans un état de dilatation permanent, par un effet de la contraction habituelle des élévateurs des ailes du nez (2).

L'orgueil, le dédain gonflent et dilatent les narines; caractère physiognomonique bien remarquable dans l'Apollon Pythien, et qui fait reconnaître la situation morale dans laquelle l'artiste a supposé le dieu.

Les ailes du nez peuvent être mues, dilatées, élevées dans d'autres passions. On peut reconnaître à leur mobilité et à leur dégagement un caractère délicat et voluptueux; à leur turgescence exagérée, une folie caractérisée par la présomption, par les prétentions les plus orgueilleuses; à leur resserrement, l'habitude de la sévérité, de la finesse, de la contrainte, de la timidité, et quelquefois d'une régularité minutieuse et fatigante.

(1) Leur point fixe en haut.

(2) *Voyez* Portal, Anatomie, 2 vol. in-8°.

L'emploi fréquent et le développement des muscles élévateurs des ailes du nez, dans l'expression des émotions expansives et voluptueuses, souvent et presque habituellement reproduites, rendent nécessairement les ailes du nez plus dégagées, plus mobiles, et les narines plus ouvertes : signes assez sûrs d'une délicatesse de sentiment et de penchant aux plaisirs amoureux.

Combien doivent être variés dans leurs significations et leurs expressions ces resserremens et ces dilatations des ailes du nez, sous l'impression des directions et des habitudes intellectuelles et morales, dont ils annoncent la fréquence et l'empire !

L'orgueil, le dédain, le mépris, le courage, la raillerie, modifient aussi, par une expression trop souvent répétée, la forme des ailes du nez. L'extrémité de la même partie, dont les configurations diverses ont été prises pour des signes physiognomoniques plus ou moins sûrs, est moins soumise à l'action musculaire.

III. Appareil. *Muscles des lèvres.*

Le grand-duc de Toscane, voyant peindre Pierre de Crotone à Florence, ne pouvait se lasser d'admirer un enfant que l'artiste avait représenté en pleurs. Cet enfant, dit le peintre, va rire si votre majesté le désire. En effet, à peine eut-il donné quelques coups de pinceau, que le joli pleureur se mit à sourire; d'autres changemens, aussi promptement opérés, rappelèrent la tristesse, et l'enfant pleura de nouveau.

Ces différences dans l'expression du visage, qu'un pinceau habile peut ainsi faire rire et pleurer à volonté,

ont leur siége principal à la bouche, et dépendent plus particulièrement de l'action des muscles des lèvres. Rien n'est plus digne de l'attention du peintre et du physiognomoniste que les résultats curieux et les notions générales qu'ils doivent tirer de l'anatomie de la face, sur la disposition et le nombre des muscles de cet appareil des lèvres. Dix-neuf muscles, en y comprenant les buccinateurs et les peaussiers, composent cet appareil, et chacun de ces muscles a sa forme particulière et une direction différente relativement aux lèvres, qui fournissent à tous un point mobile, et qui peuvent changer de forme en tant de manières, par l'action simple et combinée de tous ces muscles.

En voyant une organisation aussi heureuse, et cette richesse, ce luxe dans les moyens d'expression des lèvres, doit-on alors être étonné de la valeur physionomique de la bouche et des lèvres, surtout de la lèvre supérieure ?

Cette lèvre supérieure, dont la courbure est en général si agréable, décrit une ligne ondoyante qui varie à chaque instant par l'expression, et dont le degré d'inflexion, dans la physionomie en repos, contribue à caractériser chaque visage. Cette ligne de la lèvre supérieure présente plus qu'aucun autre trait du visage des nuances, des diversités qui nous attirent ou nous repoussent, des signes, des caractères rapides, fugitifs, et inappréciables autrement que par les aperçus déliés d'une sensibilité vive, et développée par l'habitude des observations physiognomoniques.

Essayons de saisir, à l'aide de l'analyse, quelques-

uns des détails les plus importans de la structure de cet appareil musculaire des lèvres.

Les muscles qui composent cet appareil doivent être examinés dans l'ordre suivant :

1° *Le muscle orbiculaire* des lèvres, ou muscle central et commun ;

2° Les muscles moteurs de la lèvre supérieure, qui appartiennent plus particulièrement à l'expression des passions expansives et des sentimens agréables ;

3° Les muscles de la lèvre inférieure, qui prennent plus directement part à l'expression des passions oppressives et des sentimens douloureux.

I. *De l'orbiculaire des lèvres, ou labial,* D, planches 185 et 186.

Ce muscle forme la partie charnue des lèvres, et se présente sous la forme d'un anneau ovalaire, placé autour de la bouche. Il n'a aucun point fixe, et se trouve placé entre les autres muscles de l'appareil des lèvres, qui contribuent à sa formation, et aux mouvemens simples et combinés desquels il résiste plus ou moins ; il est véritablement l'antagoniste commun de tous ces petits muscles, dont il balance et modère les efforts.

L'orbiculaire des lèvres agit seul, en outre, quand on ferme la bouche en donnant de la saillie aux lèvres, ce qui produit ce que l'on appelle *faire la moue*. Il est particulièrement employé pour le jeu de plusieurs

instrumens, dans la succion, le baiser, la parole (1), l'afféterie, l'habitude de faire la petite bouche.

II. *Muscles moteurs de la lèvre supérieure.*

Ces muscles sont : 1° les releveurs communs M, planche 185 ; 2° les releveurs particuliers de la lèvre supérieure L, planche 186 ; 3° les canins K, même planche, et les zygomatiques H, planche 185, qui sont quelquefois doubles et même triples : ce qui fait dans ce cas, à la vérité assez rare, douze muscles pour agir seulement sur la lèvre supérieure. Parmi ces muscles, les uns l'élèvent directement, d'autres en la portant en dedans, d'autres en dehors : mouvemens élémentaires et simples, qui sont susceptibles d'une foule de combinaisons différentes.

Si les élévateurs communs, les élévateurs propres et les canins se contractent simultanément, la lèvre s'élève directement ; si dans ce même mouvement d'élévation la lèvre est un peu portée en dedans, ce sont les canins, dont l'action est plus forte ; les releveurs particuliers, se contractant seuls, la portent un peu en dehors ; mais la dilatation, l'allongement transversal de la lèvre supérieure est spécialement produit par les muscles zygomatiques, qui, fixement attachés en dehors, agissent sur toute la bouche, et jouent le principal rôle dans l'expression des émotions variées de la joie et du

(1) L'action de siffler dépend directement de la contraction de l'orbiculaire des lèvres, assez forte et assez variable dans ses degrés pour modifier les sons.

plaisir. Ces muscles zygomatiques H, planche 185, dont nous engageons les lecteurs à examiner avec soin la direction, la forme et la position immédiatement sous la peau, varient à chaque instant l'aspect du visage par leurs mouvemens simples ou combinés avec ceux des autres muscles. La contraction de ces muscles zygomatiques est d'ailleurs susceptible d'un grand nombre de degrés de force, suivant qu'elle contribue à exprimer une joie plus ou moins vive, douce et modérée, subite ou préparée, noble et calme, triviale et convulsive, profonde ou superficielle, vraie ou affectée, etc. : diversités qui se peignent par autant de nuances et de modifications dans l'écartement des angles des lèvres. En général la joie du cœur, la gaieté tendrement expansive, les sentimens qu'exprime le sourire, produisent seuls, comme le remarque Hogarth, ces ondulations légères, ces lignes de la grâce, qui donnent tant de charme à la physionomie. Si la joie a moins de noblesse, si elle va jusqu'aux éclats, si à l'expansion du sentiment succède le spasme d'une grosse gaieté, les muscles zygomatiques, contractés avec trop de force, se dessinent durement sous la peau, et, au lieu des lignes ondoyantes, qui annoncent la satisfaction, la bienveillance ou la volupté, il se forme à la circonférence des lignes courbes semblables à deux parenthèses. Dans le rire sardonique et le rire forcé et affecté, les zygomatiques ont pour auxiliaires les peaussiers et les buccinateurs.

En observant de très près des danseuses de corde, au moment où elles faisaient avec un air calme et gracieux

les tours les plus difficiles, j'ai souvent cru remarquer cette contraction simultanée des zygomatiques, des peaussiers et des buccinateurs, qui a lieu dans le rire forcé, et qui, chez ces danseuses de corde, paraissait moins due à l'expression qu'à l'effort de ces muscles pour contribuer au maintien de l'équilibre du corps dans les positions les plus difficiles et les plus périlleuses.

Lorsqu'il y a deux zygomatiques de chaque côté, on conçoit aisément comment, en s'écartant lors de la contraction la plus légère, ils donnent lieu à cette fossette, si gracieuse, que l'on observe chez quelques personnes quand elles sourient : fossette que l'on pourrait alors regarder comme l'indication de deux zygomatiques.

Les zygomatiques sont très exercés et très développés chez les acteurs qui remplissent avec succès des rôles de valets ; leur action est remarquable et dominante dans le jeu physionomique de M. Dazincourt. On m'a assuré qu'une disposition semblable distinguait Préville, dont le masque avait d'ailleurs tant de mobilité et de puissance générale d'expression.

Nous devons ajouter à toutes ces remarques que les muscles zygomatiques jouent le premier rôle dans les grimaces, et qu'on les a trouvés doubles et quelquefois triples chez des grimaciers fameux.

Les muscles moteurs de la lèvre supérieure, ayant en général leur point fixe en dehors et en haut, et leur point mobile en dedans et en bas, tendent nécessairement, par leurs actions simples et combinées, à l'ex-

pression des passions expansives, telles que toutes celles qui se rapportent à la bienveillance, à la tendresse, à la satisfaction intérieure, à la joie plus vive, aux variétés des passions orgueilleuses et au développement d'un caractère où domine la finesse, la dissimulation raffinée et souvent gracieuse, l'hypocrisie et l'habitude de la séduction.

Le jeu des ailes du nez se combine le plus souvent avec les mouvemens de la lèvre supérieure.

Dans le dédain et le mépris, qui sont les genres de sentiment les plus contraires à l'harmonie des traits de la face, l'élévateur commun et l'élévateur propre de la lèvre supérieure se contractent et élèvent la lèvre de ce côté, tandis que, du côté opposé, le muscle zygomatique agit à un degré modéré, et comme pour sourire.

Le simple relâchement des muscles releveurs de la lèvre supérieure suffit pour rapprocher cette lèvre de l'inférieure, lorsque les mâchoires n'ont pas été écartées.

Muscles moteurs de la lèvre inférieure. Ces muscles, moins nombreux que les précédens, sont 1° les muscles carrés E, planche 186; 2° les muscles triangulaires F, même planche; 3° les muscles peaussiers par quelques fibres de leur portion supérieure O, planche 185; 4° les releveurs de la lèvre inférieure, que l'on n'a pu faire voir dans cette planche, et qui se réduisent à deux petits faisceaux musculaires très courts, ayant leur point fixe en haut, à la mâchoire inférieure, et leur point mobile en bas, à la peau du menton.

Les muscles carrés et trangulaires, que l'on peut

regarder comme les principaux organes des mouvemens de la lèvre inférieure, ont leur point fixe en bas, et sont dirigés de manière à ne pouvoir contribuer à la dilatation du visage. Ces muscles sont, avec les sourciliers, les principaux organes de l'expression des sentimens douloureux et des passions tristes, chagrines et sombres, qu'ils peignent en opérant la dépression des traits et l'allongement de la physionomie. Les muscles triangulaires, qui agissent sur les angles des lèvres, contribuent surtout au langage des affections oppressives. Ils sont fortement contractés dans une douloureuse attente, lorsqu'écoutant avec le plus grand intérêt, on est sur le point d'apprendre l'événement le plus redoutable.

Le jeu de ces muscles est admirable chez M. Talma, dans le rôle de Manlius, au moment où il adresse ces mots. *Qu'en dis-tu, Servilius?* à son ami, qui l'a trahi, et auquel il semble demander avec une anxiété si douloureuse quelques apparences de justification.

L'action des abaisseurs de la lèvre inférieure, et l'allongement pathétique de la physionomie, sont bien exprimés dans la Vierge, à la vue du Christ crucifié, par Rubens, et dans une Mère de Pitié, de Campi.

La Femme adultère, dans le beau tableau du Poussin; la femme qui allaite son père, dans un autre tableau du même peintre (1); une tête de Créuse dans un tableau du Dominiquin, représentant Énée sauvant son père Anchise, et plusieurs autres figures que l'on peut

(1) La Manne dans le désert.

citer comme des modèles d'expression, offrent des tableaux de sentimens douloureux, dont il est facile de voir que le principal trait consiste dans l'abaissement de la lèvre inférieure et dans la décomposition du visage, qui paraît alors plus long et plus étroit, mais toujours suivant des limites que le sentiment et le goût ne franchissent jamais, et qu'il suffirait de dépasser un peu pour substituer la grimace la plus ridicule à l'expression la plus éloquente.

D'après ce qui précède, on conçoit aisément toute la part que les muscles moteurs des lèvres et des ailes du nez, doivent prendre à la physionomie en repos. La joie et toutes les nuances et modifications de la satisfaction intérieure; l'orgueil, le mépris, la dérision, les passions tristes et oppressives, etc., etc., emploient différemment chacun de ces muscles, développent les uns outre mesure, en augmentent le volume ou la mobilité, et en laissent d'autres oisifs, faibles, inactifs: différences d'où résulte nécessairement une foule de variétés individuelles, qui forment souvent le trait principal de la physionomie.

En général il y a très peu de parties de l'organisation moins constantes, moins régulières dans leur structure, que l'appareil musculaire qui agit sur les lèvres : les plus habiles anatomistes ont tous fait cette remarque. « Il y a des sujets, dit Winslow, chez lesquels il manque des portions de ces muscles, d'autres où il est presque impossible de les démêler distinctement à cause de la pâleur extrême et de l'atténuation des fibres; il y en a où réellement on trouve des faisceaux musculaires qu'on

ne rencontre pas chez d'autres. J'ai disséqué, il y a environ quinze ans, une vieille femme chez laquelle j'ai trouvé beaucoup de particularités que je n'ai pas rencontrées chez d'autres sujets, d'ailleurs plus propres à la dissection. »

Ces différences sont quelquefois originelles ou primitives; mais le plus ordinairement elles sont acquises, et dépendent de l'expression souvent répétée et presque habituelle du genre d'affections dominantes, à tel point, que l'on doit faire rentrer dans le domaine de l'anatomie physiologique du visage plusieurs assertions de Lavater, sur la valeur des lignes tirées de la forme des lèvres et de la bouche.

Tels sont les aphorismes physiognomoniques suivans:

1. Une bouche resserrée, dont la fente court en ligne droite, et où le bord des lèvres ne paraît pas, est l'indice du sang-froid, d'un esprit ami de l'ordre et de l'exactitude (1).

2. Si la bouche est serrée et remonte un peu aux deux extrémités, elle annonce un fonds d'affectation, de prétention et de vanité (2).

3. Des lèvres fermées doucement, sans le moindre effort, indiquent un caractère réfléchi, ferme, judicieux (3).

(1) On conçoit très bien que, chez les hommes de ce caractère, l'égalité d'action, une espèce d'équilibre des muscles moteurs des lèvres, contribuent à ce signe physiognomonique.

(2) La contraction prédominante des muscles canins et zygomatiques doit contribuer à ce trait du visage.

(3) Ce caractère physiognomonique dépend évidemment d'une

4. La saillie de la lèvre supérieure débordant un peu l'inférieure, est la marque distinctive de la bonté et d'une grande franchise (1).

5. Une lèvre inférieure assez saillante pour dépasser sensiblement la lèvre supérieure, annonce du penchant à la volupté, aux plaisirs sensuels en général, et même au cynisme, si cette saillie est trop marquée : caractère qui d'ailleurs indique aussi une grande irritabilité (2).

6. Les bouches dont les deux lèvres sont également avancées, appartiennent ordinairement à des hommes honnêtes et sincères (3).

7. Les extrémités de la bouche abaissées d'une manière marquée et oblique, sont l'expression du mépris, de l'insensibilité, surtout si la lèvre inférieure est plus grosse que la supérieure (4).

Les petites lèvres, et la ligne centrale de la bouche fortement tracée, et se retirant en haut sur les côtés d'une manière désagréable, annoncent la méchanceté

grande régularité, d'une heureuse harmonie dans les muscles moteurs des lèvres.

(1) Le relâchement des muscles moteurs de la lèvre supérieure contribue à ce signe.

(2) On peut, je crois, rapporter ce caractère à l'action dominante et habituelle de la portion inférieure de l'orbiculaire des lèvres, où commence déjà à paraître l'expression de tout ce qui tient à la vie animale.

(3) Caractère dépendant d'un exercice et d'un volume égal des deux portions de l'orbiculaire.

(4) Cet article n'a pas besoin de commentaire.

et une insensibilité froide; un mépris des hommes incompatible avec des affections libérables, etc. (1).

Le long intervalle placé entre la bouche et le nez est toujours le signe d'un défaut de prudence par excès de franchise.

Tout ce que nous avons dit des effets de l'irrégularité nerveuse, en parlant du concours des muscles du front, dans la physionomie en repos, convient peut-être encore plus particulièrement aux muscles moteurs des lèvres, qui, plus délicats, plus souvent en action, plus mobiles, sont plus propres, par toutes ces dispositions, à être affectés de spasmes, lorsque le cerveau remplit mal ses fonctions et que l'harmonie de la vie morale ou intellectuelle se trouve dans un état permanent de perturbation.

Ajoutons à ces remarques générales, que le physiognomoniste qui veut justifier ses observations et les appuyer ou les rectifier par l'anatomie, ne doit jamais oublier que des sentimens d'un ordre particulier sont plus particulièrement exprimés par les mouvemens de la lèvre inférieure, et que des sentimens tout-à-fait différens sont rendus par les mouvemens de la lèvre supérieure et des ailes du nez. Ce n'est pas seulement la joie et toutes ses modifications qui se peignent dans cette région supérieure de la bouche, par les combinaisons variées des muscles placés au-dessus des zygomatiques et entre ces deux muscles; la lèvre supérieure

(1) Ce caractère permanent est évidemment l'effet de la contraction habituelle de l'orbiculaire du releveur de la lèvre supérieure, du labial et d'un resserrement fréquent des mâchoires.

et les ailes du nez expriment en outre une foule de petites passions : la suffisance, la prétention, l'orgueil, le mépris, toutes les nuances de la vanité; les airs de protection, la plaisanterie, et cette foule de vices de l'âme et de travers de l'esprit que les poètes comiques ont fait paraître sur la scène dans les caractères de marquis, d'hommes à bonnes fortunes, de roués, de séducteurs, etc.

M. Fleury, qui joue la plupart de ces rôles avec tant de succès, a dans tout l'appareil moteur des ailes du nez et de la lèvre supérieure, une mobilité, une action qu'on ne retrouve pas dans les autres parties de son visage : on voit évidemment que cette région, plus mobile, est la partie de son masque que cet estimable acteur a le plus travaillée et le plus développée. M. Talma a cette même partie moins docile et moins exercée; ce qui domine chez lui, c'est le jeu des muscles du front, des sourciliers, des abaisseurs de la lèvre inférieure : organes d'expression et de mouvement qui peignent à plus grands traits, avec moins de délicatesse que d'énergie, et qui, faiblement employés par les petites passions des barons et des marquis, prennent une part si active, si dominante dans le tableau des sentimens que la muse tragique met sur la scène, et qu'elle associe presque toujours aux plus grands intérêts, au bonheur ou au malheur des peuples et aux destinées des empires.

Appareil. *Muscles de l'œil.*

L'œil est une des parties du corps humain que la

nature a travaillées avec le plus de soin, et de manière à mieux laisser voir à l'anatomiste philosophe les rapports de la perfection d'un organe avec l'importance de ses fonctions.

L'œil tient directement et de très près au cerveau par quatre paires de nerfs (1); et dans aucune partie de l'organisation la pulpe nerveuse n'a été distribuée avec autant de luxe et de profusion. Les yeux ne sont pas moins riches en vaisseaux, en membranes, en conditions et en moyens de toute espèce, pour le mouvement et la sensibilité.

Le nombre, la variété, l'importance des fonctions de l'œil, répondent à une structure aussi parfaite : ces parties ont deux ordres de services également utiles dans l'économie vivante; ils reçoivent et expriment en même temps des impressions; ils servent l'intelligence par les sensations les plus nécessaires au développement de la pensée, et font paraître au-dehors les divers états de cette intelligence, les affections de l'âme et les différentes passions; en un mot, les yeux sont placés au premier rang, soit parmi les organes des sensations, soit parmi les moyens d'expression; et, lorsqu'un ancien philosophe les a comparés à des sentinelles chargées d'entretenir les rapports les plus éten-

(1) Par la troisième, la quatrième et la sixième, mais surtout par la seconde, qui est une des plus riches en pulpe nerveuse, et qui ne se divise pas par rameaux, mais qui s'épanouit sous la forme d'une membrane que l'on appelle rétine, et qui doit être regardée comme la partie essentielle de l'organe de la vision.

dus de l'homme (1), il aurait pu ajouter que ces sentinelles, ces messagers de l'âme humaine, en sont aussi les interprètes les plus éloquens et les plus rapides.

L'état des yeux, dans le langage physionomique, constitue essentiellement le regard, le geste volontaire, la direction active de l'organe de la vision, soit pour servir, soit pour révéler les différentes affections de l'âme, qui viennent modifier tout-à-coup nos besoins et les rapports de notre sensibilité avec les objets extérieurs. On sait d'ailleurs que le mot *regarder*, pris dans un sens général, n'est pas synonyme du mot *voir*.

« Les yeux s'ouvrent pour voir, dit l'abbé Girard; ils se tournent pour regarder. » Il y a en effet dans le regard une action musculaire, une intention qui ne se rencontre pas dans la vision passive. Un grand nombre de personnes ont beaucoup vu sans rien observer, parce qu'elles ont peu regardé. L'ignorant, le promeneur oisif, voient beaucoup de tableaux dans un riche muséum; l'artiste, l'amateur éclairé des beaux-arts, regardent quelques chefs-d'œuvre; on voit avec plaisir, on regarde avec intérêt, curiosité ou admiration, etc.

Dans les modifications et les variations physionomiques du regard, l'œil exerce-t-il une fonction distincte et séparée de son emploi visuel? ou ce regard, interprète si éloquent et si fidèle de nos plus secrètes agi-

(1) *Oculi tanquam speculatores, altissimum locum obtinent*, etc., etc. Cicero, *de Naturâ Deorum*, lib. II.

tations, n'est-il pas une manière de regarder, de considérer les objets dans un point de vue et avec des mouvemens déterminés par la situation présente de notre âme? Nous ne déciderons pas cette question, qui appartient moins au sujet que nous traitons qu'à la physiologie transcendante et à la saine métaphysique. Quoi qu'il en soit, l'œil intéresse le physionomiste et l'amateur des beaux-arts sous un grand nombre de rapports; il parle le langage des passions, soit en se découvrant plus ou moins ou en se voilant en totalité, soit en passant par tous les degrés qui séparent son état le plus vif de son extrême langueur, soit enfin en exécutant divers mouvemens simples ou composés, dont la rapidité a quelque chose de celle du sentiment et de la pensée.

Les agens de ces mouvemens, les muscles, ne forment pas, comme les autres muscles du visage, des traits ou des rides qui donnent une sorte de relief et d'empreinte à l'expression morale. Les muscles de l'œil sont cachés dans l'orbite, et le physionomiste ainsi que l'artiste ne paraissent avoir qu'un faible intérêt à les connaître avec quelque détail.

Ces muscles sont au nombre de six. Les quatre premiers, appelés *muscles droits*, ont leur point fixe très près les uns des autres, en arrière et au fond de la cavité de l'œil; ainsi rapprochés à leur origine, ils se séparent ensuite, et viennent s'attacher à différens endroits du globe oculaire; l'un, appelé le *droit supérieur*, s'attache à la surface supérieure de l'œil, qu'il élève : on l'appelle *l'élévateur* et le *superbe;* noms qui

lui conviennent, puisque en effet il élève l'œil, et qu'il contribue d'une manière remarquable à l'expression de l'orgueil.

Un autre muscle droit s'attache au-dessous du globe de l'œil, un autre en dedans, et l'autre en dehors de cet organe.

Le *droit inférieur* porte l'œil en bas, et agit dans la modestie, l'humilité; le *droit interne* porte nécessairement l'œil du côté du nez, et on l'a appelé l'*adducteur*, le *buveur;* enfin le *droit externe* entraîne l'œil du côté des tempes, et on l'a appelé *muscle dédaigneux*, parce qu'en effet ce mouvement en dehors, qu'il exécute, contribue à peindre le dédain et le mépris.

Les deux autres muscles de l'œil ont été appelés les muscles *obliques*, *supérieur* et *inférieur*.

Le muscle oblique supérieur, qui est le plus long, s'attache au fond de l'orbite; il se termine derrière le droit supérieur par un tendon qui se courbe à la partie supérieure et interne de l'orbite, où il est soutenu par un anneau cartilagineux qui fait fonction d'une poulie de renvoi, et qui, par une disposition heureuse dont nos mécaniques les plus ingénieuses n'offrent pas d'exemple, est en quelque sorte mobile, et peut obéir à tous les mouvemens du muscle (1).

(1) Cette disposition consiste dans la composition même de l'anneau; cette petite pièce de l'appareil de l'œil est en partie cartilagineuse et en partie ligamenteuse. La partie cartilagineuse, plus large, plus aplatie, répond au muscle auquel elle offre une surface polie et glissante; la portion ligamenteuse s'attache dans une fossette, ménagée pour cet usage dans l'orbite à sa partie supérieure et

Le muscle oblique inférieur, petit muscle très court, se porte un peu transversalement, et de bas en haut, de son point fixe en dedans à son attache mobile derrière le globe de l'œil, et un peu sur le côté.

Lorsque les muscles obliques se contractent, ils tendent à porter le globe de l'œil en devant, et on peut les regarder, avec plusieurs anatomistes célèbres, comme les antagonistes des quatre muscles droits : lors des mouvemens généraux de ces derniers, ou dans le cas de leurs mouvemens partiels, simples ou combinés.

L'action rapide, fréquente et variée des muscles de l'œil, est animée et entretenue par un grand nombre de nerfs. Les trois principaux viennent immédiatement du cerveau : ce sont les nerfs de la troisième, de la quatrième et de la sixième *paire*.

La troisième paire fournit des rameaux à tous les muscles de l'œil.

La quatrième se distribue spécialement au grand oblique, et la sixième au muscle droit interne. Les muscles de l'œil reçoivent en outre des nerfs de plu-

nasale. Cette portion permet de légers mouvemens. *Voyez* Winslow, Op. C., page 669.

En général la disposition des muscles obliques offre un de ces exemples curieux et intéressans d'économie et de fécondité de moyens que l'on ne se lasse jamais d'admirer dans l'histoire détaillée de la nature. *Voyez*, à ce sujet, dans les Mémoires de l'académie des sciences pour l'année 1721, les Observations de Winslow, sur la mécanique des muscles obliques de l'œil, etc., page 310.

sieurs autres sources, de la première branche, de la sixième paire, par exemple, du ganglion orbitaire, etc.

La planche ci-jointe offre une esquisse de l'organisation musculaire et nerveuse de l'œil. Nous engageons les lecteurs à l'examiner avec quelque attention, après avoir lu ce qui précède, et avant de nous suivre dans nos considérations générales sur la manière dont l'œil contribue à exprimer les différens genres de sensations et de passions, dans l'homme.

La planche 187, composée de quatre figures, a pour objet de montrer, d'une manière claire et distincte, l'appareil musculaire de l'œil avec ses principaux nerfs. Les deux premières figures ont été dessinées d'après nature, avec beaucoup de soin, sous les yeux de M. Vincent, par un de ses élèves les plus habiles; les deux autres sont tirées, ainsi que la planche 191, du bel ouvrage de Sœmmering, publié récemment sous ce titre : *Icones oculi humani.*

(Figure 1.) Les quatre muscles droits et le muscle grand oblique, vus de profil.

A. Le muscle droit supérieur ou élévateur.

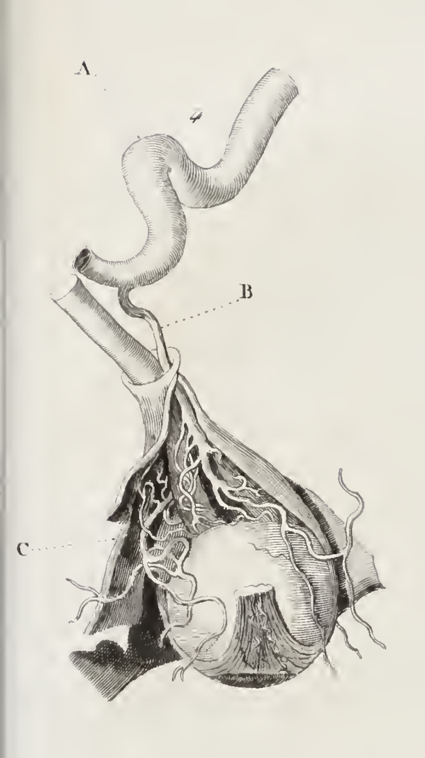
B. Le muscle droit inférieur ou abaisseur.

C. Le muscle droit interne ou adducteur.

D. Le muscle droit externe ou abducteur.

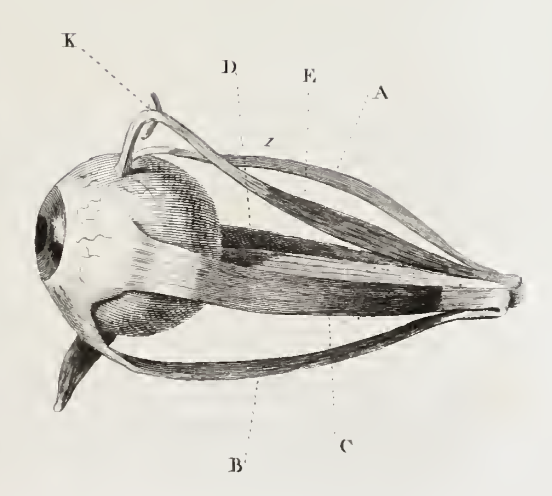
E. Le grand oblique, qui a deux points fixes, l'un au fond de l'orbite, en arrière, l'autre en devant, à la partie supérieure et interne de l'orbite, sur la poulie K, dont nous avons parlé.

La figure 2 a seulement pour objet de montrer le


A.
4
B
C


D
C
3
B
A


2
A


K
D
E
A
1
B
C

petit oblique, que l'on ne peut bien apercevoir que dans un œil vu de face.

A. Ce muscle petit oblique qui a son point fixe à l'angle nasal de l'orbite.

C. Sa terminaison au globe de l'œil.

La figure 3 est consacrée à l'exposition des principaux nerfs de l'appareil musculaire de l'œil.

A. Le nerf optique autour duquel les muscles de l'œil sont groupés et forment un cône dont le sommet répond au fond de l'orbite.

B. Le nerf de la troisième paire, qui se ramifie dans tous les muscles de l'œil.

C. Le nerf de la quatrième paire, qui se distribue spécialement au muscle grand oblique.

D. La sixième paire, se rendant au muscle droit interne.

La figure 4 présente les principaux vaisseaux artériels de l'œil, se distribuant aux muscles de cet organe.

B. L'artère ophtalmique, à l'endroit où elle se détache de la carotide A. *c d* e les nombreux rameaux de cette artère ophtalmique qui se rendent les uns aux parties intérieures et essentielles de l'œil, les autres aux parties accessoires, aux muscles de cet appareil, à la glande lacrymale.

Tel est l'appareil musculaire de l'œil, aussi remarquable par la délicatesse, la séparation des muscles qui le composent, que par le nombre des vaisseaux et surtout des nerfs qui entretiennent constamment et

abondamment un principe d'action et d'irritabilité dans cet appareil.

On conçoit alors aisément la diversité, la promptitude, le nombre des mouvemens que les yeux peuvent exécuter, et qui agrandissent et varient si prodigieusement la portée et les communications de l'intelligence humaine.

L'analyse, appliquée à l'examen de tous ces mouvemens, en reconnaît six principaux, qui sont simples, en quelque sorte élémentaires, et susceptibles de différens degrés de force ou d'étendue, et d'une foule de combinaisons.

Ces mouvemens simples sont les quatre mouvemens de l'œil, exécutés par chacun des six muscles de son appareil musculaire, savoir : 1° un mouvement d'élévation par le muscle droit supérieur ; 2° son mouvement en bas, par le muscle droit inférieur ; 3° un mouvement du côté du nez ou en dedans, par le muscle droit interne ; 4° un mouvement en dehors ; un mouvement en devant est opéré par l'action combinée des deux muscles obliques si heureusement disposés pour produire ce mouvement, puisqu'ils ont leur point fixe en devant, l'un en haut (1), l'autre en bas de l'orbite (2). L'action isolée du grand oblique porte le globe de l'œil en devant, mais en dirigeant la prunelle en dehors et en bas. La contraction séparée et dominante

(1) Le grand oblique, par son second point fixe, sur la poulie de renvoi, à la partie supérieure du grand angle.

(2) Le petit oblique.

du petit oblique meut le globe de l'œil dans le sens opposé, c'est-à-dire en haut et vers le nez.

Ces six mouvemens peuvent être regardés, relativement à la physionomie, comme six principaux signes dont les diverses modifications et combinaisons, jointes à celles des mouvemens des paupières, peuvent exprimer toutes les affections et les impressions de l'âme humaine.

La station de l'œil, ce que l'on appelle le regard fixe, est produit par une contraction uniforme et simultanée des quatre muscles droits. Si cette contraction est très forte, l'œil paraît se retirer vers le fond de l'orbite, où il ne trouve de résistance que dans une masse graisseuse, qui cède à cette action, et dont la diminution par l'âge, les chagrins ou les maladies, rend les yeux creux et caves : symptôme qui frappe également le médecin et le physiognomoniste.

Le roulement plus ou moins rapide des yeux est exécuté par les quatre muscles droits, quand ils se contractent au même degré les uns après les autres.

La forme arrondie de l'œil, et la direction de la cavité orbitaire, favorisent presque autant la mobilité des yeux et le développement de leur puissance d'expression, que l'appareil musculaire dont ces organes sont environnés.

La grande mobilité des yeux et leur liaison avec les diverses parties de l'organisation, par tous les moyens et tous les genres de sympathies (1) rendent suffisam-

(1) Dans les nombreuses sympathies de l'œil, on ne fait ordi-

ment raison du rôle important qu'ils jouent dans le langage de la physionomie.

En effet, les yeux sont non-seulement remarquables par la prédominance de l'élément nerveux que la nature a fait entrer, suivant une si grande proportion, dans leur structure; ils contiennent en outre plusieurs autres élémens propres à augmenter et à varier les sympathies; et, quoique placés au dehors, ils ont beaucoup d'analogie, par le mode de leur structure et de leurs propriétés vitales, avec les parties intérieures que l'on appelle viscères.

De cette organisation résulte la grande activité de l'œil, qui le rend également propre aux communications les plus vastes avec les objets extérieurs, et aux sympathies les plus promptes, aux rapports les plus

nairement attention qu'à l'élément nerveux, qui semble, à la vérité, les expliquer par sa prédominance. L'œil et son appareil accessoire ont d'autres moyens de sympathies; la conjonctive, par exemple, le fait participer aux maladies des membranes muqueuses, et rend raison des symptômes qui se manifestent quelquefois à l'œil, lors des gonorrhées et plusieurs ophtalmies sympathiques. La sclérotique, qui appartient au système fibreux, fait concevoir comment les différentes lésions de l'œil peuvent avoir quelque liaison avec les affections goutteuses et rhumatismales. Enfin l'iris, qui se trouve en communication avec les entrailles par des nerfs, appartenant au grand sympathique, doit se ressentir de ce qui se passe dans les organes où ce nerf entretient un mode particulier de sensibilité; et l'on ne doit pas être étonné de l'importance qu'ont attachée tous les praticiens à la dilatation et au resserrement de la pupille, dans la physionomie médicale.

sûrs avec les autres parties et les différens états de l'économie intérieure.

Le philosophe s'attache à ce premier genre de service de l'œil, à ces fonctions extérieures dont la beauté et l'étendue ont fait dire à Buffon, « que le sens de la vue appartient plus à l'âme qu'aucun autre; qu'il semble y toucher et participer à tous ses mouvemens; qu'il est le sens de l'esprit et la langue de l'intelligence. »

Le médecin et le physionomiste ont un intérêt plus direct à s'occuper de l'observation des rapports de l'œil avec les parties et les actions intérieures de l'économie vivante.

Quels phénomènes admirables, quels sujets importans de recherches et d'observations, que les effets qui dépendent de cette liaison active et animée des yeux avec tous les mouvemens organiques qui constituent les appétits, les directions de l'intelligence, les passions et les affections humaines !

Dans une semblable contemplation, les habitudes calmes de la science défendent à peine l'esprit d'un certain enthousiasme; la chaleur du sentiment se répand sur des études sévères, et l'on conçoit comment plusieurs savans, en s'occupant de pareils objets, se sont abandonnés à leur imagination, et ont donné à leur style plus de pompe, de feu et de mouvement (1).

Les autres parties du visage, le front, le nez, la lèvre supérieure, la lèvre inférieure, expriment plus particu-

(1) Buffon, Haller, Herder, le Cat.

lièrement certains genres d'affections; les unes appartiennent principalement à l'esprit, d'autres aux passions expansives et aux vices de la société, d'autres aux passions chagrines et oppressives; l'œil est la seule partie de la physionomie dont les fonctions ne soient pas ainsi locales et bornées. Il contribue également au langage du cœur et à celui de l'intelligence; il exprime avec la même force et la même fidélité les émotions les plus tumultueuses, les mouvemens les plus doux, les sentimens les plus délicats, les agitations violentes et subites, le développement calme et gradué des passions, etc. Il y a en outre de l'œil quelque chose de communicatif et de contagieux, et il n'existe pas même de moyen aussi puissant de sympathie et d'imitation, parmi les hommes.

L'œil exprime et fait naître en même temps les plus douces ou les plus fortes impressions; il les transmet par des traits rapides, qui portent dans une autre âme le feu, l'action, l'image de celle dont ils arrivent; sa langueur, sa force, son abattement; l'éclat que lui donnent le désir, l'amour, propage les émotions qu'ils rendent si vivement, et l'on sait en général combien des regards douloureux, un œil tendre et passionné, sont des moyens d'attendrissement et de séduction éloquens, décisifs.

Les changemens que l'œil subit pour contribuer d'une manière aussi puissante à l'expression de la physionomie, sont nécessairement très variés; nous devons nous borner ici à quelques remarques générales sur ceux qui dépendent des mouvemens.

Suivant l'état de notre âme, les yeux, en général, sont plus ou moins saillans ou plus ou moins enfoncés, sont voilés ou se découvrent, se meuvent dans différentes directions, paraissent plus ou moins grands, et laissent voir plus ou moins le blanc de la sclérotique, qui forme quelquefois un contraste très significatif avec la couleur noire de l'iris, surtout lorsque les globes oculaires, vivement agités par une forte impression, se développent dans tout leur diamètre, et présentent d'une manière effrayante cette dure opposition du blanc et du noir, que M. Talma emploie avec tant d'effet dans les situations les plus tragiques.

Des mouvemens particuliers des yeux caractérisent d'ailleurs chaque genre de passion. Dans la pudeur, la timidité, la crainte, la modestie, l'humilité, l'œil, tourné en dehors ou en dedans, est abaissé et en partie voilé.

Dans l'épouvante, le saisissement, les six muscles de l'œil sont dans un état convulsif, et la prunelle paraît agitée; les yeux paraissent rouler avec une sorte d'incertitude et d'irrégularité dans leur orbite.

Ces mouvemens expriment également le désespoir, et Virgile en a bien indiqué toute la signification dans ces deux vers :

Talia dicentem jam dudùm aversa tuetur,
Hùc illùc volvens oculos, totumque pererrat.

Le muscle abaisseur agit principalement dans la tristesse. Dans le regret, cette contraction du droit inférieur est interrompue de temps en temps par celle

du muscle droit supérieur, et les regards se portent vers le ciel.

Dans l'attention, la prunelle se dirige ordinairement, par un mouvement composé, vers l'objet qui l'occupe.

L'œil est presque entièrement à découvert, et à fleur de tête, dans l'admiration. Ses quatre muscles droits se contractent à la fois et au même degré dans l'étonnement; ce qui rend alors le regard fixe.

Dans le ravissement, la prunelle s'élève, et le droit supérieur agit sensiblement.

Dans le mépris et le dédain, la prunelle se dirige de haut en bas par un mouvement composé : en latin *despicere;* ce qui a signifié ensuite l'action de mépriser, en devenant une expression pittoresque. L'autre œil est presque fermé, et l'on aperçoit alors dans la physionomie quelque chose d'irrégulier et d'hétérogène qui excite l'aversion, ou qui du moins ne peut faire naître la bienveillance. On trouve le signe de la dérision bien senti et bien indiqué chez le soldat qui présente le roseau, dans le Christ à la Colonne, par le Titien.

Les mouvemens des yeux sont également convulsifs et irréguliers dans la haine, la fureur et la colère.

Les signes relatifs à la physionomie en repos, que l'on peut tirer de l'état des yeux, ont peu de rapport avec l'appareil musculaire de ces parties, et sont d'ailleurs moins faciles à indiquer avec précision que ceux qui sont fournis par l'état des autres régions du visage. On peut même assurer d'une manière générale que

l'œil, qui peint avec tant d'éloquence le sentiment présent, rappelle très peu le sentiment qui n'est plus, ou n'en parle que d'une manière équivoque et incertaine. L'état habituel ou la langueur permanente du regard n'offre même pas un symptôme physionomique assuré, et l'on sent très bien que, dans ce cas, on peut aisément confondre l'ardeur du désir, la vivacité du tempérament avec le feu de l'imagination et du génie, ou l'accablement produit par la souffrance avec l'abattement de la tristesse, et le recueillement concentré de la mélancolie.

Cependant, nous sommes loin de croire que les variétés individuelles que présentent les yeux soient sans liaison avec le caractère, les penchans et les passions dominantes des personnes chez lesquelles on observe ces variétés; nous pensons seulement que ces signes sont d'un autre ordre que ceux qui se rapportent aux diversités du front, du nez et des lèvres. Ces dernières ont une relation marquée avec tout ce qui est acquis, avec tout ce qui vient de l'art et de l'éducation. Les signes que la physiognomonie découvre dans les yeux ont, au contraire, plus de rapport avec ce qui dérive de la nature; c'est-à-dire avec les penchans originels, et tempérament, le rhythme primitif de l'irritabilité ou de la sensibilité. (*Voyez*, vol. III, page 88 de cet ouvrage, les observations de Lavater sur les signes que le physiognomoniste peut tirer de la forme et de l'état des yeux.)

V.

DES PRINCIPALES VARIÉTÉS DANS LA STRUCTURE ET LA MOBILITÉ DES MUSCLES DU VISAGE.

Rien ne varie autant dans les différentes organisations que la structure et la mobilité du visage, qu'une foule de causes physiques et morales tendent sans cesse à changer, à modifier d'une manière plus ou moins remarquable. L'homme, étudié et observé relativement à ces différences, deviendrait le sujet d'une anatomie ou d'une physiologie comparée, que l'on pourrait regarder comme la partie la plus positive de la physiognomonie.

Nous appelons les observateurs dans cette nouvelle carrière, où une course rapide ne nous a permis d'apercevoir que ce qu'elle offre de trop frappant pour pouvoir échapper à un premier examen.

Les variétés dans la structure et la mobilité du visage sont générales et naturelles, ou particulières, individuelles et acquises.

Les variétés générales sont toutes celles qui se rapportent à l'âge, au sexe, au tempérament, aux climats, etc. Les variétés individuelles dépendent d'une foule de causes éventuelles, des maladies les plus fréquentes, des passions habituelles, de la manière dont la volonté développe, travaille l'appareil musculaire de la face, qui lui est soumis, et que l'exercice rend, dans

le grand acteur, aussi docile que les muscles des doigts chez l'habile organiste.

Nous renvoyons, pour l'examen des variétés générales, à l'Étude des physionomies *organiques*. Les variétés individuelles sont très nombreuses, et dépendent principalement du caractère, des habitudes dominantes, de la profession, etc.

Chez la plupart des hommes, comparés à quelques personnes dont l'appareil musculaire du visage a été très exercé, ces muscles paraissent inactifs et immobiles.

C'est ainsi que nos doigts semblent presque paralysés, si nous les comparons à ceux d'un virtuose sur la harpe et sur le piano, tellement habile, tellement exercé, que l'on dirait qu'une âme et qu'une volonté paraissent attachées à chacune des phalanges qu'il promène avec tant de rapidité sur son instrument.

Le plus grand nombre des acteurs est loin de cette mobilité et de cette flexibilité sans laquelle il est impossible d'offrir un tableau complet de passions.

Le comédien vulgaire joue de la voix, du geste (1); le grand acteur joue de la physionomie; il est véritablement peintre et grand peintre, comme Garrick et Préville, comme le Kain et mademoiselle Dumesnil; il connaît tous les signes, toutes les nuances des affections humaines; sans se mouvoir, sans parler, il peut à vo-

(1) Les acteurs, à leur début, ne jouent presque jamais de la physionomie. Ils débitent des vers, font des gestes, et ne commencent à mettre en jeu les muscles de leur visage qu'à une époque très avancée de leur éducation dramatique.

lonté les exprimer, et faire passer dans l'âme du spectateur les impressions les plus variées. Garrick surtout a excellé dans ce langage silencieux, dans ce jeu muet, dans ce développement volontaire des symptômes des passions. Il avait nommé gamme du visage le passage de la joie la plus vive à une douleur extrême, par gradation, et sans oublier une seule des nuances intermédiaires à ces deux états opposés du sentiment.

Disposant de chaque muscle de son visage comme des touches d'un instrument, il pouvait tout-à-coup, et sans avoir le temps de se mettre en scène, parcourir tour-à-tour, en ligne ascendante et en ligne descendante, et dans toute son étendue, cette gamme physionomique.

M. Suard, qui vit beaucoup Garrick pendant son séjour à Paris, a souvent été témoin de cet exercice physiognomonique, qui était si juste, si vrai, qu'il était difficile de ne pas prendre un vif intérêt aux impressions dont il offrait la succession et le développement dans cinq à six minutes.

Préville et Molé ont eu beaucoup de cette mobilité musculaire, qui dépend à la fois du tempérament et de l'éducation particulière qu'un acteur habile sait donner avec le temps aux muscles de son visage (1).

(1) Ce fut surtout par ce genre d'éducation que Garrick devint un si grand acteur. Il avait exercé, travaillé son visage dans tous les sens, et lui faisait dire tout ce qu'il voulait. Son talent tenait à la fois à une étude approfondie du cœur humain et à l'habitude de faire apparaître à volonté sur sa physionomie, comme sur un tableau, les caractères des différentes passions qui peu-

Tous les traits, toutes les parties, sont d'ailleurs aussi mobiles et aussi exercés chez les différens acteurs. La diversité des emplois occasionne même des variétés assez remarquables. Les muscles des ailes du nez et de la lèvre supérieure paraissent, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, plus actifs, plus dévéloppés chez M. Fleury, dont les succès consistent principalement dans l'expression des habitudes morales que la comédie a mises sur la scène depuis le milieu du dernier siècle. M. Talma, également digne d'être cité comme modèle et comme autorité, dans le genre où il excelle, a ces mêmes parties musculaires moins exercées, comparativement à d'autres qu'il emploie plus souvent, et dont le dévelop-

vent agiter les hommes. Il ne négligeait aucune occasion d'ajouter à sa pratique ou à ses observations; et c'est à l'habitude de tirer parti de tous les événemens, de toutes les scènes qui se passaient sous les yeux, qu'il fut redevable de l'idée de sa gamme du visage.

En passant dans une rue de Londres, il s'était trouvé près d'un petit garçon pâtissier, au moment où les pâtés portés par cet enfant vinrent à être renversés. L'étonnement pénible, le chagrin, les pleurs, le désespoir, développés tout à coup sur le visage du petit garçon, frappent Garrick. Il s'arrête, il étudie, analyse tous ces mouvemens si francs, si naïfs, si vrais, si pathétiques, à l'occasion d'un accident aussi peu important en apparence. Combien as-tu perdu? demande-t-il au petit infortuné; cette *crown* peut-elle te consoler?

Le spectacle gradué de la joie occasionnée par cette nouvelle scène, frappa aussi vivement Garrick que l'expression qui l'avait arrêté; et ce fut, dans la suite, l'imitation volontaire de cette série d'impressions, qu'il appela gamme du visage.

pement et la mobilité forment les principaux traits de sa physionomie dramatique.

La mobilité de l'ensemble ou de quelques parties du visage, est en général une des choses qui varient le plus parmi les hommes : chez les uns, les muscles chargés de graisse, gênés dans leur action, se meuvent avec peine, et ne se contractent sensiblement que sous l'influence des plus vives émotions; chez d'autres, ces muscles sont presque sans cesse en mouvement, et cèdent aux plus légères impulsions.

Toutes les personnes qui ont voyagé en Italie et en Hollande, ont pu remarquer cette différence : le visage du Batave est en général presque aussi calme et aussi silencieux que sa bouche; l'Italien, au contraire, donne la plus forte expression à sa physionomie, sous une influence morale assez indifférente : il ne se contente pas de contracter les muscles de son visage, il cherche à en rendre l'action plus sensible par ses gestes, et souvent en touchant de différentes manières plusieurs parties de sa face, dont le mouvement exagéré et les grimaces ne lui semblent pas assez significatifs.

Dans tous les climats et chez tous les peuples, il y a de ces êtres mobiles dont l'expression dépend moins d'une âme passionnée que de la mobilité des traits; et avec la physionomie comme avec la voix articulée, on peut beaucoup parler sans rien dire.

Le langage physionomique a d'ailleurs, comme les langues parlées, son genre de perfection, son élégance, sa noblesse, sa dégradation, sa rudesse, sa tournure négligée et populaire; il y a véritablement des physio-

nomies communes, ignobles, élégantes, distinguées, comme des dictions pures, soignées, élevées, barbares, triviales, impropres, etc.

La nature des sentimens habituels, l'influence de l'imitation, sont les principales causes de ces différences. Une seule peut quelquefois suffire, et souvent la physionomie de l'homme du monde, d'un oisif de bonne compagnie, ne dépend pas de la culture de son âme ou de l'élévation des sentimens; elle peut tout devoir à l'imitation, à une habitude automatique; et, malgré son apparence gracieuse, n'avoir guère plus de prix aux yeux d'un habile physiognomoniste, que les physionomies de boutique, de comptoir ou d'antichambre.

Hogarth a découvert par l'analyse le secret de ces physionomies uniformes et civilisées du grand monde. D'après les observations de ce peintre philosophe, ces *visages faits* dépendent d'une retenue habituelle et d'une grande modération dans l'expression des sentimens, qui ne force jamais le mouvement des muscles au point de leur faire décrire des lignes droites ou trop courbées, pour appartenir à la classe des lignes ondoyantes et serpentines, dont le nombre et la combinaison offrent un aspect si gracieux. Ce principe, aussi fécond pour les observations physiognomoniques que pour les remarques sur l'analyse de la beauté, s'applique évidemment aux différences que produisent dans les traits du visage, la société, le milieu où l'on vit habituellement dans le grand monde, dans les grandes villes. Le langage physionomique, ainsi que le langage

parlé, a moins d'accent que dans les provinces et que dans les classes inférieures de la société; les sentimens de la joie, du plaisir, ont, surtout dans ce qu'on appelle la bonne compagnie, une expression mesurée, uniforme; les lignes déterminées par cette expression, à la circonférence des deux angles de la bouche, ont une douce ondulation, à laquelle une joie bruyante et triviale substitue deux lignes fortement arquées, deux espèces de parenthèses, qui donnent à un visage d'ailleurs spirituel un air bête et désagréable. Cette remarque nous conduit à quelques réflexions sur les grimaces comparées à l'expression.

Les grimaces ne diffèrent en général de l'expression que par l'exagération facile et volontaire des mouvemens des muscles du visage : c'est véritablement une espèce d'exercice purement organique, et sans rapport avec une situation morale. Le grimacier nous étonne ou nous surprend par le jeu de l'ensemble ou de quelques parties de sa face, comme les sauteurs ou les faiseurs de tours de force par les mouvemens extraordinaires et difficiles auxquels ils accoutument les muscles des membres et de la colonne vertébrale.

La bouche étant mobile dans tous les sens, se trouve plus particulièrement le siége des grimaces auxquelles les zygomatiques et les triangulaires contribuent d'une manière spéciale. Les grimaciers très exercés pourraient à volonté contracter l'un ou l'autre de ces muscles, et il suffirait de leur donner une idée générale de l'appareil musculaire du visage, pour en faire des sujets d'observations et de recherches physiologiques

très curieuses et très utiles sous le rapport de la physiognomonie et de l'anatomie appliquée aux beaux-arts.

Il y a, du reste, quelques grimaces assez difficiles à faire; telle est, par exemple, l'action combinée de l'incisif et de carré de chaque côté, qui donne une forme carrée à la bouche : ce qui a paru assez extraordinaire pour avoir été montré à la foire Saint-Germain, par un Espagnol, en 1727 (1). Les grimaces sont d'ailleurs d'autant plus plaisantes, qu'elles paraissent avoir pour objet, dans le grimacier qui les fait, d'exagérer, de parodier l'expression d'un sentiment ou d'une passion quelconque; il suffit même de forcer certains mouvemens des traits du visage, dans une expression d'ailleurs liée à une émotion réelle, pour paraître ridicule et ne point exciter ce tendre intérêt, cette douce sympathie que fait naître en général l'expression convenable d'un sentiment (2). Il y a même des visages qui ne peuvent jamais paraître pathétiques; tel était celui de ce mendiant, dont parle Hogarth, qui faisait rire en voulant donner à ses traits l'expression de la souffrance et de la misère.

L'exercice forcé, le jeu habituel et volontaire des muscles du visage, chez les grimaciers et les mimes de profession, influent nécessairement sur le développement et la mobilité de ces muscles, et produisent

(1) Mémoires de l'académie des sciences, année 1727, pag. 13 et 14 *Observations* de Senac.

(2) Bichat, Anatomie descriptive, vol. II, pag. 60 et 61.

même quelquefois des variétés remarquables dans leur structure. La nature fait en grande partie les frais de ces dispositions aux grimaces et à la mobilité extrême de l'ensemble ou de quelques parties de l'appareil musculaire de la face. Chez les uns, ce sont les muscles de la tête qui ont cette mobilité plus grande; chez d'autres, les muscles des oreilles, des lèvres, du nez, etc.

Le philosophe Diderot, dont tout le masque avait d'ailleurs une grande expression, faisait mouvoir à volonté, et dans toute leur étendue, les muscles occipitaux-frontaux, dont la contraction imprimait, quand il parlait avec chaleur, des mouvemens remarquables à sa chevelure.

M. Dupuytren a trouvé trois muscles zygomatiques, bien distincts, de chaque côté de la face, en disséquant avec attention le cadavre d'un homme qui, pendant sa vie faisait facilement, et presque involontairement, des grimaces qui paraissaient dépendre de quelques variétés dans l'appareil musculaire du visage (1).

En général les muscles de la face, ainsi que les muscles des doigts, sont très variables dans leur structure, et il n'y a peut-être pas six individus chez lesquels ces organes se ressemblent complétement.

(1) Le professeur Chaussier remarque que souvent on a observé cette variété, et ajoute qu'il a vu une fois, du côté droit de la face, six petits muscles zygomatiques, tandis qu'il ne s'en trouvait aucun du côté gauche, où ils étaient suppléés par le releveur propre de la lèvre supérieure et le canin, qui étaient plus développés et plus saillans que dans l'état habituel.

Voyez *Tableau des muscles de l'homme*, in-4°, pag. 64.

Ces variétés se remarquent surtout dans les muscles des lèvres, qui diffèrent d'individu à individu, non-seulement par le volume, la saillie, la séparation, mais aussi par le nombre des muscles, au point que les anatomistes ne sont pas d'accord dans la description de ces organes. Quelques-unes de ces différences ont paru assez remarquables pour mériter d'être consignées dans des mémoires particuliers et dans des observations qui ont enrichi de faits très curieux les sciences anatomiques. Parmi ces tableaux des jeux et des anomalies de la nature dans la structure musculaire de la face, on doit principalement citer les observations du professeur Chaussier, et une description, avec figures, par Walther, d'un appareil de la face, qui était remarquable par des variétés très saillantes, non-seulement aux lèvres, mais aux autres régions du visage (1).

(1) Presque tous ces muscles de la face, dont Walther a donné une description et un dessin, diffèrent de la conformation habituelle. Les fibres du muscle frontal dépassent et couvrent l'orbiculaire des paupières; les pyramidaux sont distincts et séparés dans toute leur étendue; il y a un second pyramidal qui fait fonction de releveur propre de l'aile du nez; il y a deux zygomatiques bien distincts. L'organisation des lèvres est encore plus extraordinaire : les divers plans de fibres de l'orbiculaire y sont beaucoup plus apparens; on voit dans cette planche les fibres du plan externe se diviser en deux faisceaux, et se porter du milieu des narines jusqu'aux angles des lèvres. La lèvre inférieure a un dilatateur particulier fourni par les fibres du muscle peaussier, et déjà observé par Santorini, qui l'avait désigné sous le nom de *musculus risorius*.

Vid. Haller, *Anat. repetit. teneriorum musculorum humani cor-*

Rien ne ressemble dans ces variétés à ce que l'on observe ordinairement; le nombre, la forme, la disposition des muscles, tout est changé, et l'on regrette que l'habile anatomiste qui a si bien décrit cette bizarre structure de la face, n'ait pu donner aucun détail sur l'emploi qu'en avait fait pendant sa vie l'individu dans le cadavre duquel on a observé ces différences.

D'autres observateurs ont cité également divers exemples à variétés musculaires de la face. Santorini en a décrit plusieurs, et principalement une disposition particulière du grand zygomatique qu'il a vu se diviser en deux portions bien distinctes à leur terminaison aux lèvres (1).

La structure du muscle frontal, et l'arrangement des deux plans de fibres dont ce muscle se compose, varient très souvent, ainsi que les rides frontales et les limites de la chevelure.

Winslow, à qui l'on doit cette remarque, a fait graver dans son Traité d'Anatomie le dessin de deux muscles frontaux sensiblement bifurqués à leur terminaison faciale : disposition qui ne se trouve pas toujours, et qui devait nécessairement produire quelque chose de remarquable dans le jeu de la physionomie (2).

poris. Walthero, Disputationum anatomicarum selectiorum volumen VI, pag. 606.

(1) Santorini, *Septem decem tabulæ, edente Giraldi, Parmæ,* 1775.

(2) En général les muscles du front, qui ont tant d'influence sur la physionomie en repos, présentent de nombreuses variétés. Leurs fibres sont quelquefois pâles et très minces, et quelquefois

Sœmmering assure, d'après l'autorité de Wrisberg, que l'on a trouvé l'un des muscles droits de l'œil de moins chez des personnes qui louchaient. Le célèbre Darwin a cité dans les Transactions philosophiques un cas de strabisme très curieux, qu'il attribuait à ce que les droits internes de l'œil étaient devenus plus forts que les autres muscles du même organe. L'enfant qui présentait ce cas de strabisme, regardait toujours avec l'œil gauche les objets présentés du côté droit, et avec l'œil droit les objets présentés du côté gauche. Si on mettait l'objet directement devant lui, il tournait la tête un peu de côté, et ne regardait qu'avec l'œil le plus éloigné du côté de l'objet (1).

M. Chaussier ne s'est pas borné à observer quelques-unes de ces diversités partielles des muscles de la face, dans ses savantes et intéressantes recherches sur les variétés musculaires; il a remarqué que souvent tous les muscles d'un côté de la face étaient plus gros, plus forts que ceux de l'autre; ce qui rendait une des narines plus large, et déterminait une légère obliquité dans l'angle des lèvres. On a observé plusieurs fois cette disposition chez des sujets qui avaient eu dans leur jeunesse une paralysie sur un côté du visage (2). Des causes morales peuvent aussi déterminer une semblable disposition dans la physionomie; l'irrégularité dans les

très prononcées; quelquefois aussi on a vu ce muscle donner un prolongement qui paraissait former un muscle auxiliaire du releveur commun. CHAUSSIER, Op. C.

(1) Philosophical transactions, an 1778, vol. 68, part. I.

(2) M. Chaussier a fait cette observation, V. Op. C., p. 60.

traits du visage dépend même plus souvent des passions dominantes que des altérations morbifiques, et ce n'est pas sans raison que ce signe se prend en mauvaise part, parce qu'il annonce l'empire de l'orgueil, du mépris, de l'insensibilité : habitude dans l'expression de laquelle les muscles d'un côté se contractent plus vivement, et se trouvent plus exercés que ceux du côté opposé; ce qui détermine à la longue cette obliquité, ce défaut d'harmonie, qui donnent au plus beau visage un air de dédain ou de fausseté, dont la première vue ne laisse jamais naître la douce bienveillance et la tendre sympathie.

Les savans les plus éloignés des recherches physionomiques sont, en général, forcés d'avouer que toutes les variétés dont nous venons de citer des exemples ne sont pas des singularités indifférentes, de simples jeux de la nature. La nature ne joue pas, dit Borelli, elle suit des lois constantes. Dans l'économie vivante, tout a une cause, un usage, un rapport plus ou moins important avec ses moindres parties; c'est une chaîne continue, dont tous les anneaux se soutiennent réciproquement. On ne peut altérer la forme, la position de l'un sans déterminer un changement plus ou moins remarquable dans le tout. Ces variétés individuelles, si fréquentes dans l'espèce humaine, ne doivent pas être regardées comme un objet de pure curiosité. Sans doute elles procurent quelque changement dans l'exercice des fonctions, dans le développement des parties qui les avoisinent, et elles tiennent à des causes particulières que nous n'apercevons pas encore. Plusieurs

de ces variétés dépendent évidemment de la conformation primitive, quelques-unes paraissent être le produit d'une altération morbifique. Les autres paraissent provenir plus directement des progrès de la vie, de l'habitude, de l'action répétée; et peut-être cette variété, comme chez les peuples civilisés, serait fort rare chez une nation sauvage (1).

Ces variations, si communes dans l'état social, dépendent évidemment de la diversité des passions que la civilisation a développées.

Les muscles qui contribuent plus particulièrement à certaines de ces passions, qui font le fond du caractère, se développent, acquièrent plus de violence et de saillie, par cela même qu'ils sont plus exercés, plus souvent employés, et dans ce cas l'accroissement, le relief de ces muscles, n'a rien de plus étonnant que l'augmentation des muscles des jambes chez un danseur, ou des bras chez les boulangers, les rameurs, etc.

(1) Les auteurs qui ont rapporté des exemples des variétés musculaires de la face, sont principalement Santorini, Winslow, Walther, Chaussier, que nous avons souvent cités; Riolan, Valsalva, Albinus Weitbrecht, Douglas, Sandifort, etc.

VI ET VII.

APPAREIL NERVEUX, VAISSEAUX ET TISSU CELLULAIRE DE LA FACE.

L'APPAREIL nerveux et les vaisseaux de la face sont le sujet de nos planches 188 et 189 : nous nous bornerons dans leur description à des indications générales.

La partie principale de l'appareil nerveux de la face consiste dans les ramifications nombreuses d'un nerf auquel sa distribution a fait donner le nom de facial par le professeur Chaussier. Ce nerf, que l'on avait d'abord regardé comme une simple division de la septième paire (1), vient directement du cerveau.

Le nerf facial A, planche 188, se divise en rameaux nombreux, dont nous n'avons cru devoir indiquer en quelque sorte que les masses et les groupes.

B, l'un de ces groupes; les divisions du rameau que l'on appelle sous-orbitaire.

C, rameaux du sus-orbitaire.

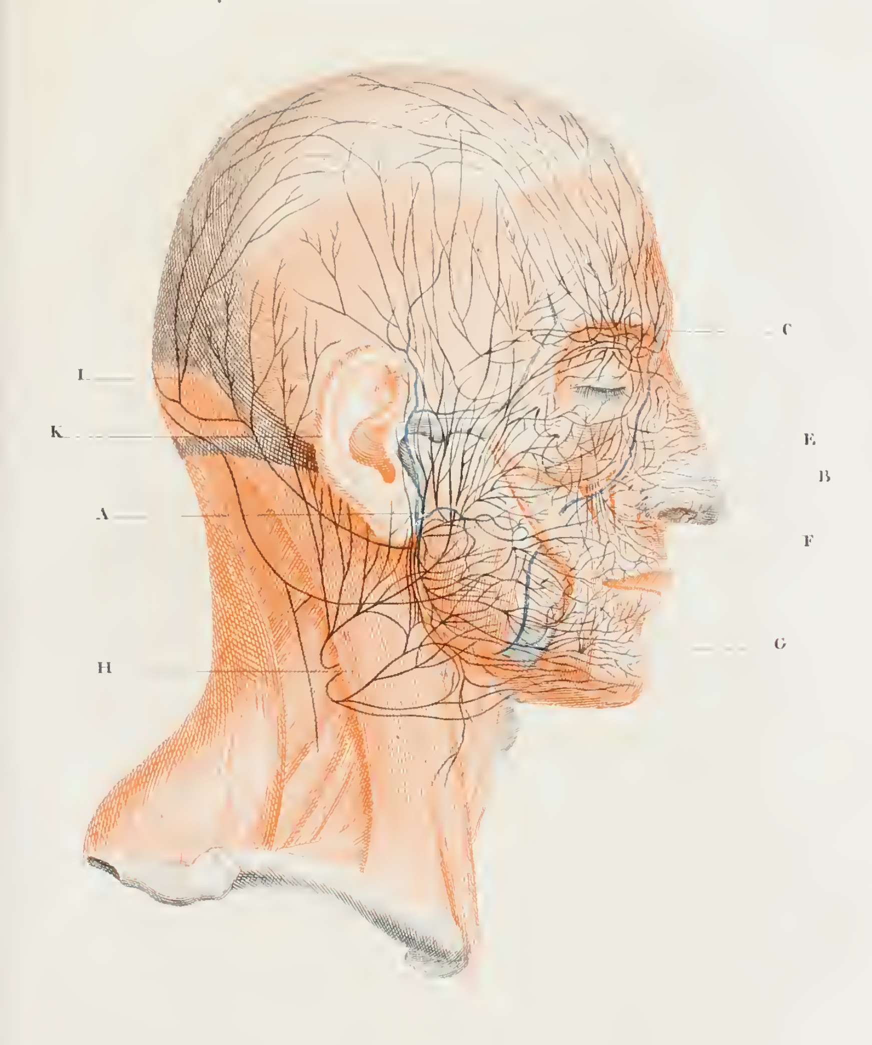
E, les nerfs que donne la branche supérieure du facial.

F, les nerfs de la branche inférieure.

G, les ramifications du nerf mentonnier.

La distribution du nerf facial se fait dans un espace qui comprend toute l'étendue du visage. On a remar-

(1) La portion dure de la septième paire.



A Nerf facial
B Nerf sousorbitaire
C Nerf susorbitaire
E Br. supre du facial.
F Br. infre du facial
G Nerf mentonier
H Filets ascendans du plex cerv superficiel
I Nerfs occipitaux
K Nerfs auricul postérieurs

G Salvage delt
F Kaiser sc

qué qu'aucun autre nerf ne présente d'aussi fréquentes et d'aussi nombreuses réunions entre ses filets divers, qui se joignent d'ailleurs aux filets des nerfs voisins; ce qui forme sur la face une espèce de réseau dont la disposition explique, jusqu'à un certain point, les correspondances et les sympathies étendues du visage.

Le nerf de la cinquième paire donne aussi des nerfs à la face, mais surtout au front et aux paupières.

Les vaisseaux de la face, dont nous n'indiquerons également que les principales divisions, sont artériels ou veineux.

Les artères, que leur couleur d'un rouge clair distingue dans notre planche 189 comme dans la nature, se dirigeant du centre à la circonférence, apportent et distribuent à la face un sang versé trop près du cœur pour avoir encore rien perdu dans son trajet des propriétés nouvelles dont il s'est enrichi par la respiration.

B, l'un de ces vaisseaux artériels, l'artère temporal et ses principales ramifications.

C, artère faciale *transverse* et ses rameaux.

D, artère sus-orbitaire et ses rameaux.

Les veines, que leur rouge noir et tirant sur l'azur ne permet pas de confondre avec les artères, se dirigent de la circonférence vers le centre, et conduisent au cœur un sang qui a besoin d'être renouvelé par la respiration. Ces vaisseaux sont plus gros, plus près de la peau, plus marqués dans le jeu de la physionomie, que les artères. A, le tronc principal de ces vaisseaux veineux; l'artère jugulaire externe, qui se dessine quelquefois sous les

tégumens, quoique recouverte par le muscle peaussier; b, veine labialè; c, veine temporale; d d, veines angulaires et frontales, qui paraissent et font même un relief assez prononcé sous la peau dans les passions violentes et convulsives.

Lorsque l'action des vaisseaux est plus vive ou plus lente, et, en général, quand leur mouvement habituel est accéléré, retardé et troublé d'une manière quelconque dans les passions, la couleur de la face devient plus vive ou plus pâle, et les veines les plus voisines de la peau, telles que la frontale et l'angulaire, font plus ou moins de saillie, et ajoutent quelques traits au tableau de nos agitations intérieures.

Le rouge noir du sang veineux de la face, dans la colère, le rouge plus clair du sang artériel, dont la pudeur couvre souvent la même partie, sont des phénomènes qui se passent dans les vaisseaux capillaires de la peau, et sur lesquels nous ne tarderons pas de porter toute notre attention.

L'action augmentée généralement ou partiellement dans les différens nerfs de la face, sous l'influence de la volonté et du cerveau, produit la contraction d'un ou de plusieurs muscles, dont cette augmentation d'action nerveuse est la condition indispensable.

Ces mouvemens musculaires de la face, que détermine l'influence nerveuse, correspondent, comme nous avons eu occasion de le faire remarquer, aux divers états de la pensée et du sentiment, et sont liés avec ces divers états par des rapports que la saine physiologie observe et constate, sans se perdre dans

de vaines recherches sur la cause d'une semblable association.

Le nombre, la disposition des nerfs du visage, paraissent d'ailleurs propres à favoriser cette correspondance de l'intérieur et de l'extérieur de l'homme, et contribuent, du moins en grande partie, aux sympathies multipliées et étendues du visage avec les autres parties de l'organisation.

Mekel, qui a donné une si bonne description des nerfs de la face, remarque avec raison qu'ils sont beaucoup plus nombreux, plus déliés que dans aucune autre partie du corps humain; que la face est la partie externe de l'organisation où la puissance nerveuse se déploie et s'exerce avec plus d'activité; qu'enfin, le système nerveux de la face, vraiment remarquable par la multiplicité de ses plans, de ses enlacemens, de ses points de communication de toute espèce, forme un réseau sous la peau; et que le nerf facial, auquel se rapportent tous les filets, toutes les mailles de ce réseau, mérite le nom de *petit sympathique*, qui lui a été donné par Winslow. Dans le plus grand nombre des cas, l'action nerveuse, qui produit les mouvemens divers des muscles de la face, se dirige, se déploie presque à notre insu, et par un effet nécessaire de cette loi fondamentale de la nature vivante, suivant laquelle un mouvement quelconque succède rapidement à une impression et lui est associé d'une manière indispensable. Souvent aussi c'est avec dessein que ces mouvemens du visage sont produits, et qu'ils expriment fortement les modifications variées de la sensibilité. La

volonté, à laquelle le système musculaire extérieur est soumis avec une si grande docilité, va même quelquefois jusqu'à faire de l'action des muscles de la face un exercice sans liaison avec le sentiment dont il paraît le signe. On abuse de l'excellence, de la docilité d'un organe de vérité donné par la nature; et, suivant le besoin, on force cet organe à un silence trompeur ou à un langage mensonger et perfide.

L'imitation exerce en outre une grande influence sur la direction de l'action nerveuse qui produit les divers mouvemens du visage, et tout semble se réunir pour répandre de l'incertitude et une obscurité trompeuse sur l'expression musculaire de la physionomie; ce qu'il ne faut jamais perdre de vue dans des recherches relatives à cette expression, dont le commentaire exige au moins autant de prudence que d'habitude et de sagacité.

L'action nerveuse qui anime l'appareil musculaire du visage, circule, se meut et se distribue dans cet appareil avec d'autant plus de facilité, que son exercice est plus fréquent, plus suivi; qu'il domine sur les autres emplois de la vie, et qu'il se trouve l'objet de l'éducation continuelle que se donnent le comédien, le courtisan, le prêtre, l'homme d'état, qui sont obligés souvent, autant par devoir que par intérêt, de renfermer leur âme et d'avoir un *visage fait*, une physionomie uniforme et de convention. Du reste, lorsqu'un apprentissage de ce genre n'a pas façonné les muscles de la face à cette dépendance complète de la volonté, et maîtrisé la sympathie et la correspondance du visage

avec les émotions intérieures, physiques ou morales, la dissimulation ou l'imitation des sentimens est très difficile ; on peut se trahir à chaque instant, on imite mal, on se méprend sur les nuances et même sur les principaux traits de la passion que l'on veut rendre ou cacher ; et lorsqu'un grand intérêt force à concentrer les impressions que l'on éprouve, l'effort est des plus pénibles ; ce que Racine a si bien exprimé dans ces vers qu'il met dans la bouche de Junie :

Ah ! dans ce souvenir, inquiète, troublée,
Je ne me sentais pas assez dissimulée :
De mon front effrayé je craignais la pâleur,
Je trouvais mes regards trop pleins de ma douleur :
Sans cesse il me semblait que Néron en colère
Me venait reprocher trop de soin de vous plaire :
Je craignais mon amour vainement renfermé :
Enfin, j'aurais voulu n'avoir jamais aimé.

Le grand nombre de nerfs qui se distribuent à l'œil et aux autres parties de la face est une circonstance d'organisation qui semble rendre compte, jusqu'à un certain point, de l'activité continuelle du visage, et de ses vastes sympathies auxquelles il doit son expression, mais qui néanmoins ne peuvent toutes s'expliquer par les nerfs, et qui dépendent des communications établies par d'autres élémens organiques entre la face et les diverses régions de l'économie vivante. Il y a du reste, dans le langage physionomique, plusieurs mouvemens qui s'exécutent moins par sympathie que par asso-

ciation (1) : telles sont, par exemple, les contractions des muscles de la face, correspondant aux habitudes et aux passions intellectuelles, telles que l'orgueil, l'admiration, le désir, la bienveillance. Les philosophes qui ont reconnu le principe fécond de l'association des idées entre elles doivent reconnaître aussi l'association des idées et de certains mouvemens musculaires. Dans les situations morales dont nous venons de parler, c'est moins la passion qui détermine la contraction des muscles que l'association de cette contraction avec les idées excitées, développées ou rappelées par une passion quelconque de l'ordre de celles dont nous parlons.

(1) La sympathie est la correspondance intime et en quelque sorte spéciale et élective de deux organes voisins ou éloignés, dont l'un est toujours affecté lorsque l'autre éprouve une forte impression. Cette affection par communication est un effet sympathique; tels sont, la douleur d'un œil quand l'autre est malade; le gonflement douloureux du sein et l'altération de la voix, à l'époque de la puberté; le serrement spasmodique de la gorge, dans l'hystérisme, etc.

L'association, mode de correspondance moins intime que la sympathie, consiste seulement dans le rapport de différens genres de phénomènes de sensibilité ou de mouvement, qui se sont exécutés en même temps, qui ont d'ailleurs plus ou moins d'analogie, et qui se produisent de nouveau les uns par les autres. Le vomissement à la vue d'un vase où l'on a pris une potion émétisée, est un effet de l'association et non de la sympathie; l'idée d'un enterrement, et une tristesse profonde en entendant une cloche funèbre, sont également des effets de l'association; et nous croyons devoir rapporter à la même cause plusieurs modifications de l'action nerveuse d'où dépend le jeu de la physionomie.

Citons quelques exemples pour dissiper l'obscurité que ces remarques pourraient offrir aux lecteurs dont l'esprit n'est pas familiarisé avec les méditations métaphysiques.

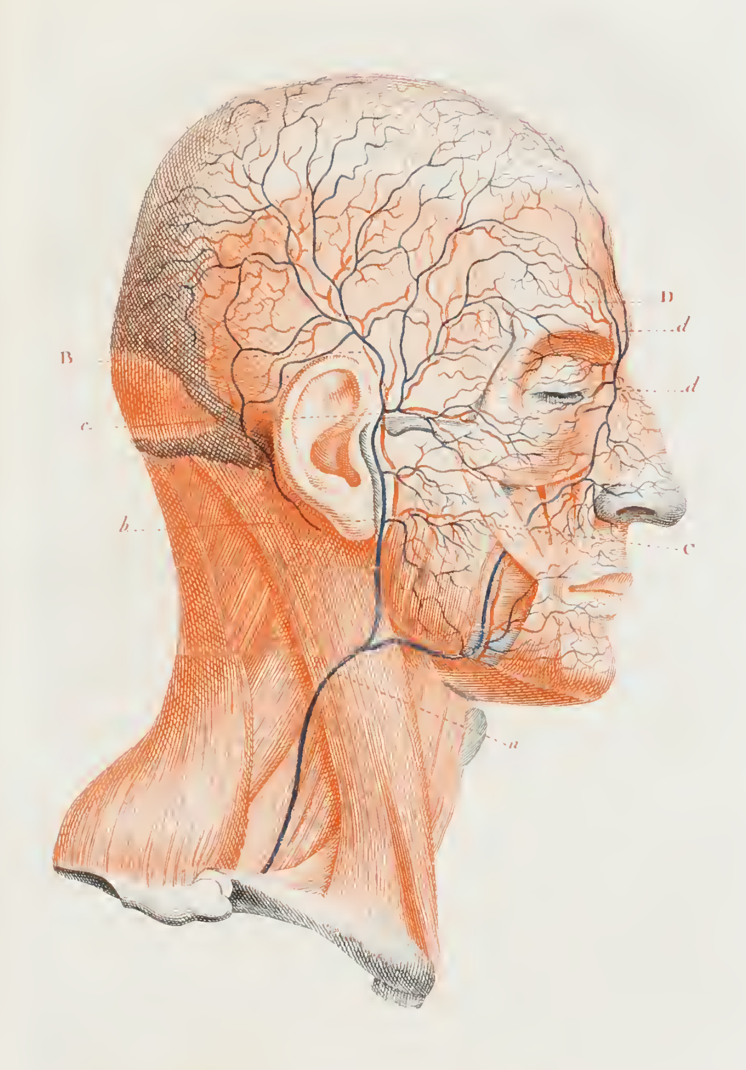
Les idées excitées ou rappelées dans une passion intellectuelle sont nécessairement relatives aux causes de cette passion ou à son objet, au moyen de la satisfaire, ou de la faire cesser si elle nous paraît pénible. Ainsi, dans la satisfaction plus ou moins vive de l'âme, l'épanouissement du front, le sourire, la contraction modérée des muscles de la face et la douce expansion de toutes les parties du visage, ne sont pas des phénomènes sympathiques nécessairement occasionnés par l'état des organes intérieurs qui constitue un sentiment de plaisir: ils tiennent essentiellement aux idées, à la manière de voir, dépendant de ce sentiment agréable; ils ont pour objet de le rendre plus complet, plus vif; enfin, ce sont des mouvemens volontaires, qui n'expriment la passion que d'une manière indirecte et en cherchant à la servir. Par un effet de l'habitude, ces mêmes mouvemens deviennent ensuite plus prompts, s'exécutent presque à notre insu, et par une association si intime et si rapide, qu'elle ressemble à une sympathie. Dans les émotions soudaines, violentes, presque étrangères à la volonté et à l'intelligence, et que l'on pourrait appeler passions animales, le mouvement musculaire du visage n'a pas ainsi lieu par association, mais se développe par sympathie, et peut même être regardé comme un des événemens constitutifs de la passion. Ainsi, dans la colère, la fureur, le mouvement de la

circulation et de la respiration augmente, élève la température de toutes les propriétés vitales, le sang alors excite plus vivement le cerveau ; le cerveau, à son tour, agit plus fortement sur les nerfs, mais surtout sur les nerfs de la face, qui sont plus à sa portée; enfin, les nerfs de la face provoquent avec plus d'énergie et moins de régularité la contraction des muscles, et déterminent ainsi le spasme général, le gonflement et la rougeur du visage, qui caractérisent les passions convulsives. Si la pensée vient se mêler à ces orages de la sensibilité, ce n'est évidemment que pour les calmer, et non pour en augmenter l'expression. D'après ces remarques et cette distinction, on pourrait donc admettre, relativement à l'expression, deux grandes classes de passions, savoir :

1° Les *passions* exprimées par des signes, et qui ne sont pas volontaires, et au développement desquelles on peut appliquer le principe de l'association des idées et des mouvemens musculaires; 2° les passions dont les signes sont des effets sympathiques, et soustraits, en grande partie, à l'empire de l'intelligence et de la volonté.

L'expression des passions de cette classe a d'ailleurs moins sensiblement son siége dans les muscles que dans les vaisseaux du visage et surtout dans le *réseau capillaire*.

Les vaisseaux lymphatiques et le tissu cellulaire, qui entrent dans la structure du visage comme dans celle de toutes les parties du corps humain, se rapportent à des phénomènes d'une vie intérieure et de nu-



a Veine jugulaire externe
b Veine Labiale
c Veine temporale
dd Veines angulaire et frontale

B Artère temporale
C Artère faciale transverse
D Artère susorbitaire

G Salvage del.t F. Kuss .

trition qui n'entre pas dans des recherches d'anatomie et de physiologie dans leurs rapports avec la physiognomonie et les beaux-arts. Toutefois le tissu cellulaire de la face contribuant, par sa disposition et ses changemens, à la forme du visage, nous devons en faire le sujet de quelques remarques.

Le tissu cellulaire, que Bichat a placé avec raison dans la classe des élémens d'organisation qui servent de base et comme de canevas à toutes les parties du corps animé, se présente sous la forme d'un assemblage de filamens et de lames blanchâtres, croisés, entrelacés en divers sens, et séparés par des espaces où la graisse et la sérosité sont déposées et s'accumulent. Ce tissu a un mode d'organisation et des propriétés vitales qui lui sont propres, et d'où dépend la nature bien caractérisée de ses maladies. Il est abondamment répandu dans l'intérieur et à l'extérieur du corps humain. Le tissu cellulaire extérieur se nomme le tissu cellulaire sous-cutané, et appartient évidemment à ce dessus de la figure qu'il importe tant au physionomiste et à l'artiste de bien connaître. Ce tissu sous-cutané fait partie du tégument, et il produit, par les différences dont son volume et sa vitalité sont susceptibles, des changemens nombreux dans les formes. Le tissu cellulaire est inégalement distribué à la face; il est rare sur le front, aux paupières, au nez; plus abondant aux joues, où il contient toujours une quantité plus ou moins considérable de graisse. De son expansion et de sa *rénitence* résulte l'air de jeunesse et de fraîcheur. Il est plus développé chez les enfans et les femmes, et

donne à leur figure cette grâce, cette douceur qui la distingue. En général, l'accumulation du tissu cellulaire constitue l'embonpoint, soulève la peau des joues, en arrondit les contours, efface les saillies des os et des muscles. Son excès émousse les traits de la physionomie, affaiblit ou gène les mouvemens, et ne lui laisse que l'expression de l'indolence et de la nullité.

L'embonpoint qui dépend de l'élasticité et de la turgescence animée du tissu cellulaire a un aspect qui lui est propre; il appartient à la jeunesse, à la beauté, au moment où elle a tout son éclat, et ne doit pas être confondu, par le physionomiste et par l'artiste, avec l'embonpoint d'un âge plus avancé, et qui est produit par une expansion passive du même tissu cellulaire, dans les mailles duquel la graisse s'est accumulée. Le développement du sein, à l'époque de la puberté, et les contours gracieux et élastiques de la jeune beauté, sont un des plus beaux effets de la turgescence vitale du tissu cellulaire. A cette époque de la vie, dit Roussel, toute la masse cellulaire paraît s'ébranler aux régions de la poitrine et du bassin : elle s'arrange autour des deux régions, qu'elle rend plus saillantes, comme autour de deux centres, d'où elle envoie des productions aux différens organes. Les productions qui partent du centre supérieur, après avoir arrondi le cou et lié les traits du visage, vont se perdre agréablement et se prolonger vers les bras, pour leur donner ces contours fins, déliés et moelleux qui se continuent jusqu'aux extrémités des mains. Les productions qui partent de l'autre centre vont modi-

fier, à peu près de la même manière, toutes les parties inférieures (1).

L'embonpoint de l'âge adulte chez les femmes, la fraîcheur que quelques-unes conservent dans un âge assez avancé, ne dépendent plus de ce gonflement vital du tissu cellulaire, mais de sa distension et de son soulèvement par la graisse; ces charmes d'un âge plus avancé sont dus à une plénitude passive de formes, sur laquelle le physionomiste et le peintre ne peuvent guère se méprendre, et qu'ils distinguent nécessairement de la plénitude active et par turgescence à laquelle se rapportent la *morbidesse* enfantine, les contours moelleux et réagissant de la jeune beauté, chez laquelle les plaisirs de l'amour affaiblissent bientôt cette élasticité de la surface, en donnant une autre direction aux forces vitales.

(1) *Voyez* Roussel, Système physique et moral de la femme, in-12, pag. 83.

Note. Ce sont surtout les artistes grecs, qui ont excellé dans l'art de rendre, avec une rare perfection, ces contours et ces formes ondoyantes, qui donnent tant de grâce et de charme à toutes leurs productions. C'est à cette turgescence animée, à ce gonflement vital du tissu cellulaire qu'elles doivent cet air de jeunesse éternelle et de beauté idéale, dont ils faisaient les attributs de leurs dieux et de leurs déesses.

J.-P. M.

VIII.

DE LA PEAU, DES VAISSEAUX CAPILLAIRES ET DE LA COULEUR DU VISAGE.

Afin de mieux connaître la structure du visage, nous en avons séparé d'abord toutes les parties, avec le dessein d'étudier isolément chacune d'elles, de les réunir ensuite, et de refaire, de reconstruire un ensemble, un organisme dont il fallait démonter toutes les pièces pour en apprécier convenablement les fonctions.

La partie fondamentale de cette structure du visage, l'appareil osseux, a été le premier objet de nos recherches; nous avons ensuite placé successivement sur cette base, des muscles superficiels et profonds, des artères, du tissu cellulaire, des nerfs. Notre reconstruction, quoique très avancée, n'est pas encore terminée: le spectacle de la mort et des décompositions anatomiques est encore sous nos yeux: l'organe qui nous reste à examiner, la peau, va enfin nous dérober ce spectacle; elle enveloppe avec mollesse, sans les cacher entièrement, les autres élémens organiques du visage. On l'a représentée, dans notre planche 190, étendue sur ces divers élémens, et pénétrée d'une matière colorante qu'une injection artificielle a fait passer dans le réseau de ses vaisseaux capillaires, où la nature a placé le siége de la carnation et de tous les accidens de cou-

leur qui peuvent contribuer à l'expression du tempérament, des maladies et des passions.

La peau du visage est remarquable par sa structure mince, délicate, par sa coloration, mais surtout par l'activité prédominante de ses propriétés vitales, qui donne une si grande étendue aux sympathies, aux rapports, aux communications de toute espèce qu'elle entretient avec les différentes parties de l'organisation.

C'est cette élévation dans la température des propriétés vitales de la peau de la face qui donne à cette région du corps humain un aspect et des teintes si variées, si importantes dans la physiognomonie médicale. C'est par cette même disposition que la peau du visage est si souvent excitée à l'occasion d'impressions éloignées ou étrangères; que, changeant de nuances sous l'influence d'une foule d'affections intérieures, elle est plus spécialement outragée par les stygmates de la petite vérole ; qu'elle est plus souvent le siége des dartres, des érysipèles; qu'elle se couvre quelquefois de boutons pendant le travail de la dentition ou à l'époque et dans la crise de la puberté; que des taches, des éruptions diverses l'altèrent, chez plusieurs femmes, pendant la grossesse ; enfin, qu'elle jaunit dans l'ictère, noircit ou rougit dans d'autres maladies; acquiert une couleur verdâtre ou virescente dans la chlorose; est hérissée d'efflorescences, d'aspérités de tout genre dans différentes maladies aiguës; et peut révéler enfin, par ses divers états, celui, de tout le système vivant, avec lequel ses vastes sympathies la tiennent dans une vive et continuelle communication.

Le tégument des lèvres, de la surface de l'œil, de la surface interne des ailes du nez, dont le tissu est beaucoup plus délicat et plus irritable que celui des autres parties de l'enveloppe du visage, se distingue par sa rougeur, par sa sensibilité, et par des sympathies encore plus marquées, surtout aux lèvres, dont la physionomie éclaire si utilement le médecin, sur les variétés individuelles de l'organisation, le tempérament, la nature de plusieurs constitutions morbifiques.

Des savans, auxquels on peut faire le reproche de n'avoir pas assez fait entrer l'observation de la sensibilité morale dans leurs recherches, ont voulu expliquer d'une manière anatomique l'effet puissant de la commotion voluptueuse, de l'excitement vif et pénétrant causé par le premier baiser de l'amour.

Un serrement de main, un attouchement, une caresse quelconque, ne produiraient-ils pas le même ravissement, la même ivresse, dans une semblable circonstance? et n'est-ce pas abuser de la science, en faire de fausses applications, que de vouloir trouver dans les communications établies par quelques rameaux nerveux entre les lèvres et les organes de l'amour, la raison de ce délire décrit avec tant d'éloquence par Rousseau? Si une explication aussi grossière, aussi mécanique pouvait être adoptée, l'effet dont elle ose rendre compte serait nécessaire : le charme du premier baiser de l'amour, cette situation qui ne revient plus, qui ne se trouve qu'une fois dans la vie, se renouvellerait au moins quelquefois. Cet enchantement attaché à une seule caresse est d'ailleurs un effet très composé : cette sen-

sation si vive doit son énergie à l'imagination; elle n'est que ce que le cœur la fait être, et même, dans son effet physique, elle dépend plutôt de l'état momentané d'exaltation vitale des organes auxquels elle arrive par sympathie, que de la sensibilité de l'organe affecté d'abord par cette sensation.

Toutefois la sensibilité des lèvres chez les femmes, la vivacité de leur éclat, l'humidité qu'on y remarque habituellement, révèlent les dispositions voluptueuses, et sont les signes d'une organisation plus favorable à l'amour et au plaisir.

Les autres nuances de la peau, et en général la couleur habituelle ou instantanée et variable du visage, les accidens et les nombreuses diversités de la carnation, jouent un rôle important dans la physionomie : le réseau de vaisseaux capillaires qui se trouve placé immédiatement sous l'épiderme, est la partie de la peau où se forment et se déposent, d'une manière si variable, ces couleurs du tégument du visage; l'épiderme, qui est un tissu transparent, modifie, suivant ses différens degrés d'épaisseur, les effets de cette matière colorante.

Une forte injection remplit d'une substance rougeâtre le réseau vasculaire de la peau dans la préparation anatomique qui a servi pour notre planche 190.

Ce réseau, que la transparence de l'épiderme laisse si bien apercevoir, est une des parties constituantes de la peau, un organe très composé dans sa structure, et

qui a plusieurs genres de service et d'usage dans l'économie vivante.

Ce réseau vasculaire dont nous parlons, et les papilles nerveuses qui sont le siége du toucher, se trouvent placés entre l'épiderme qui est tout-à-fait en dehors, et le chorion ou cuir, qui est appliqué sur le tissu cellulaire et la graisse que l'on peut regarder comme parties du tégument, et sur lesquels nous avons fait quelques remarques qui intéressent les artistes.

Le cuir est la partie fondamentale, le canevas de la peau; il n'est point le siége de la couleur, et paraît également blanc chez le Nègre et l'Européen. Il jouit d'une vitalité très obscure, ne sert point à la transpiration ni au toucher, ne prend aucune part aux nombreux phénomènes de sensation et de circulation qui se passent à la surface de la peau, dans l'état de santé et de maladie.

Le chorion a un double usage: il est véritablement le canevas de la peau, suivant la remarque de Bichat (1), et il sert en même temps d'enveloppe défensive, de tégument aux parties qu'il recouvre; service pour lequel son mode de vitalité lui donne les plus grands avantages. La fermeté vitale, la *rénitence* élastique des contours, ne dépendent pas moins de la jeunesse et de la force du *chorion*, que de la turgescence animée du tissu cellulaire, dont nous avons parlé.

Le chorion est plus souple, plus flexible, plus mince,

(1) Cet organe jouit d'un force de cohésion étonnante, quel augmente après la mort l'action du tanin, en formant ce que l'on appelle le cuir.

plus délicat au visage, surtout aux paupières et aux lèvres. Ce sont les plis divers du chorion qui forment les rides.

L'épiderme, uni au chorion par la partie essentiellement active et vivante de la peau, est complétement insensible, et paraît plutôt consister dans un produit de l'organisation, que dans un tissu véritablement organisé. Cette partie superficielle et morte du tégument, voisine des papilles de la peau, dont la sensibilité est si vive, n'en paraît ainsi rapprochée que pour le défendre, et rendre moins vives les impressions et les irritations extérieures.

C'est ainsi que la nature rapproche les extrêmes. La vie, la sensibilité, s'arrêtent et finissent ainsi à la surface, après avoir développé toute leur énergie et leur activité tout près de cette même surface, dans ce réseau vasculaire et nerveux qu'environne l'organisation.

L'épiderme est transparent dans toutes les parties où il n'a pas une trop grande épaisseur; différens pores s'ouvrent à la surface et pour divers usages; un physicien a porté leur nombre à deux billions cent soixante millions pour toute la surface du corps humain.

Les variétés dans l'épaisseur et la transparence de l'épiderme; l'humeur onctueuse qui se distribue inégalement à sa surface; les gerçures, les aspérités qui hérissent diversement cette même surface, produisent une foule de modifications et d'accidens dans la couleur du visage.

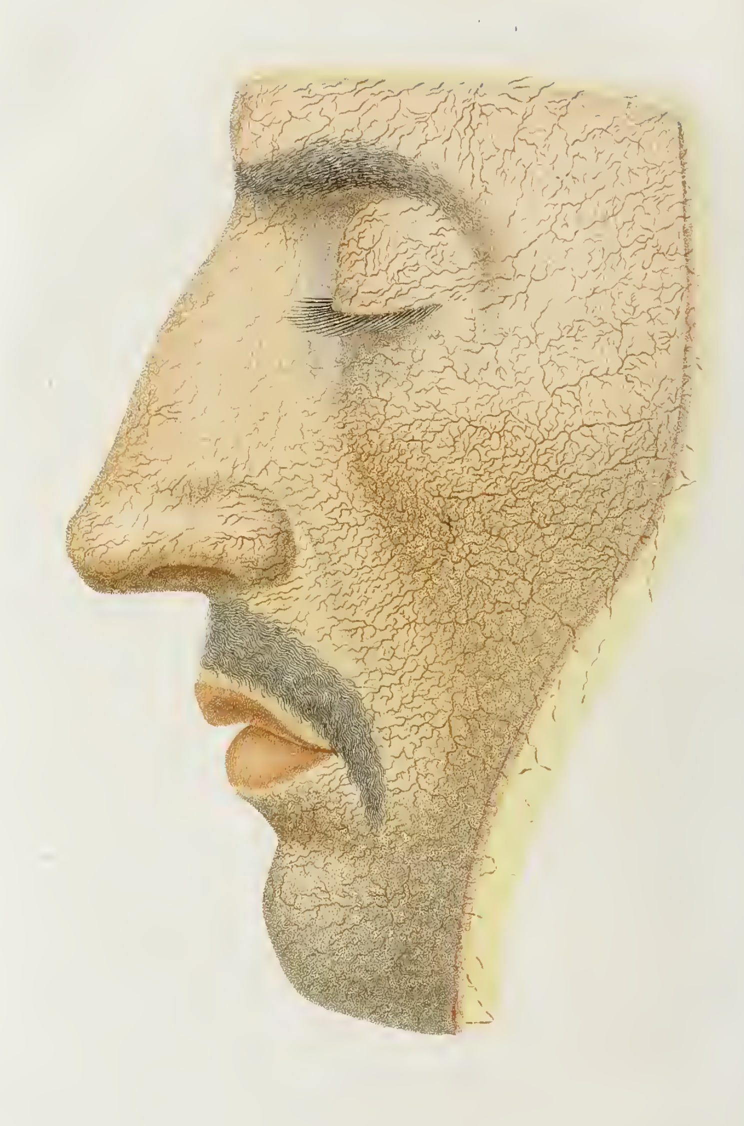
La partie qui est le siége de cette couleur, et qui se trouve directement sous l'épiderme, ne consiste pas

dans un enduit muqueux étendu sur le cuir, et produisant, par ses teintes diverses, toutes les variétés de la carnation; Bichat s'est assuré, par les recherches les plus concluantes, que cet enduit, supposé par Malpighi, n'existait pas, et que le réseau admirable de vaisseaux capillaires, qui se trouve entre le chorion et l'épiderme, était seul le siége de la matière colorante de la peau chez les individus de toutes les races humaines.

Ces vaisseaux, placés à l'extérieur du corps et à la surface de tous les organes, offrent un réseau véritablement merveilleux, à mailles extrêmement fines, et dans lequel aucun filet ne fait un trajet de deux lignes sans se réunir avec les autres.

Notre planche 190 représente ce corps réticulaire vu sous la peau, et développé par une injection. Plus on la regardera, plus on sera surpris de cette division et de cette communication des vaisseaux; et cependant ces divisions, ces communications, sont encore plus considérables dans la nature; et si l'injection avait pénétré dans toute l'étendue du réseau vasculaire que représente notre planche, elle paraîtrait rouge dans tous les points de sa surface.

C'était en faisant ainsi passer avec beaucoup d'adresse des liqueurs étrangères bien colorées dans le corps réticulaire, que le célèbre Ruisch donnait à des cadavres d'enfans tout l'éclat, toute la fraîcheur de la vie; spectacle qui fit une impression si vive sur Pierre-le-Grand, au moment où il pénétra dans le cabinet du célèbre anatomiste hollandais.



G. Salvage del. F. Kaiser sculp.

Le corps rétieulaire contient, avec une quantité plus ou moins considérable de sang, des fluides blancs de diverses natures chez les individus de race européenne, et, en outre, un liquide noirâtre ou rougeâtre chez le Nègre, l'Américain, le Mongol.

Le sang, dans le corps réticulaire comme dans les autres vaisseaux capillaires, est agité et circule par l'action même des petits conduits animés qui le renferment, sous l'influence du cœur et des lois de la grande circulation.

On sait que, suivant les lois de la grande circulation, un sang d'une belle couleur rouge est poussé par la partie gauche du cœur et des artères, du centre à la circonférence, et qu'il revient ensuite à la partie droite du cœur et au poumon par les veines, qui le font circuler de la périphérie au centre.

Dans ce trajet à la peau, à la surface et dans la substance de tous les organes, le sang rencontre les vaisseaux capillaires, et y demeure plus ou moins long-temps, y pénètre plus ou moins abondamment, s'y meut, s'y tamise, s'y élabore de diverses manières, suivant les différens états de l'action infiniment variable qui détermine ses agitations.

Au visage, les vaisseaux capillaires de la peau, plus sensibles, plus irritables, y appellent et y retiennent même habituellement une plus grande quantité de sang que dans les autres parties, où la grande division de ses globules, le rend incolore dans plusieurs régions du corps humain.

Le sang, conduit et travaillé par les vaisseaux du

corps réticulaire, fournit, 1° à l'élaboration de la sueur; 2° à celle d'une matière onctueuse qui lubréfie la peau plus ou moins abondamment chez les différens individus; 3° à la formation de la matière colorante chez les Nègres, et quelquefois chez les Européens dans quelques maladies.

L'action des vaisseaux du corps réticulaire est très variable : elle augmente plus ou moins, s'affaiblit, diminue, paraît se suspendre, d'une manière sympathique, dans un grand nombre de changemens physiques ou moraux de la sensibilité; ce qui produit nécessairement toutes les nuances de blanc et de rouge du visage sous l'influence de plusieurs passions, depuis la pâleur de l'effroi jusqu'au rouge éclatant de la pudeur, et à la teinte violette de la colère.

Ce rouge violet, et quelquefois noirâtre, dont une émotion furieuse couvre le visage, diffère encore plus par sa cause que par sa nuance du rouge aimable et pur dont la pudeur couvre tout à coup, en l'embellisant, le front et les joues d'une femme qui peut dire :

OEnone, et ne suis point de ces femmes hardies
Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.

Cette teinte violette et sombre de la colère, cet afflux d'un sang noirâtre dans le corps réticulaire, sous l'influence de passions vengeresses et homicides, ressemble beaucoup à ce qui arrive dans l'apoplexie et l'asphyxie. Le sang brillant et pur des artères n'est pas appelé d'une manière active dans les capillaires, comme cela

arrive dans la pudeur, la honte, etc.; c'est un sang veineux, épuisé de matériaux propres à la vie, que le désordre de la respiration et l'engorgement momentané des veines retiennent, d'une manière passive, dans les vaisseaux du corps réticulaire, qui se laisse alors abondamment pénétrer, surtout chez les enfans, dont les colères plus vives ont plus d'abandon que celles des adultes, et rendent quelquefois la face violette, en offrant toutes les apparences de ce qui se passe dans une attaque d'apoplexie ou d'asphyxie.

La pâleur de la colère a lieu dans tous les cas où cette passion, étant concentrée, devient beaucoup plus violente : le cœur et la région épigastrique se serrent tout à coup, et quelquefois avec une si grande violence, qu'il résulte de ce resserrement une syncope très dangereuse, ou même une mort subite.

Les passions qui produisent des changemens dans la couleur de la peau peuvent se diviser en trois classes, savoir : 1° les passions dont l'expression subite colore la peau du visage d'une manière passive avec du sang veineux; 2° les passions où la coloraison de la face est le résultat d'une action qui appelle le sang artériel en plus grande quantité dans le réseau des capillaires du visage; 3° les passions avec décoloration plus ou moins complète de la face, et avec spasme ou faiblesse des vaisseaux du corps réticulaire.

Les passions de la première classe sont toutes les variations et modifications de la fureur et de la colère.

Les passions de la seconde classe, beaucoup plus variées, sont principalement le désir, l'amour, les

passions expansives en général, et les émotions soudaines de la honte et de la pudeur. La vivacité de l'œil, le feu des regards, qui les accompagnent, et qui se joignent à la couleur plus forte du visage dans l'expression du désir, dépendent de la même cause, c'est-à-dire de cette activité tout à coup augmentée dans les vaisseaux capillaires. On ne peut trop admirer cette expression de plusieurs passions expansives, dans les têtes d'Armide et de Renaud, du Dominiquin; dans un saint Jérôme, du même; et dans la jeune fille, de la sainte Famille, par Raphaël.

Les émotions qui augmentent la coloration du visage chez les blancs, la diminuent chez les nègres, et s'annoncent en faisant passer le noir plus ou moins foncé à un noir rougeâtre. Ces changemens, plus difficiles à observer, ont cependant lieu, et surtout dans la honte et la pudeur, dont il est facile d'apercevoir l'expression quand les émotions de ce genre sont très vives, et que l'épiderme a peu d'épaisseur, comme chez quelques noirs, et principalement chez les Madécasses.

Le trait suivant, dont je suis redevable à un voyageur trop instruit pour avoir été un observateur inexact, offre un exemple assez remarquable de l'influence de la pudeur sur le visage des noirs.

Ce voyageur, M. H***, étant à ***, voyait souvent chez M. G***, son ami, une jeune Madécasse très réservée, très décente, et presque comparable à une sensitive pour la délicatesse de son organisation et la disposition craintive et virginale de sa sensibilité. M. H*** témoigna plusieurs fois à son ami l'étonnement mêlé d'intérêt

que cette beauté au teint d'ébène lui inspirait, et fit quelques remarques sur les variations que sa couleur paraissait éprouver par diverses impressions. « Si vous excitiez en elle une sensation de honte ou de pudeur, dit M. G***, les altérations de couleur seraient bien plus fortes ; Maria (c'était le nom de l'esclave) devient alors moins noire, et je puis vous assurer que chez cette jolie petite Madécasse la pudeur agit aussi promptement et aussi sensiblement que chez la plupart de vos belles dames d'Europe. Je veux vous en convaincre. Maria, dit-il alors en espagnol, approche ; Monsieur croit que ta gorge n'est pas de la couleur de ton visage ; il faut lui prouver qu'il se trompe. » Maria, surprise, effrayée, exprima sensiblement l'émotion d'une pudeur alarmée par la teinte rougeâtre qui vint tout à coup se mêler, en le dégradant, au noir de jais de son visage.

Le rouge dont la pudeur et la volupté couvrent agréablement le visage, commence par le front, et se répand ensuite sur les autres parties de la face. Il paraît même que ce changement actif et animé de couleur ne se borne pas au visage lorsque l'impression de la pudeur est très forte, et que l'habitude ne lui a rien fait perdre de sa vivacité. L'un des peintres les plus célèbres de ce siècle m'a assuré avoir observé plusieurs fois cette distribution générale du rouge de la pudeur chez une jeune fille qui lui servait de modèle, et dont les charmes et le cœur n'avaient encore rien perdu de leur sensibilité primitive et virginale.

Cette jeune fille, qui n'avait consenti à *poser* qu'avec

beaucoup de difficulté, ne put se défendre pendant long-temps d'un sentiment de pudeur et de honte extrêmement vif : alors son sein, ses épaules, ses bras, et en un mot, toutes les parties de son corps rougissaient comme son visage au moment où, laissant tomber son dernier vêtement, elle paraissait entièrement nue aux regards du peintre.

La coloration plus vive du visage dépend quelquefois de l'afflux du sang artériel et du sang veineux dans le corps réticulaire, comme cela arrive lors d'une course violente, d'un exercice forcé, d'une lutte dans laquelle se déploient toutes les forces vitales; ou, et plus sensiblement encore, à l'occasion d'un soufflet, dont l'effet, relativement au changement de couleur du visage, dépend de trois causes : 1° de l'irritation des vaisseaux capillaires de la peau, par l'action immédiate du soufflet; 2° d'une émotion subite de honte; 3° de la réaction soudaine et furieuse qui a pour objet, chez celui qui l'éprouve, de tirer promptement vengeance du plus cruel outrage.

Les émotions et les passions qui se peignent dans les diverses modifications de pâleur de la face, appartiennent toutes à la classe des passions chagrines, timides et oppressives.

Le blanc, la pâleur de ces passions, comme le rouge de la pudeur, paraissent d'abord et principalement au front, par l'état duquel les poètes expriment souvent, d'une manière figurée, l'état général de la physiono-

mie (1). Lorsque les passions et les émotions oppressives sont portées au plus haut degré, il y a évanouissement, syncope, et la pâleur qui couvre alors le visage diffère peu de celle de la mort. Dans des momens d'agitation et de trouble, dans des situations où les émotions de l'amour, de la honte, de la crainte, se succèdent, il y a des passages subits de la pâleur à la rougeur.

Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue.

Les passions qui s'annoncent par des changemens momentanés dans la couleur de la peau, quelle que soit d'ailleurs leur cause ou leur origine, se rapportent bien plus, dans leur effet, au cœur, au diaphragme et aux entrailles; leur expression est un phénomène sympathique, et presque toujours involontaire, lors même que les intérêts les plus forts engagent à la dissimulation. On donne aisément aux muscles de son visage l'attitude et le mouvement de la bienveillance, de l'admiration, de l'orgueil, etc.; mais on n'imite pas, ni on ne dissimule pas avec la même facilité la rougeur ou la pâleur de la pudeur et de la crainte.

Galien, aussi bon observateur qu'Érasistrate, reconnut l'amour d'une dame romaine pour l'histrion Pylade, au trouble de cette dame, et surtout à sa rougeur au seul nom de ce Pylade.

Arrêter cette rougeur, s'opposer en général au chan-

(1) Vous veniez de mon front observer la pâleur,
Pour aller dans ses bras rire de ma douleur.

gement de couleur qui dépend des passions, ne peut venir que d'efforts constans et habituels de cette puissance de dissimulation, qui, révélant tout l'avenir affreux de Néron à Burrhus, lui fait dire avec une connaissance si profonde du cœur humain :

> Mais s'il vous faut, madame, expliquer ma douleur,
> Néron l'a vu mourir sans changer de couleur.

Les divers états habituels de la couleur du visage, quoique beaucoup moins significatifs que ses altérations accidentelles, peuvent fournir cependant au physiognomoniste quelques signes plus ou moins sûrs, et des indications qui ne sont pas à négliger.

Nous ne parlerons pas ici de ceux de ces signes ou de ces indications qui caractérisent plusieurs tempéramens, plusieurs maladies, et quelques-unes de ces dispositions malheureuses de l'organisation, de ces *constitutions morbifiques* dont le développement conduit à une mort prématurée et douloureuse.

Ces observations appartiennent à l'*étude* que nous avons consacrée aux physionomies organiques, dans l'examen desquelles la considération de la couleur est beaucoup plus importante que pour les physionomies morales.

En général, la coloration un peu vive est un caractère de véhémence, de franchise; et, si cette coloration est trop forte, de violence, d'impétuosité, et de propension à la brutalité et à la colère. Les personnes de cette couleur et de ce caractère ne savent rien dissimuler, et le corps réticulaire prend nécessairement

plus d'activité, de développement, retient et appelle, dans un temps donné, une plus grande quantité de sang.

On conçoit aisément que de telles dispositions conviennent à des militaires et aux habitans de la campagne. Une couleur moins forte, une sorte de pâleur uniforme, est plus générale parmi les gens du monde, surtout chez les hommes, qui, comme les courtisans, sont forcés de ne rien laisser paraître à la surface; dont le visage est ordinairement sans couleur, comme le caractère; surtout si ces grands personnages ont des fonctions importantes et des rapports multipliés avec leur maître. Un teint pâle, mais plus bilieux, un peu jaunâtre, a toujours été regardé comme l'indication d'une sensibilité intérieure plus vive, d'une grande force morale, et d'une âme, en général, ardente, passionnée, et également propre aux grands crimes et aux actions les plus nobles et les plus généreuses. C'est cette couleur qui rendait Cassius suspect à César, à qui Shakespeare fait dire : « Ce Cassius que j'aperçois a un visage hâve et décharné.... Il pense trop; de tels hommes sont dangereux. Je lui voudrais plus d'embonpoint, le teint plus fleuri; mais je ne le crains pas. Cependant, si César était capable de craindre, je ne connais pas de personne que je voulusse éviter avec plus de soin que ce grêle Cassius. Il lit beaucoup; il est grand observateur, et, à travers leurs actions, il épie le cœur des hommes. — Antoine, il n'a pas, comme toi, le goût des spectacles, des jeux, de la musique. Rarement il sourit, et dans son sourire il

semble avoir pitié de lui-même, et mépriser sa raison qui s'est laissée aller à la faiblesse du sourire. »

Le coloris du visage, la carnation dont nous avons rapporté le siége au corps réticulaire, dépend, dans ses nuances, dans ses accidens et ses variations, de plusieurs autres causes dont les peintres habiles connaissent bien l'effet.

Rien de plus diversifié, de plus mélangé, que toutes les nuances de la couleur de la face humaine; et, souvent, pour en offrir l'image, un peintre est obligé d'employer toutes les couleurs dont il a chargé sa palette. La manière dont toutes ces teintes sont fondues ensemble n'est pas d'ailleurs moins admirable que leur variété. « Il y a, dit Bernardin de Saint-Pierre, qui a fait cette remarque, du blanc tout pur aux dents et aux yeux, puis des nuances de jaune qui entrent dans la carnation, comme le savent les peintres; ensuite du rouge, couleur par excellence, qui éclate aux lèvres; on y remarque de plus le bleu des veines, et quelquefois celui des prunelles, et le noir de la chevelure, qui, par son opposition, fait si bien sortir les autres couleurs du visage. » Toutes ces nuances, suivant le même observateur, ne sont jamais durement tranchées, mais se fondent, s'unissent par des dégradations insensibles : le blanc se fond ici avec le jaune, là avec le rouge. Le bleu des veines tire sur le verdâtre. Les cheveux ne sont pas communément d'un noir de jais; mais ils sont bruns, blonds, châtains. Le rouge est distribué de manière à marquer les limites de chaque région sans nuire à l'harmonie de l'ensemble. Ajoutons à ces

remarques que la forme et même la structure contribuent évidemment à ces heureuses distributions de couleur et de lumière dans le visage.

La forme la plus favorable en général à l'harmonie de couleur, et la plus amie de l'œil, est, comme l'a très bien remarqué Raphaël Mengs, la figure sphérique, ou toute figure qui se rapproche le plus de la forme arrondie. Sur les corps ainsi configurés, la lumière frappe les parties saillantes et glisse sur les parties fuyantes, se dégradant toujours jusqu'à la partie ombrée. La nature s'est plu à répandre de semblables formes sur le corps des animaux, mais avec un soin particulier, un choix industrieux, une combinaison plus heureuse pour l'homme; c'est surtout au visage que paraît, dans toute sa perfection, cette belle configuration de parties, relativement à l'harmonie des couleurs. Dans aucune autre région du corps humain, les reliefs arrondis, les saillies se rapprochant de la forme sphérique, n'ont été aussi multipliés, ni combinés avec une si belle entente de lumière, comme on s'en apercevra aisément en remarquant les rapports des effets de couleur dans la face humaine, avec les formes arrondies, du sommet du front, des yeux, de la partie supérieure des joues, des lèvres, de l'extrémité du nez, du menton, etc.

Ces avantages de forme, qui contribuent à la structure de la face humaine, ne sont pas moins favorables à la variété des aspects et des couleurs. Que d'élémens divers entrent dans cette structure, et viennent former un trait ou des traits particuliers dans la physionomie!

Les os ne se dessinent pas seulement sous la peau, comme dans plusieurs autres parties du eorps, ils sont à découvert à la bouche, dans les dents, dont la physionomie est si importante pour le médeein. Les museles et plusieurs vaisseaux se montrent sous la peau. L'œil, comme nous l'avons remarqué, est un viseère placé à l'extérieur. Enfin, les glandes, les membranes fibreuses, les membranes muqueuses, ordinairement renfermées dans la strueture vivante, se montrent au visage, dans le grand angle orbitaire, dans le blane de l'œil, aux lèvres, à la surfaee interne des narines; et l'on dirait, en admirant eet arrangement, que la nature a voulu que presque tous les élémens du eorps humain, entrassent dans la composition de la faee, y eussent, en quelque sorte, un représentant extérieur et visible; sans doute avec le dessein de faire de cet ensemble l'indieateur général et le miroir, non-seulement de l'âme, mais de tout l'intérieur de l'organisation.

Explication de la planche 191.

Cette planehe est tirée du bel ouvrage que Sœmmering a publié, il y a quelques années, sous le titre d'*Icones oculi humani;* ouvrage dans lequel, reprenant et eomplétant les reeherehes de Zinn, l'auteur a fait connaître dans tous ses détails la structure de l'organe de la vue. Le désir de faire entrer dans notre édition de Lavater les résultats de tout ce qui a été publié de plus important sur l'histoire du visage, en y joignant



1
a
b
i
m n m
k
c
e
3
5
7
9

nos propres observations, nous a engagés à joindre aux gravures précédentes cette planche de Sœmmering, qui donne sur la conformation extérieure de l'œil des détails qui sont relatifs à la physiognomonie : détails qu'il était d'autant plus important de faire connaître, que Sœmmering reproche à Lavater de les avoir négligés, et de n'avoir pas donné une attention suffisante, dans son beau travail, à la conformation extérieure de l'œil.

Les figures de cette planche présentent cette conformation, dessinée d'après nature avec le plus grand soin, et avec l'intention d'en faire connaître les principales différences relativement au sexe et aux races.

(Figures 1 et 2.) Œil mâle européen bien conformé, et vu de face et de profil.

a, Extrémité nasale du sourcil; b, son extrémité temporale; c, caroncule lacrymale; e, le pli lunaire de la membrane conjonctive; f k, ligne horizontale qui montre de combien le grand angle de l'œil est plus bas que le petit; i, le grand angle de l'œil; 4, le petit angle de l'œil; m m, l'iris, dont on voit la couleur à travers la cornée; n, la pupille.

(Figures 3 et 4.) Un œil féminin vu également de face et de profil. On y remarque les détails indiqués par les lettres de la figure 1. Des différences bien tranchées distinguent d'ailleurs l'œil mâle de l'œil féminin : ce que les anciens artistes n'ont pas négligé, comme on peut le voir en comparant les belles statues de

l'Apollon et de la Vénus. La peau même des paupières diffère ; elle est un peu plus pâle et d'un tissu plus délicat, plus fin, chez la femme ; ses bords paraissent habituellement un peu humides : disposition qui révèle au reste, quand elle est un peu marquée, des propensions voluptueuses et tendres. L'œil de l'homme, en général est plus saillant, plus globuleux ; et plus oblong, moins saillant dans la femme. Les sourcils, surtout, diffèrent sensiblement dans les deux sexes : chez l'homme ils sont plus durement arqués, plus épais, plus souvent hérissés, moins éloignés de la paupière supérieure ; chez la femme, non-seulement on observe des dispositions contraires, mais, en outre, les poils du sourcil sont plus courts, plus souples, mieux appliqués contre la peau. La paupière supérieure est plus développée, plus souvent étendue, ou à moitié relevée : ce qui dépend du sentiment habituel de souffrance, de crainte ou de tristesse.

(Figures 5 et 6.) *Œil nègre*, vu également de face et de profil, remarquable par des sourcils moins épais, plus rares ; par une paupière inférieure très large, le tissu de la peau de ces mêmes paupières et les cils plus grossiers ; la membrane conjonctive d'un blanc mat et même un peu jaunâtre : ce qui donne aux Nègres un air de langueur ; enfin par le pli lunaire plus développé et plus analogue à la troisième paupière des animaux ; l'iris, uniforme dans sa couleur, laissant à peine apercevoir de loin la pupille, et diminuant ainsi la vivacité et l'éclat des yeux.

(Figures 7 et 8.) L'œil d'un Albinos vu de face et de profil, et dans la conformation externe duquel s'observe aisément tout ce qui convient le mieux à la perception d'une faible lumière.

(Figures 9 et 10.) L'œil, pendant le sommeil, vu de face et de profil.

P. S. L'importance de l'anatomie physiologique de la face nous a engagés à y donner beaucoup d'étendue, et à l'augmenter de trois articles ; ce qui fait alors pour l'ensemble du travail huit articles, au lieu de cinq auxquels nous avions cru d'abord pouvoir le rapporter.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE DES MATIÈRES,

PLANCHES ET VIGNETTES,

CONTENUES DANS CE QUATRIÈME VOLUME,

AVEC LEUR EXPLICATION.

Nota. Tous les articles non désignés comme étant des Éditeurs, sont de Lavater.

Tous ceux signés des lettres initiales (J.-P. M.) sont de M. le docteur Maygrier.

SUITE

DES ÉTUDES DE LA PHYSIONOMIE.

IIe ÉTUDE.

ANATOMIE ET HISTOIRE NATURELLE DU VISAGE, CONSIDÉRÉES RELATIVEMENT A LA PHYSIOGNOMONIE ET AUX BEAUX-ARTS;

Par J.-L. Moreau (de la Sarthe), professeur à la Faculté de médecine de Paris.

N° 167. Frontispice.

ARTICLE Ier.

Du degré d'intérêt de l'anatomie physiologique, et des rapports de cette science avec les beaux-arts et la physiognomonie. . . . . *Page* 1

Notes. 27

ARTICLE II.

Histoire naturelle du visage. 34

I. Des physionomies nationales, par Lavater. . . . . *Ibid.*

Observations générales. 34
Note des Éditeurs, sur les odeurs considérées relativement à la physiognomonie. 41
II. Fragment de Buffon, histoire de l'homme. 45
III. Passage tiré de Kant. 54
IV. Extrait de Winkelmann. 59
V. Passage de Blumenbach. 63
VI. Passage tiré de Paw, sur les Américains. 64
VII. Passage d'un ouvrage anglais. 69
VIII. Citations tirées des manuscrits de divers auteurs. . . . 71
IX. Exercices physiognomoniques relatifs aux physionomies nationales. 83
N° 168. Planche consacrée à ces exercices.. . . . . *Ibid.*
N° 169. *Idem.* 85
N° 170. *Idem.* 86
N° 171. Deux têtes; savoir, n° 1, une tête très expressive; n° 2, tête de Kalmouck. 87
N° 172. Différentes têtes remarquables par leur caractère national. 88
N° 173. *Idem.* 89
N° 174. *Idem.* 91
N° 175. *Idem.* 92
N° 176. *Idem.* 93
N° 177. Une Géorgienne et un Baskir. 94
X. Des caractères du genre humain tirés de la forme du visage. 100
XI. Des proportions et des principales variétés du visage. . 109
N° 178. Profil double tiré de Camper. 118
N° 179. *Idem.* 119

ARTICLE III.

Analyse anatomique et physiologique du visage. 125
I. Description de l'appareil osseux de la face 128
N° 180. Profil de l'appareil osseux du visage, et indication de ses différentes parties. 130

N° 181. L'appareil osseux du visage, vu de face, et indication de ses différentes parties 132
N° 182. Tableau des principales variations de l'angle facial dans l'homme et dans les animaux, tiré de Withe. 147
II. Ostéologie comparée et physiognomonique de la face. . . 154
N° 183. Esquisses des six principaux types de l'homme. . 162
N° 184. Deux vues différentes d'un crâne remarquable par une physionomie particulière. 190
III. Idée générale de l'appareil musculaire du visage. . . . 194
N° 185. Première vue de l'appareil musculaire du visage. *Ibid.*
N° 185 *bis. Idem.* 200
IV. Des muscles du visage en particulier. 216
Considérations générales. . . . . *Ibid.*
N° 186. Seconde vue de l'appareil musculaire du visage. . . 217
I. Muscles du front et des paupières. 200
II. Muscles du nez. 236
III. Muscles des lèvres. 238
IV. Muscles l'œil. 250
N° 187. Des muscles, des vaisseaux et des nerfs de l'œil. . . 256
V. Des principales variétés dans la structure et la mobilité des muscles du visage. 266
VI ET VII. Appareil nerveux, vaisseaux et tissu cellulaire de la face. 280
N° 188. Appareil nerveux de la face. . . . . *Ibid.*
N° 189. Vaisseaux artériels et veineux du visage. 288
VIII. De la peau, des vaisseaux capillaires et de la couleur du visage. 292
N° 190. Vaisseaux capillaires du visage. 299
N° 191. Plusieurs dessins de la conformation externe de l'œil, d'après Sœmmering. 310

FIN DE LA TABLE.

